

Benjamin L. L. L. L.
11 April 84

**En hommage
aux familles d'hier
à celles d'aujourd'hui
et à celles de demain**

Saint-Jacques- le-Mineur



Saint-Jacques- le-Mineur



Armoiries de la Municipalité de Saint-Jacques-le-Mineur

Parti d'argent et de gueules.

A dextre deux épis penchés orangés.

A sénestre en chef d'argent, une chapelle de procession au toit de sable, entourée d'un bosquet de sinople.

La devise «Culture et Sagesse.»

Parti: Les armoiries sont composées d'une section à droite (à dextre), et d'une à gauche (à sénestre).

d'argent: représenté par la couleur blanche

de gueules: couleur rouge

en chef: partie du haut

de sable: représenté par la couleur noire

de sinople: le vert du bosquet

Saint Jacques le mineur est l'auteur d'une courte épître où il est question de courage, de ténacité et de sagesse devant l'adversité qu'il compare à un vent qui soulève et pousse (épis penchés).

La devise «Culture et Sagesse», de même que les épis, montrent nos origines: culture de la terre, bien sûr, mais aussi culture intellectuelle. La sagesse de nos ancêtres et de ceux qui sont près de la terre est légendaire.

La chapelle de procession est un trait remarquable de notre municipalité. Tous les visiteurs s'émerveillent devant sa forme octogonale inusitée.

Les couleurs vives (rouge, vert, orangé) montrent le soleil, la verdure et la moisson de même que notre joie de vivre.





Sa Sainteté
 Jean Paul II

accorde de tout cœur aux

paroissiens de

Saint Jacques le Mineur

à l'occasion du 150^e anniversaire
 de fondation de leur paroisse, une spéciale

Bénédictio Apostolique

comme gage de constante protection divine.

in archid. par. St. Jacques, au 25.3.83

+ subscris de Henri
 Archiep. Pol. U.S.A.





Au pasteur et autres fidèles
de la paroisse Saint-Jacques-le-Mineur.

Frères et soeurs très chers,

Cent cinquante ans dans la vie d'une communauté chrétienne, c'est peu et c'est beaucoup. Peu, quand on compare l'âge de votre paroisse avec l'histoire de l'Eglise à travers les siècles. Beaucoup, quand on pense à la contribution de plusieurs prêtres et de nombreuses familles pour enraciner la foi chrétienne dans la population de Saint-Jacques-le-Mineur.

L'histoire de votre paroisse est riche de tout ce que les générations passées ont préparé comme héritage spirituel. Les croyants d'aujourd'hui ont reçu le don de la foi grâce au témoignage chrétien des hommes et des femmes qui les ont devancés. La vie chrétienne engage aussi à proposer le message de l'Evangile à ceux et celles qui ne le connaissent pas encore.

Célébrer le Cent cinquantième de la paroisse Saint-Jacques-le-Mineur sera pour chacun de vous l'occasion de rendre grâce au Seigneur Jésus, de manifester votre gratitude aux pionniers et de vous tourner, avec audace et créativité, vers l'avenir. L'Eglise est sans cesse à bâtir. La foi chrétienne rayonne dans les familles et les communautés quand le «le don de Dieu» est reçu à la fois comme salut gratuit et engagement responsable.

Aussi, je vous invite à relever le défi de «faire l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui». Que vos Fêtes du Cent cinquantième soient l'occasion de raviver votre foi et de vous rassembler dans une communauté servante et féconde. Que le Seigneur ressuscité soit la source de votre vie.

Vôtre dans le Seigneur et son Eglise,

Bernard Hubert
évêque de Saint-Jean-Longueuil





C'est avec plaisir que je salue les citoyens et citoyennes de Saint-Jacques-le-Mineur à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la fondation de leur ville.

Vous devez être remplis de fierté en vous remémorant les événements que vous avez vécus et l'oeuvre que vous avez accomplie au cours des dernières années. Cette persévérance et cet enthousiasme qui vous animent, à l'instar de vos prédécesseurs, ont contribué à faire de Saint-Jacques-le-Mineur la ville progressive et dynamique que nous connaissons aujourd'hui.

A tous ceux et celles qui participent à la célébration de ce cent cinquantième, je souhaite d'heureuses festivités, et aux gens de Saint-Jacques-le-Mineur un avenir heureux et prospère.



PIERRE-ÉLIOT TRUDEAU,
Premier Ministre du Canada.
Ottawa
1983

Le 150e anniversaire de la paroisse Saint-Jacques-le-Mineur nous fournit une excellente occasion pour évoquer, avec une fierté bien légitime et beaucoup de reconnaissance aussi, l'oeuvre des pionniers qui ont fondé ce nouveau coin du pays, au début du siècle dernier, qui l'ont développé puis qui nous l'ont légué comme leur meilleur héritage.

Il y a à coup sur, dans les succès d'hier, une leçon dont nous pouvons bénéficier aujourd'hui, une leçon d'endurance, de courage et, assurément, d'excellence à la tâche. Je suis convaincu que nous, aujourd'hui, nous sommes capables de maintenir bien vivante cette tradition de réussite qui nous est si largement favorable.

Je souhaite de tout coeur à mes concitoyens et à mes concitoyennes de Saint-Jacques-le-Mineur, que leurs fêtes du 150e anniversaire soient un moment de joie bien sentie et largement partagée.

RENÉ LÉVESQUE,
Premier Ministre du
Québec.



Saint-Jacques-le-Mineur



Chers concitoyens,

Tout au long des festivités qui entoureront le 150^e anniversaire de fondation de votre municipalité, plusieurs d'entre vous auront l'opportunité de faire une pause, afin de constater comment il fait bon vivre à Saint-Jacques-le-Mineur, et partager un même destin.

Une occasion comme celle-ci permettra à plusieurs familles de vieille souche, de transmettre aux générations futures, la richesse authentique de votre patrimoine paroissial et municipal.

Les générations, qui se sont succédé à Saint-Jacques-le-Mineur, ont été animées par le sentiment que ce coin de pays leur appartient. Ils ont donné beaucoup à cette terre et ils en ont aussi retiré beaucoup.

J'exprime le souhait que les activités entourant cet anniversaire, se déroulent sous le signe de la fraternité et de la joie.

Aux organisateurs qui ont investi tant d'énergies, j'offre mes meilleurs vœux de succès, sachant que les citoyens de Saint-Jacques-le-Mineur vous témoignent déjà leur reconnaissance.

A nouveau, je vous souhaite un 150^e anniversaire rempli d'amitié et d'échanges.

le député de Saint-Jean

Paul-André Massé

Un hommage à tous les ancêtres, à tous ces défricheurs, à toutes ces grandes familles qui ont bâti de leurs mains, de leur sueur, cette belle municipalité de Saint-Jacques, petite par le nombre, mais tellement grande par le cœur et l'esprit et la générosité.

Un hommage aussi à tous ces bénévoles si nombreux qui ont su réaliser ce 150^e anniversaire, en faisant revivre le passé en vue d'un avenir plus grand encore.

Les anciens et les nouveaux de Saint-Jacques ont su par une heureuse alchimie se fondre en une seule et même famille afin de continuer ensemble le destin de cette merveilleuse petite municipalité.





Message de notre pasteur

Bien chers amis,

C'est avec beaucoup d'amour que tous prennent plaisir cette année à rappeler les cent cinquante ans d'histoire de Saint-Jacques-le-Mineur.

En recherchant nos racines, nous nous surprenons à admirer et envier la vie simple, rude et laborieuse des pionniers. Leur légende grandit dans notre mémoire avec les années.

Dans les premières années, on comptait les «feux» pour évaluer l'importance d'une paroisse. C'est autour du feu de foyer, témoin de tous les événements de la maisonnée que la famille se rassemblait pour se nourrir, se réchauffer, s'éclairer et vivre au rythme des saisons.

Aujourd'hui, les responsables de cet album, à travers les pages d'histoire, les visages des familles et la présentation des généalogies, nous aident à tisser et resserrer les liens entre nous et avec les paroisses voisines.

Que le souvenir des prouesses et du courage des Anciens, soit pour chaque famille, une inspiration pour bâtir le présent et une invitation à relever les défis des nouvelles frontières de l'avenir.

Robert-Y. Provost, curé

Message du Maire

L'année 1984 est une année marquante dans l'histoire de Saint-Jacques-le-Mineur.

En effet, il y a 150 ans, nos ancêtres fondaient notre paroisse. Aujourd'hui, nous nous devons de commémorer cet événement.

Au nom de tous les paroissiens, témoignons-leur notre reconnaissance et soyons fiers d'eux. Merci à leur labeur, leur courage et leur détermination.

Je profite de l'occasion pour inviter toutes les familles de Saint-Jacques et des paroisses environnantes et toutes celles qui ont vécu parmi nous et leurs amis à venir manifester leur témoignage d'amitié.

Des fêtes, dans le cadre des «retrouvailles» seront organisées au cours de l'année. Bienvenue à tous et faisons en sorte que ces réjouissances demeurent marquées à jamais en chacun de nous.

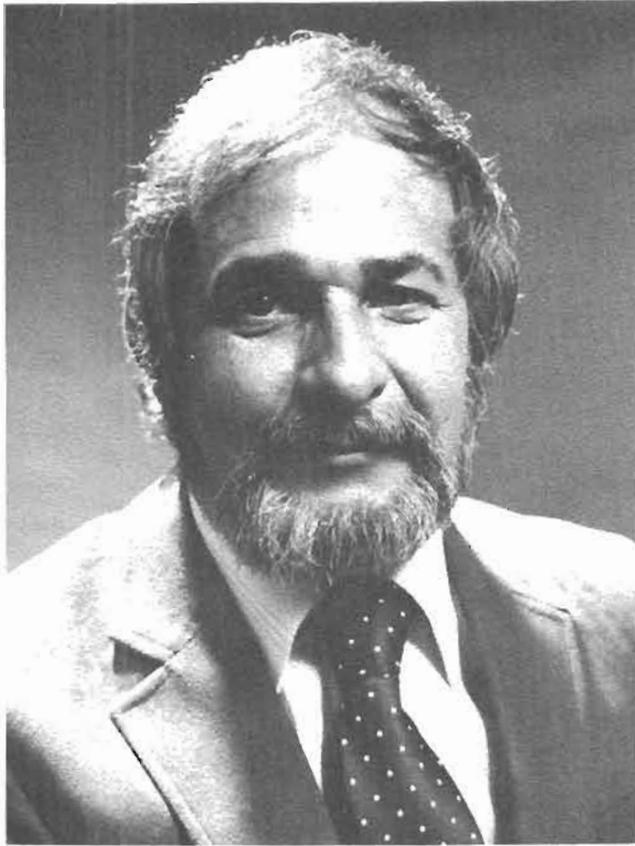
A tous ceux qui ont participé de près ou de loin à l'organisation des activités culturelles, sociales et familiales, je tiens au nom de tous mes concitoyens à les remercier chaleureusement. Combien d'heures de bénévolat se doivent d'être encouragées par notre présence afin que dans le futur ceux qui suivront, voient que chez-nous, nous avons su nous rappeler nos ancêtres.



Jean-Louis Dutoit, Maire



Saint-Jacques-le-Mineur



Mot du président.

A l'occasion des fêtes du 150e anniversaire, il me fait grand plaisir d'offrir à toute la population de Saint-Jacques: citoyens d'hier et d'aujourd'hui, mes vœux les plus sincères. Vœux de bonheur, de paix, de prospérité et de fidélité dans les traditions.

Ces fêtes se veulent un gage de gratitude. Gratitude envers les ancêtres pour toutes les valeurs qu'ils ont su transmettre à leurs descendants: foi, courage, ténacité au travail, tendresse et affection envers leurs semblables.

Mon désir le plus cher est que tous unissent leurs efforts, afin de continuer demain l'oeuvre commencée avec tant de foi et d'amour.

Je suis très touché de la collaboration de chacun et remercie chaleureusement ceux qui ont participé à la réalisation de ces festivités.

J'espère que tous: anciens, nouveaux, parents, amis viendront renouer les liens d'amitié, afin qu'ensemble, nous célébrions joyeusement, ces fêtes de l'espérance et du souvenir.

Gérald Longtin



(Debout, de g. à d.) Robert Guilbault, Michèle Poulin-Thibodeau, Mme Andréa Peace, Roland Lanciault, Agathe (Boulé-Thibodeau), Hector Poissant.
(Assis) Laurette Derome, Gérald Longtin (prés.), Blanche Lestage-Pharand.



Comité d'histoire du 150e



(En arrière, de g. à d.) Raymond St-Laurent, Charles Longtin, Robert Provost, Jean-Luc Geoffroy, Josette Rémillard. (En avant) Blanche Lestage-Pharand, Marie-Ange Leblanc-Aubry, Louise Taillon-Chaussé, Murielle Longtin.

A l'automne de 1980, quelques personnes manifestent le désir de former un comité qui aurait la tâche de fouiller les archives et de construire l'historique de la paroisse. Ce n'est qu'à l'automne 1981 qu'une quinzaine de personnes se réunissent pour démarrer les activités et élaborer un plan d'action.



Signature du livre d'or (octobre 1981)

Au cours de 1982, le travail prend corps: petit à petit les diverses sources de renseignements sont consultées et les notes s'accumulent. De nombreuses photos sont prêtées par les gens de la paroisse. Un brunch organisé par le comité le 17 octobre 1982 permet à plus de 400 personnes de se rencontrer.

En décembre '82, le comité d'histoire organise une rencontre de plus de trente personnes venant de tous les organismes de la paroisse plus quelques particuliers. Il en résulte la formation du comité de coordination des fêtes, et celui-ci se met aussitôt à la tâche. Le comité d'histoire pouvait maintenant se consacrer uniquement à l'album-souvenir.

Janvier 1983 voit le dévoilement du cadre contenant les photos de tous les curés ayant oeuvré à Saint-Jacques. Au mois de mars, il fut décidé de confier la publication de notre album-souvenir à la société «Les albums-souvenirs québécois». Un comité de financement fut formé et une vingtaine de personnes visitèrent les familles actuelles et anciennes de Saint-Jacques pour leur offrir la possibilité de se faire mieux connaître de toute la population.

Le choix d'un blason pour les fêtes du 150e et pour la municipalité soulève l'enthousiasme des membres du comité.

L'album que vous tenez entre vos mains et dont nous sommes tous fiers aura requis près de 2 ans de travail! Les membres du comité d'histoire remercient tous les gens qui ont aidé d'une façon ou de l'autre à la réalisation de cet album: c'est grâce à eux que nous avons obtenu le résultat que l'on connaît.



Nos remerciements à:

Mme McGEE-FONTAINE, de la Société Historique de La Prairie de la Magdeleine

Mme LAVOIE, de la Commission scolaire de St-Jean-sur-Richelieu

M. l'abbé MAURICE DEMERS, des archives du diocèse de St-Jean

Père JULES ROMME, qui a mis gracieusement ses connaissances héraldiques à notre disposition

M. DENIS GAUTHIER, pour la conception et la réalisation des armoiries de St-Jacques-le-Mineur

Mme COLETTE AMYOT, qui a fait la correction des textes historiques

Mlle FRANCINE VARIN, qui a dactylographié la presque totalité du texte historique

M. ROGER CHASSÉ, pour les photographies aériennes

Toute l'équipe des vendeurs

Tous ceux et celles qui de loin ou de près ont collaboré à la réalisation de cet album.



L'équipe des vendeurs.

(Debout, de g. à d.) Marcel Faucher, Lucien Gagné, Luc Falcon, Jean-Louis Mailloux, Michèle Poulin-Thibodeau, Robert Guilbault, Jeannine Deschamps, Jean Rémillard, Rita Varin, Jean-Marc Denault. (Assis) Raymond St-Laurent, Blanche Lestage-Pharand, Denise Perrier-Pinsonneault, Lise Pinsonneault-Beaudin, Agathe Boulé-Thibodeau, Solange Belouin-Pinsonneault, Murielle Longtin.



Introduction



La rue Principale vers 1900

Ecrire l'histoire d'une petite paroisse comme Saint-Jacques-le-Mineur est tout à la fois une source de plaisirs et de déceptions. Plaisir de retrouver les vieux documents, de les consulter et de découvrir à travers eux la mentalité d'autrefois, la façon de vivre de nos ancêtres; de pouvoir replacer les événements locaux dans le contexte historique québécois. Plaisir de rencontrer nos aînés qui aiment se raconter et qui ont tant de choses intéressantes à révéler. A ce propos, nous tenons à remercier d'une façon particulière Mlle Gabrielle Longtin, M. Charles Longtin et M. Roch Payant qui nous ont aidés à compléter l'histoire de Saint-Jacques par leurs souvenirs.

Déceptions aussi lorsque l'on constate la perte de documentation qui nous frustre d'une partie de notre histoire. Déceptions lorsque l'on se rend compte que le temps fuit et que des recherches plus poussées ne peuvent être entreprises à cause des dates d'échéances et les endroits où diriger nos recherches trop nombreux.

En ce qui concerne ses origines surtout, l'histoire de Saint-Jacques appartient à plusieurs endroits à la fois. Son territoire touchait à pas moins de six seigneuries au 19^e siècle!

Sa situation géographique a fait de Saint-Jacques une municipalité ballottée d'un côté et de l'autre.

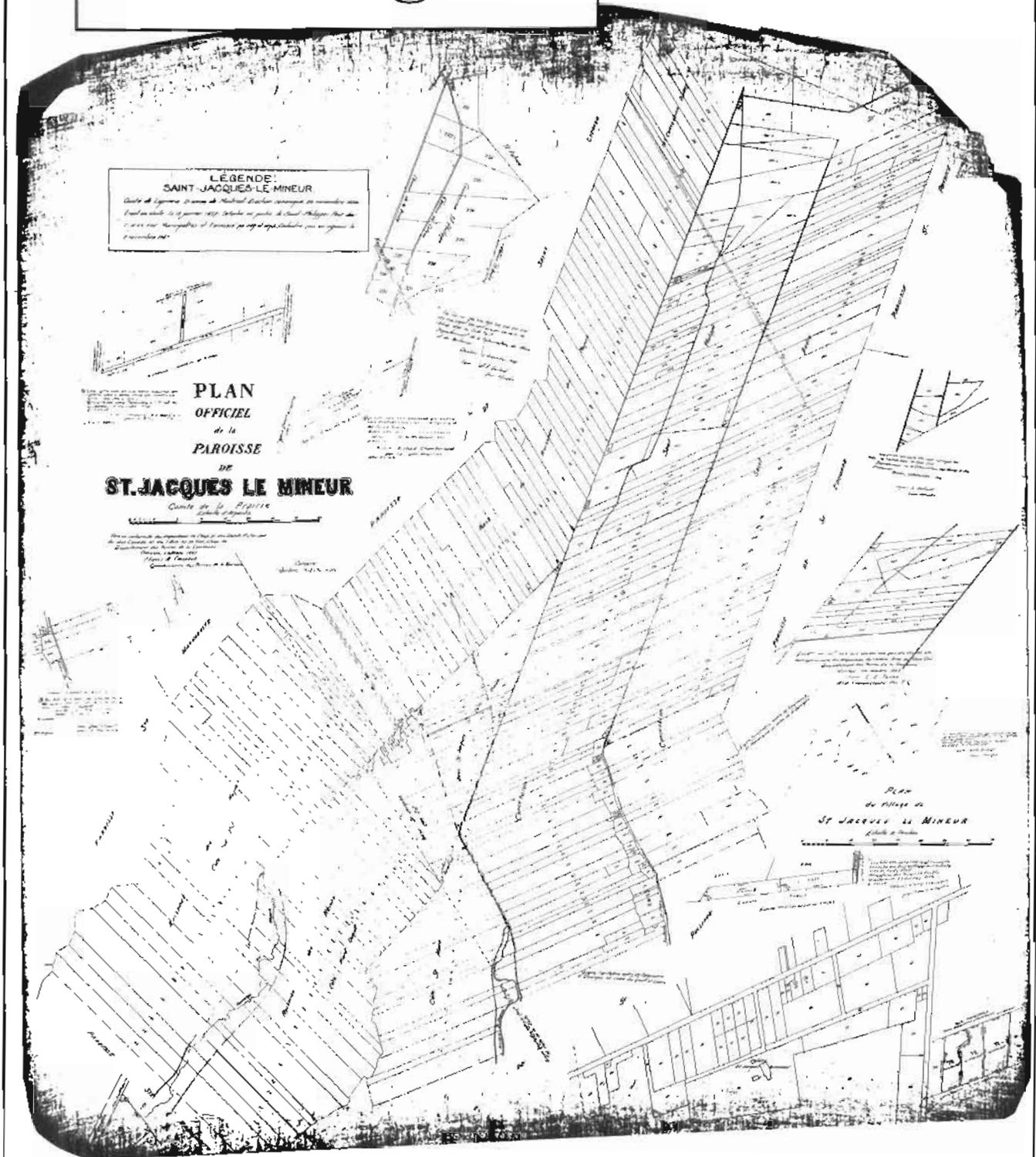
Du côté politique, Saint-Jacques change souvent de comté: au fédéral de 1867 à 1892, comté de Laprairie; 1892-1933, Laprairie-Napierville; 1933-1949, Beauharnois-Laprairie; 1949-1965, Saint-Jean-Iberville-Napierville et depuis 1966, comté de Saint-Jean. Au provincial, c'est de 1834-1840, Laprairie; de 1840-1853, Huntingdon; de 1853-1925, Laprairie; de 1925-1941, Napierville-Laprairie; 1941-1944, Châteauguay-Laprairie, 1944-1972, Napierville-Laprairie; depuis 1972, Saint-Jean. Au point de vue municipal, Saint-Jacques faisait partie jusqu'à tout récemment du district de Comté de Laprairie; du point de vue scolaire, la paroisse relève, depuis l'intégration, de la Commission scolaire de Saint-Jean. Quant au côté religieux, la paroisse faisait partie d'abord du diocèse unique de Québec, puis de celui de Montréal pour finir avec celui de Saint-Jean, au fur et à mesure de leur création.

L'histoire que nous vous présentons aujourd'hui ne se prétend pas complète. Il se peut que des erreurs et des oublis se soient glissés et nous nous en excusons d'avance. Puissiez-vous lire votre histoire avec plaisir et intérêt, c'est là notre seul vœu.

Louise Trillon



...les origines



Les origines

Les limites du territoire actuel de St-Jacques-le-Mineur se sont définies entre 1834 et 1856. En septembre 1832, une partie des habitants de la Côte St-Marc, St-André et Ste-Marguerite-de-Blairfindie (L'Acadie) font part, dans une requête de leur désir d'être érigés en nouvelle paroisse. Mgr Signay, évêque de Québec (l'évêché de Montréal n'existera qu'à partir de 1836), leur accorde ce privilège le 26 novembre 1834 après s'être assuré qu'il y avait assez de propriétaires pour bâtir une église et faire vivre un curé.

Depuis quand y avait-il des gens établis sur ces terres? Pour essayer de trouver une réponse à cette question, nous avons cherché du côté de L'Acadie et de St-Philippe, d'où arrivèrent les premiers habitants. Faute de documentations précises consultées, nous ne pouvons que présumer de certains faits.

Du côté de St-Philippe, les premières concessions accordées à la Côte St-André, St-Jacques et St-Marc (parties desquelles St-Jacques sera constitué) se situent vers 1750. Le peuplement naturel se fait souvent en suivant un cours d'eau. On peut en conclure que le long de la rivière St-Jacques, les premiers habitants de ce que sera le territoire de St-Jacques-le-Mineur arrivèrent vers la fin du 18^e siècle.

Du côté de L'Acadie, c'est par la consultation des procès-verbaux des grands-voyers que nous avons tenté d'établir une date approximative de l'arrivée des premiers habitants. Cela nous amène à parler des chemins, de leurs origines et du grand-voyer.

Les chemins

Voyons tout d'abord le grand-voyer, lequel est l'ancêtre de l'inspecteur municipal. Sa fonction exista du début de la colonie jusque vers 1840. Tout chemin public devait faire l'objet d'un procès-verbal. C'est lui qui dresse ce procès-verbal, c'est-à-dire qu'il donne une description du chemin et des travaux à y effectuer et qui détermine par qui il doit être entretenu. Il faut se rappeler qu'à cette



Carte des concessions et des Seigneuries (1825)

époque ce sont les propriétaires qui sont responsables de l'entretien des chemins et des ponts. Les travaux ordonnés par le grand-voyer se faisaient par corvée. Voici un extrait de l'«Acte pr faire, réparer & changer les Grands Chemins et Ponts ds cette province» tiré de la Gazette de Québec, de 1797:

«...Tt homme âge 18 ans et audessous de 60 ans, est tenu de donner 6 journées de travail par année... Quiconq tient 1 ou plus chevz donner chaq année 4 journées de travail avec son cheval et charette ou tombreau par chaq cheval q'tiendra... Tte personne appelée pr s'acquitter de ses journées de travail apportera avec elle 1 pioche, pele, beche ou hache, si requis... Les journées de travail seront, entre 1^{er} mai et le 1^{er} aout, de 5 h du matin jusq 7 h du soir, accordt 3 h de relache; et entre le 1^{er} aout et le 1^{er} mai, de 5 h du matin jusq' soleil couché, accordt 2 h de relache... Sous-inspecteurs donneront au moins 3 jours d'avis du tems et du lieu... Amende 6 s, 4 s, 2 s non rendus... Aucune immunité pr religx... Hiver, chemins tracés et balisés pr conduire auxd cités.»

Donc, le grand-voyer, à la suite d'une requête des habitants, se rend sur les lieux pour dresser un procès-verbal en vue de faire homologuer le chemin. Par conséquent, la reconnaissance officielle suit nécessairement l'établissement. En mars 1778, on retrouve un procès-verbal pour le chemin du Ruisseau du Noyer, dans la paroisse de Blairfindie.

Ce chemin, comme le souligne Pierre Brault dans son HISTOIRE DE L'ACADIE, fut un des premiers à être ouvert. En 1790, un autre procès-verbal marque un chemin de base au sud du Ruisseau Du Noyer: c'est le chemin Bas du Ruisseau. On a retrouvé aussi le procès-verbal d'un chemin communiquant du Ruisseau des Noyers à St-Claude, fait en 1802. Notons le changement d'appellation de Ruisseau du Noyer à Ruisseau des Noyers.

De plus, un bourg se constituait à l'endroit du village d'aujourd'hui. On a retrouvé des contrats de vente de terrains datés de 1826. Sont-ils les premiers? Nous sommes incapables actuellement de l'affirmer. Cette agglomération était connue sous le nom de John's Town, du nom de John McCallum, un marchand habitant La Prairie qui y possédait des terres, de même que son épouse. Cette dernière, Flavie Raymond, laissa longtemps son prénom à une rue que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de rue Renaud.

La colonisation se poursuit aussi dans la Base du Ruisseau des Noyers. En 1802, on retrouve un procès-verbal pour un chemin dans la Seigneurie de Léry, paroisse de Blairfindie. Il s'agit de la route menant à Napierville, connue actuellement sous le nom de Boulevard Edouard V11, mais qu'on appelait communément rang de la Basse, déformation de la Base du Ruisseau des Noyers. On n'a pas pu retrouver les débuts des rangs St-André et du Coteau. On peut supposer qu'ils sont de la même période.

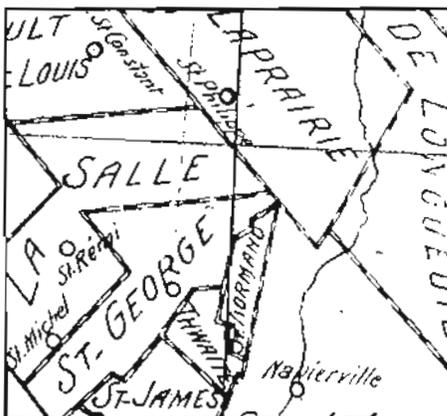


Les limites territoriales

Avant de passer aux limites territoriales, voyons d'abord le système seigneurial. En 1834, le régime seigneurial est toujours en vigueur. Il avait été instauré dès les premiers temps de la colonie pour favoriser le peuplement de la Nouvelle-France. On concédait des territoires plus ou moins grands à des seigneurs qui, eux, avaient l'obligation de céder des lopins à tous ceux qui en faisaient la demande. Les paysans ne déboursaient aucune somme d'argent. Ils avaient cependant certaines obligations envers leur seigneur: le cens (impôt plutôt symbolique), les rentes, certaines taxes, etc... et le devoir de lui fournir quelques jours de travail gratuit (la corvée). Contrairement au paysan français, le paysan canadien-français est un homme libre qui possède sa terre. Après la conquête de 1760, le régime est contesté par les nouveaux colons et marchands anglais surtout, qui veulent son abolition. On en arrive, en 1854, à un compromis: tous les droits des seigneurs sont réduits à une seule rente, payable une fois l'an et rachetable. Cependant, la plupart des paysans ne purent la racheter et choisirent de payer cette rente annuelle.

Le territoire de St-Jacques touchait à six seigneuries à la fin des annexions en 1856.

- La seigneurie La Prairie de la Magdeleine qui tire son nom de la vaste prairie sur laquelle elle est située. Elle appartenait aux Pères Jésuites depuis 1647.
- La seigneurie de Léry, du nom de son propriétaire, M. Chaussegros De Léry, acquise en 1733. En 1825, le seigneur est Napier Christie Burton.
- La seigneurie St-Normand achetée du Lord Evêque Jacob Mountain en 1824 par James McCallum, marchand et habitant Québec. Nous n'avons pu établir le lien avec John McCallum de façon absolument certaine, mais il s'agirait peut-être du père de John.
- La seigneurie Twaite appartenant au Lord Evêque Mountain depuis 1809.
- La seigneurie St-Georges vendue par Marguerite et Suzanne Finlay à François Languedoc en 1817.
- La seigneurie La Salle, achetée en 1795 par John McCallum.



Voici le texte tel que rédigé en 1834, pour le décret canonique par Mgr Joseph Signay.

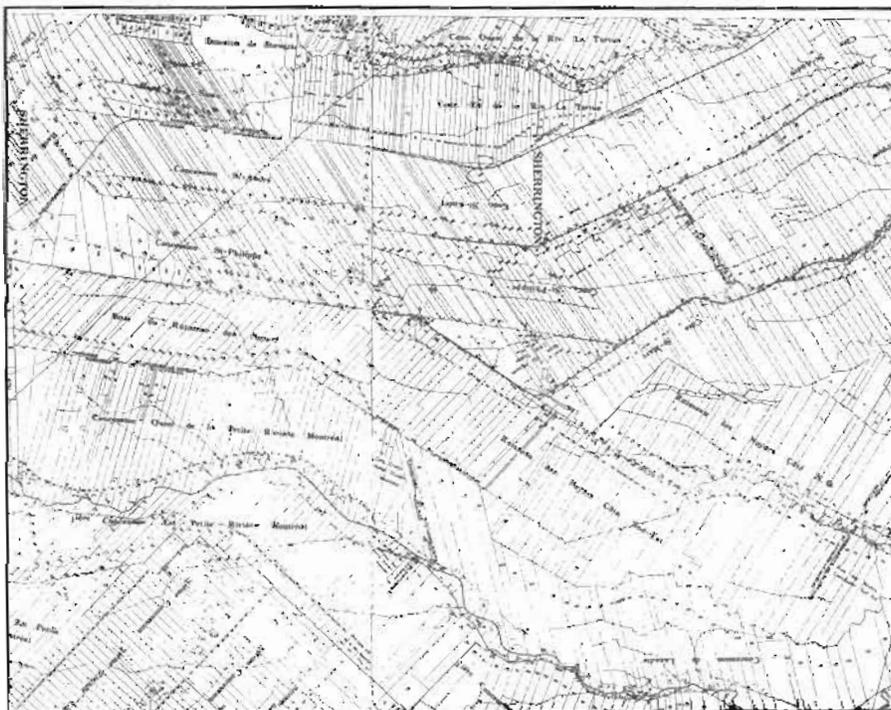
«A tous ceux qui les présentes verront savoir faisons que, vu la requête, en date du douze août 1832, au nom de la part des tenanciers d'une partie des Seigneuries De Léry et de Laprairie de la Magdeleine, appartenant: partie aux paroisses de St-Cyprien de Léry et de Ste-Marguerite de Blairfindie érigées canoniquement en paroisse et partie à celle de St-Philippe non canoniquement érigée, comtés de Laprairie et de l'Acadie, district de Montréal, la dite requête présentée à Mgr Jean-Jacques Lartigue, évêque de Telmesse, suffragant, auxiliaire et Vicaire Général pour le dit district de Montréal, et référée par Sa Grandeur à notre prédécesseur demandant l'érection d'une paroisse dans les dites parties de Seigneuries, pour des raisons y énoncées: la commission de notre dit illustre prédécesseur, en date du 8 octobre de la même année, chargeant Monsieur Jean-Baptiste Boucher, curé de Notre-Dame de Laprairie de la Magdeleine et l'un de nos archiprêtres, de se transporter sur les lieux, après avertissement préalable de vérifier les énoncés de la requête susmentionnée, et d'en dresser un procès-verbal de commodos et incommodes; vu aussi les certificats signés Fred Singer, P.H. Beau-lieu, et Joseph Courville, d'une annonce faite le 21 du mois d'octobre aux habitants réunis pour le service divin, aux Eglises de St-Philippe, de Ste-Marguerite de Blairfindie et de St-Cyprien, convoquant les habitants des dites parties de Seigneuries à une assemblée pour le mardi suivant, à dix heures et demie du matin à la maison du Sieur Joseph Smith habitant de la côte du Ruisseau des Noyers, dans la dite partie de Seigneurie de Laprairie de la Magdeleine: enfin, le procès-verbal «de commodo et incommodo» du dit Monsieur Jean-Baptiste Boucher, en date du vingt-trois du susdit mois d'octobre constatant et vérifiant dans toutes leurs parties les faits énoncés dans la requête susdite, et suppléant à plusieurs omissions faites en icelle; en conséquence, dérogeant au décret par lequel notre illustre prédécesseur a érigé la dite paroisse de Ste-Marguerite de Blairfindie, le 18 juin 1831 et la dite paroisse de St-Cyprien le 25 mai 1832, nous avons érigé et érigeons par les présentes en titre de curé et de paroisse, sous l'invocation de St-Jacques-le-Mineur, apôtre, dont la fête se célèbre le 1er mai, les dites parties de Seigneuries de De Léry et de Laprairie de la Magdeleine auxquelles nous avons cru devoir joindre les parties ci-après désignées de Seigneuries St-Georges, St-Normand et Twaite, pour le plus grand avantage des habitants résidants, lesquelles dites parties de Seigneuries de De Léry, de Laprairie de la Magdeleine, St-Georges, St-Normand et Twaite, comprenant une étendue de terrain de figure irrégulière d'environ huit milles dans la plus grande longueur et d'environ trois milles et demi dans la plus grande largeur, bornée comme suit: vers le Sud, d'une ligne suivant la ligne sur de la terre du Sieur Louis



Gamache, située dans la dite partie de la Seigneurie De Léry, laquelle aboutit au Chemin qui sépare la Seigneurie De Léry de celle de St-Normand; du dit chemin allant vers le Sud-Ouest, en suivant la ligne Sud-Est de la terre du Sieur François Perron, située dans la côte de St-Cyprien dans la dite partie de Seigneurie de St-Normand et la même ligne Sud-Est de la terre du Sieur Godefroy Béchard, située dans la côte St-André dont partie se trouve dans la dite partie de Seigneurie Twaite, et partie dans la dite partie de Seigneurie St-Normand jusqu'à la ligne Ouest de la côte St-André, de là allant vers le Nord, en suivant la ligne dite Ouest de la côte St-André, jusqu'à la terre du Sieur Toussaint Legrand, habitant de la même côte inclusivement; de là allant vers le Nord-Est, en suivant la terre du dit Sieur Toussaint Legrand jusqu'à la ligne Ouest de la dite côte St-Normand; de là allant vers le Nord, en suivant la dite ligne Ouest de la côte St-Normand; jusqu'à la terre du Sieur Jean-Baptiste Fortier, habitant de la même côte inclusivement; de là allant vers le Nord-Ouest en suivant la ligne Sud-Ouest de la côte St-Philippe, dont partie se trouve dans la dite partie de Seigneurie St-Normand, et partie dans la dite partie de Seigneurie St-Georges, jusqu'à la terre du Sieur Michel Brindamour, habitant de la dite côte inclusivement, de là allant vers le Nord-Est, en suivant la terre du dit Sieur Michel Brindamour, jusqu'à la rivière St-Jacques; de là allant vers la même direction, en suivant la ligne Nord-Ouest de la terre du Sieur Jean-Baptiste Giroux, habitant de la côte St-Marc, située dans la dite partie de Seigneu-

rie de Laprairie de la Magdeleine, jusqu'à la ligne Nord-Ouest de la concession au Nord-Ouest du Ruisseau des Noyers; de là allant encore à peu près dans la même direction, et suivant la dite ligne Nord-Ouest de la concession au Nord-Ouest du Ruisseau des Noyers, jusqu'à la terre du Sieur Jean-Baptiste Trottier dit Bonneau, habitant de la même concession inclusivement; de là allant vers le Sud-Est en suivant la terre du Sieur Jean-Baptiste Trottier dit Bonneau et la ligne Nord-Est de celle du Sieur Joseph Rouillé, jusqu'à la ligne Sud-Est de la concession au Sud-Est du Ruisseau des Noyers; de là allant, partie vers le Sud-Ouest, et partie vers le Sud, en suivant la dite ligne Sud-Est de la concession au Sud-Est du Ruisseau des Noyers, tant dans la dite partie de Seigneurie de Laprairie de la Magdeleine que dans la dite partie de Seigneurie De Léry, jusqu'à la ligne Sud ci-dessus mentionnée du Sieur Louis Gamache, autant que les limites ainsi données à la dite paroisse ne préjudicient en aucune manière à celles données à la paroisse de St-Edouard par le décret de notre illustre prédécesseur en date du 20 novembre 1829, laquelle est formée d'une partie des dites Seigneuries St-Georges, Twaite et St-Normand, pour être la dite cure et paroisse de St-Jacques-le-Mineur».

Par la suite, en 1842, on annexa la partie du rang de la Base du Ruisseau des Noyers non comprise dans les limites de 1834 et détachée de St-Cyprien. En 1844, c'est au tour d'une partie du rang St-André détachée de St-Philippe. En 1854, à la suite d'une requête des habitants du rang du Coteau, on annexe cette partie de St-Patrice-de-Sherrington et, finalement, deux ans plus tard, les rangs St-Philippe et St-Marc, détachés de St-Philippe, viennent compléter le territoire actuel de St-Jacques-le-Mineur.



...la vie paroissiale



Saint-Jacques-le-Mineur



Les curés

St-Jacques-le-Mineur eut 15 curés depuis 1840, année où le premier curé-résident s'installa. De 1834 à 1840, c'est le curé de St-Cyprien, M. Noël Laurent Amiot qui



François-Magloire Turcotte



Pierre-Albert-Norbert Sylvestre



Pierre Ménard

en assurait la desserte. Voici la liste des curés avec une courte biographie de chacun.

Turcotte, François-Magloire (1840-1841)

Né à la Baie Saint-Paul, comté de Charlevoix, le 24 octobre 1799, de François Turcotte et de Charlotte Fortin, fit ses études à St-Hyacinthe et fut ordonné le 19 septembre 1829. Vicaire à Napierville (1829-1830), à Gentilly (1830-1831), à St-Eustache (1831-1832), à Notre-Dame de St-Hyacinthe (1832-1833); curé de Sainte-Rose-de-Laval (1833-1838), retiré à Joliette (1838-1840); curé de St-Jacques-le-Mineur (1840-1841), de St-Paul-de-Joliette (1841-1842), avec desserte de Joliette (1841-1842) et de St-Thomas-de-Joliette (1842); curé de Grande Digue dans le Nouveau-Brunswick (1845-1848), des Canadiens de Troy dans l'état de New-York (1852-1860); missionnaire sur l'île du Prince-Edouard (1860-1861); curé de St-Gabriel-de-Brandon (1861-1864); curé-fondateur de St-Joseph de Springfield dans le Massachusetts (d'octobre 1869 à juillet 1870). Décédé à Ste-Hedwidge-de-Clifton, le 17 janvier 1872; inhumé à Montréal.

Sylvestre, Pierre-Albert-Norbert (1841-1843)

Né à St-Cuthbert, comté de Berthier, le 9 juillet 1807, d'Alexis-Amable Sylvestre, cultivateur, et de Marie-Louise Lavoie, fit ses études classiques et théologiques au séminaire de St-Hyacinthe et fut ordonné à Montréal par Mgr Bourget le 24 mai 1838. Vicaire à Ste-Scholastique (du 29 mai au 6 octobre 1838), à Laprairie (du 6 octobre 1838 au 6 octobre 1839), à Notre-Dame de St-Hyacinthe (du 6 octobre 1839 au 26 octobre 1841); curé de St-Jacques-le-Mineur (du 26 octobre 1841 au 28 septembre 1843), où il eut beaucoup à souffrir de la part de quelques paroissiens; premier curé de Mont-St-Grégoire (du 28 septembre 1843 au 23 septembre 1845), où en arrivant il ne trouva qu'un logement à moitié fini; curé de St-Simon-de-Bagot (du 28 septembre 1845 à novembre 1852); de St-Dominique-de-Bagot (de novembre 1852 au 30 septembre 1855); premier curé de St-Marcel-de-Richelieu (du 30 septembre 1855 à sa mort), où en bon administrateur, il réussit à mettre tout sur un excellent pied. Digne prêtre aux vertus bien sacerdotales, il a succombé à la paralysie en son presbytère de St-Marcel, le 6 janvier 1867.

Ménard, Pierre (1843-1846)

Né à Beloeil, comté de Verchères, le 12 février 1799, de Guillaume Ménard, sourd-muet, et de Françoise Gendron, fut ordonné à Montréal le 3 février 1833. Vicaire à Sorel (1833-1835), à St-Benoit-des-Deux-Montagnes (1835-1836), à St-Denis-sur-Richelieu (1836), à Berthierville (1836-1838); curé de St-Benoit-des-Deux-Montagnes (1838-1843); de St-Jacques-le-Mineur (1843-1846); de St-Jude (1846-1847) avec desserte de St-Barnabé-sur-Yamaska (1846-1847); curé de St-Luc-sur-Richelieu (1847-1850); vicaire à St-Jean-d'Iberville (1850-1854); curé de St-Luc-sur-Richelieu encore (1854-1856); de Ste-Béatrice (1861-1864); décédé subitement à Montréal, le 22 septembre 1870, en descendant d'un char urbain, il fut inhumé à Mascouche.



Robert, Rémi (1846-1848)

Né à Verchères, le 18 avril 1811, de Jean-Baptiste Robert et de Marie-Reine Boisvert, fut ordonné à Montréal, le 24 septembre 1836. Chapelain de la cathédrale de Montréal, (1836-1837); vicaire à Varennes (1837-1839); curé de Ste-Mélanie (1839-1845), avec desserte de St-Ambroise-de-Kildare (1839-1845); curé de St-Polycarpe (1845-1846); de St-Jacques-le-Mineur (1846-1848); de L'Acadie (1848-1870), où il est décédé le 18 novembre 1870.

Caisse, François-Xavier (1848-1852)

Né à St-Paul-de-Joliette, le 1er mai 1822, de Joseph Caisse et de Pélagie Hervieux, fut ordonné à L'Assomption, le 5 octobre 1845. Directeur du collège classique de Chambly (1845-1846), vicaire à Vaudreuil (1846), à Beauharnois (1846-1847); curé de St-Bruno-de-Chambly (1847-1848); de St-Jacques-le-Mineur (1848-1852); de St-Hilaire-sur-Richelieu (1852-1854), de L'Épiphanie (1854-1864); procureur du collège classique de L'Assomption (1864-1881), où il est décédé le 2 mars 1881.

Morin, Joseph (1852-1898)

Né à St-Roch-de-l'Achigan, comté de L'Assomption, le 4 décembre 1823, de Louis Morin et de Marie Perrault-Châteauguay, fit ses études à L'Assomption et fut ordonné dans sa paroisse natale par Mgr Gaulin, le 1er novembre 1846. Vicaire à Verchères (1846), à Repentigny (1846-1847), à Côteau-du-Lac (1847-1848); curé de St-Hilaire-sur-Richelieu (1848-1852); de St-Jacques-le-Mineur (1852-1898); où il a reconstruit l'église et le presbytère; vicaire forain (1877-1898), décédé à St-Jacques-le-Mineur le 23 février 1898. Le célèbre curé Labelle fut vicaire pour M. Morin du 25 mars au 18 décembre 1859.

Moreau, Stanislas-Albert (1898-1913)

Né à St-Luc-sur-Richelieu, comté de St-Jean, le 6 mars 1854, de Jérémie Moreau, cultivateur, et d'Eléonore Molleur, fit ses études au séminaire de Montréal, où il fut ordonné par Mgr Fabre le 23 décembre 1882. Vicaire à St-Polycarpe (1882), à St-Etienne-de-Beauharnois (1882-1883), au St-Enfant-Jésus de Montréal (1883-1884); auxiliaire à St-Jacques de Montréal (1884-1885); vicaire à Berthierville (1887-1889); curé de Ste-Agathe-des-Monts (1889-1896), où il a fondé un couvent des Filles de la Sagesse; curé de Ste-Anne d'Ottawa (1896-1897); desservant à St-Henri de Montréal (1897-1898); curé de St-Jacques-le-Mineur (1898-1913); auteur d'un VADE MECUM DES INDULGENCES, un volume de 100 pages (1885); d'une PETITE VIE DE STE-AGNES, un volume in-32 de 93 pages (1886); d'un PRECIS DE L'HISTOIRE DE BERTHIER (1888); de L'HISTOIRE DE ST-LUC, un volume in-8 de 107 pages (1901), de L'HISTOIRE DE L'ACADIE (1908). Décédé à Montréal le 25 janvier 1913 et inhumé à St-Jacques-le-Mineur dans la crypte de l'église en janvier 1913.



Rémi Robert



François-Xavier Caisse



Joseph Morin



Stanislas-Albert Moreau





Charles-Gervais Descarries



(Mgr) Albéric Picotte



Eugène Laporte



Napoléon Brière

Descarries, Charles-Gervais (1913-1921)

Né à St-Laurent, près de Montréal, le 23 novembre 1865, de Charles Descarries, cultivateur, et de Hélène Valois, fit ses études à St-Laurent et au Grand Séminaire de Montréal, où il fut ordonné par Mgr Fabre, le 23 décembre 1893. Professeur au Petit Séminaire de Montréal (1893-1894); vicaire à St-Philippe-de-Laprairie (1894-1896), à St-Henri de Montréal (1896-1905); curé de St-Colomban (1905-1909); curé à Ste-Adèle (1909-1913); curé à St-Jacques-le-Mineur (1913-1921); curé à St-Charles de Montréal (1921-1931). Retraité en 1931, décédé le 25 juillet 1949.

Picotte, Albéric (Mgr) (1921-1929)

Né à L'Assomption le 4 février 1877, de Daniel Picotte et d'Hermine Emery-Coderre, fit ses études classiques et philosophiques terminées à l'Assomption, il fit 3 années d'études théologiques au Grand Séminaire de Montréal, qu'il compléta à l'Assomption. Après son ordination conférée par Mgr Bruchési, le 9 juin 1900, il fut professeur au Collège de L'Assomption jusqu'en 1911, alors qu'il fut nommé aumônier au Couvent Villa-Maria, puis à la maison-mère des Soeurs de la Providence en 1916. Il devint curé de St-Jacques-le-Mineur en 1921 et aumônier général de l'U.C.C. de 1926 à 1928. Il était nommé curé à Laprairie, en 1929, et à Longueuil, en 1938. Il fut fait Prélat de la Maison de Sa Sainteté en 1939, puis chanoine titulaire de la Cathédrale, le 8 décembre 1939. Il est décédé chez les Soeurs de la Providence à Laprairie le 10 juillet 1943 et fut inhumé le 14 à Longueuil.

Laporte, Eugène (1929-1938)

Né à Lavaltrie le 23 novembre 1886, de Louis Laporte-St-Georges, cultivateur, et d'Antoinette Vallières, fit ses études à l'école des Frères de St-Gabriel à L'Assomption, au Collège de L'Assomption, au séminaire de philosophie de Montréal et au Collège de L'Assomption (pour la théologie). Détenteur d'un certificat d'études supérieures en langue anglaise. Ordonné prêtre en la Cathédrale de Montréal le 2 octobre 1910 par son Exc. Mgr Paul Bruchési; vicaire à St-Joseph de Chambly en 1910; vicaire à St-Vincent de Paul en 1912; professeur au collège de L'Assomption en 1914; aumônier à l'Hospice Gamelin de Montréal en 1918; aumônier du Carmel en 1923. Curé de St-Jacques-le-Mineur en 1929; retiré au Collège de L'Assomption en 1938. Il fut aussi aumônier au noviciat des Soeurs de la Providence à Montréal durant 3 ans vers 1920. Décédé le 16 février 1964.

Brière, Napoléon (1938-1953)

Né à St-Janvier le 14 septembre 1886, de Ferdinand Brière et d'Alphonsine Gratton, il fit ses études classiques au Séminaire de Ste-Thérèse et étudia la théologie au Grand Séminaire de Montréal. C'est le 29 juin 1911, à Montréal, qu'il fut ordonné prêtre. Depuis, il occupa les postes suivants: vicaire à St-Eustache (1911-1914), à Varennes (1914-1915) et à Lachute (1915-1923). Le 25 janvier 1923, il devenait desservant à Notre-Dame-du-Sacré-Coeur, poste qu'il occupa jusqu'au 1er mars 1938 alors qu'il fut nommé curé de St-Jacques-le-Mineur. Le 29 septembre 1953, il se retirait à Laval-Ouest. Décédé à cet endroit le 20 février 1957, il fut inhumé dans le cimetière de St-Eustache, le 25 février.



Rancourt, Armand (1953-1966)

Né à Napierville le 30 mai 1899, d'Isaïe Rancourt, forgeron, et d'Elise Coache, il fit ses études à l'école du village de Napierville, au Collège de St-Jean, au Séminaire de St-Victor de Beauce et au Grand Séminaire de Montréal. Il fut ordonné prêtre en la Cathédrale de Montréal le 21 mai 1932 par S.E. Mgr Georges Gauthier; vicaire de vacances à St-Jean-Berchmans du 20 juin au 20 août 1932; vicaire à Boucherville le 20 août 1932, à St-Edmond le 20 août 1934, à St-Joseph de Chambly le 15 février 1935; à St-Rémi le 14 août 1940; aumônier des Frères de l'Instruction Chrétienne à Laprairie le 14 août 1942; vicaire à Longueuil le 22 février 1943, à Contrecoeur le 14 septembre 1943, curé à St-Amable le 29 avril 1945; curé à St-Jacques-le-Mineur le 29 septembre 1953. Il prit sa retraite en 1966. Il décéda le 12 avril 1968 à l'âge de 68 ans et fut inhumé à Napierville.



Armand Rancourt

Renaud, Honorius (1966-1971)

Né à Petite Rivière St-François, comté de Charlevoix, le 15 avril 1912, fils d'Alfred Renaud et de Pomela Tremblay. Ses études: primaires à Bagotville, comté Chicoutimi; classiques: Séminaire de Chicoutimi; théologiques: Grand Séminaire de Montréal. Ordonné le 29 juin 1940. Ses postes: chez les Pères Trinitaires, jusqu'en mai 1958, vicaire à St-Coeur de Marie le 9 mai 1958, vicaire à St-Lambert le 17 juin 1959, vicaire à Boucherville le 4 décembre 1959, vicaire à St-Constant le 8 février 1961. Curé à St-Jacques le 1er octobre 1966, curé à St-Lambert, le 1er octobre 1971. Démissionnaire en septembre 1977.



Honorius Renaud

Corriveau, Philémon (1971-1980)

Né à St-Sébastien le 13 octobre 1915, d'Eusèbe Corriveau, marchand, et d'Amanda Roy, il fit ses études à l'école de St-Sébastien, au collège de St-Jean et au Grand Séminaire de Montréal. Bachelier en Théologie. Ordonné prêtre en la chapelle du Couvent de St-Jean le 18 mai 1940 par S.E. Mgr Anastase Forget. Professeur au Collège de St-Jean en septembre 1940 et aumônier de scouts durant 6 ans; en repos en août 1947, à l'évêché en avril 1948; desservant à St-Constant en septembre 1948; curé de Notre-Dame-de-Grâces le 15 janvier 1952; curé de St-Blaise du 16 janvier 1955 à 1962, curé de Sherrington de 1962 à septembre 1968, au Moutier à Longueuil de 1968 à 1971 et nommé curé à St-Jacques-le-Mineur d'octobre 1971 à septembre 1980. Décédé le 11 février 1982, inhumé à St-Sébastien.



Philémon Corriveau

Provost, Robert-Yves

Né à Verchères le 2 juillet 1942, de Euclide Provost, menuisier et de Françoise Chagnon. Ses études: classiques à St-Jean, théologiques à Montréal. Ordonné prêtre à St-Jean par Mgr Coderre, le 6 mai 1967. Ses postes: vicaire à St-Charles-Borromée le 31 août 1967, vicaire à la Cathédrale le 1er septembre 1970, vicaire à la paroisse St-Pierre-Apôtre le 8 septembre 1971, stage de coopération missionnaire en Afrique le 1er juillet 1972, vicaire à St-Antoine le 15 août 1974, animateur de pastorale à la régionale de Chambly, le 1er août 1975, stage de coopération missionnaire au diocèse de San au Mali en août 1977, vicaire à St-Vincent-de-Paul le 8 septembre 1979, curé à St-Jacques-le-Mineur depuis le 1er septembre 1980.



Robert-Yves Provost





Les difficultés d'implantation

Dans la requête du 12 août 1832, on retrouve 174 noms sur 222 qui demandent la création d'une nouvelle paroisse. Conséquemment, tous n'étaient pas d'accord et il y eut de nombreux opposants. Pour certains, c'était la question monétaire qui les faisait s'opposer. Ils alléguaient que les récoltes n'étaient pas bonnes comme en fait foi la requête du 27 novembre 1836, signée par Louis Lucier, Jean-Baptiste Perrier et Pierre Régnier. En 1840, le curé Turcotte signale à Mgr Bourget que les opposants refusent de payer la dîme. Pour d'autres, c'est le fait de laisser leur ancienne paroisse à laquelle ils étaient attachés. C'est le cas des vingt paroissiens de Ste-Marguerite-de-Blairfindie qui envoient une lettre anonyme à Mgr Bourget, évêque de Montréal, en 1840. Ils veulent qu'on laisse 20 arpents à la paroisse de Ste-Marguerite et qu'on les retranche plutôt sur celle de St-Cyprien. Les gens du Ruisseau des Noyers (qui se disent toujours de Ste-Marguerite) furent les plus tenaces. A plusieurs reprises, ils enverront des requêtes. Ils usent même de la corde sensible pour faire fléchir l'évêque. Jugeons plutôt par cet extrait daté de 1845: «...Toutefois, nous vous en supplions de remarquer attentivement quelle injustice ne nous fait-on pas de nous prendre à la porte (il faut dire) de notre ancienne église, pour nous emmener à une église nouvelle qui nous est d'une distance plus éloignée et beaucoup moins à notre proximité.»

Les curés des paroisses démembrées protestèrent eux aussi. Le curé de St-Cyprien voulait qu'on lui redonne ailleurs la partie de terrain qu'on lui enlevait. L'arrivée du premier curé-résidant n'arrange pas les choses, au contraire. M. François-Magloire Turcotte n'était pas homme à plier facilement. Curé pendant un an, on entendit parler de lui, même après son départ. Il occasionna bien des ennuis à son remplaçant, M. Sylvestre, qui s'en plaignait dans ses lettres à Mgr Bourget. Par exemple: «Votre Grandeur sait que M. Turcotte ne m'aime pas trop car il n'aime aucun prêtre qui ne chante pas comme lui... le peu d'amitié de M. Turcotte à mon égard est **gratis**.»

Il ne lui trouve pas l'esprit ecclésiastique.



Comme on peut le constater, la naissance de la nouvelle paroisse fut pénible et contestée. Mais après 1845, on semble cesser les réclamations et tout le monde trouve son compte à faire partie de St-Jacques ou du moins semble s'y résigner.

Les églises

La chapelle provisoire

On construisit d'abord une chapelle provisoire vers la fin 1839 et début 1840, située un mille plus haut que le site actuel. Elle fut terminée entre le 27 février, date où le curé de St-Cyprien constate la lenteur des travaux, et le 14 avril où il informe Mgr Bourget que le premier office paroissial a été célébré par M. Turcotte. On y vendit 96 bancs; on suppose qu'elle devait être assez spacieuse. Le 21 juin 1840 eut lieu l'élection des 3 premiers marguilliers: François Béchard, Thomas Surprenant, Julien Girard.

Le premier acte de la nouvelle paroisse fut un baptême. Voici, tels que relevés dans les registres, le premier baptême, la première sépulture et le premier mariage.

«Ce jour d'hui onze avril mil huit cent quarante (11 avril 1840), nous, prêtre soussigné avons baptisé Marie-Philomène née le huit du courant du légitime mariage de Paul Guérin, cultivateur, et de Flavie Surprenant de cette paroisse.

Parrain Joseph Surprenant

Marraine Julienne Guérin qui avec le père n'ont su signer.»

F.M. Turcotte ptre

«Ce jour d'hui deux mai, mil huit cent quarante, nous, prêtre soussigné, avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse, le corps de Séraphin, décédé hier, âgé de quatre ans fils de Louis Gagnon et de Emérentienne Tremblay de cette paroisse. Présents Antoine Frélier fils et Jacques Quimet qui n'ont su signer.»

F.M. Turcotte ptre

«Ce jour d'hui, cinq mai mil huit cent quarante (5 mai 1840) après la publication de trois bancs de mariage fait au prône de nos messes paroissiales, par trois dimanches consécutifs entre Eusèbe Dupuis, domicilié en cette paroisse, fils majeur de feu Célestin Dupuis, journalier et de défunte Elisabeth Dalpé de la paroisse de St-Philippe d'une part et Marie Surprenant aussi domiciliée en cette paroisse, fille mineure de Pierre Surprenant cultivateur, et de Suzanne Giroux ses père et mère de cette paroisse et consentant au dit mariage, d'autre part, ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, nous prêtre vicaire de cette paroisse, soussigné, avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Jean-Baptiste Dégneau beau-frère de l'époux, de Vincent Dupuis, frère de l'épouse, de Pierre Surprenant, père de l'épouse et Pierre Giroux ami de l'épouse qui ainsi que les époux, ont déclaré ne savoir signer.»

F.M. Turcotte

La première église

La première église, qui était en pierres avec deux clochers à lanterne fut construite de 1840 à 1843. Ses dimensions étaient de 116 x 62 x 36 et celles de la sacristie, 39 x 36 x 15. Le terrain de 7 arpents avait été donné par Joseph Beaudin, cultivateur, et sa femme Appoline Tremblay, veuve en premières noces de feu Joseph Pinsonneau, le 23 juin 1840.

La bénédiction de la nouvelle église fut faite par Mgr Ignace Bourget en présence des curés de L'Acadie, St-Edouard et St-Cyprien, le 23 janvier 1843. A ce moment, l'église devait être très sobre, car ce n'est qu'en 1889 que l'on fait faire une décoration intérieure importante. Voyons par ordre chronologique les améliorations ou réparations apportées à l'église.

On retrouve la première mention en 1845 déjà. L'église n'est pas encore terminée et le curé écrit à Mgr Bourget: «Je me crois obligé d'informer votre Grandeur qu'aucune des ordonnances portées sur le registre des délibérations de la Fabrique n'a été exécutées... Votre Grandeur avait approuvé un tarif qui a été désapprouvé par les Marguilliers. L'église est encore dans le même état, exposée à tous les temps; les vitres cassées n'ont pas été remplacées; la place devant l'église est encore dans le même état; le cimetière n'est point encore enclos ni nettoyé; la croix du cimetière est tombée.»

En 1847, on procède à la finition de l'intérieur de l'église: la voûte, le jubé, les escaliers tournants, les corniches, les trois autels, les trois retables, la balustrade avec table et barreaux, les clochers, etc... tout cela fait par l'entrepreneur Joseph Smith pour la somme de 1975 Livres.



Détail du chœur de l'ancienne église



Intérieur de l'ancienne église

Puis, c'est l'achat de deux cloches, bénites le 15 novembre 1849. Elles avaient été fondues aux Etats-Unis. La moyenne, qui donnait le fa, pesait 764 livres et se prénommaient Marie-Jacques-François-Xavier. La petite, le la, pesait 484 livres et avait pour noms Marie-Amable-Marguerite-Ambroise. Les paroissiens furent sans aucun doute heureux d'entendre ces nouveaux sons, eux qui avaient dû se contenter jusque-là d'une petite cloche placée sur la sacristie, et empruntée de Laprairie.

En 1852, on passe un contrat avec un sculpteur de St-Luc, Nicolas Many, pour achever la décoration: pour la confection des trois autels, pour la garniture de chandeliers argentés, les trônes, des stalles, la chaire, le banc d'oeuvre, le chandelier pascal, les chapiteaux, des colonnes et dorer les sculptures.

Le 21 février 1873, les francs-tenanciers font parvenir une requête à Mgr Bourget pour effectuer des réparations. Selon le rapport de l'enquêteur, il faut refaire la couverture et la repeindre, consolider et crépir la maçonnerie, solidifier le jubé qui menace de s'écrouler, réparer les ouvertures et les portes et finalement réparer la couverture du portail et les bases des clochers de manière à ce que l'eau ne puisse plus s'infiltrer dans les murs.

Puis, en 1874, un Chemin de la Croix est érigé dans la sacristie. En 1878, c'est la construction des jubés. Et en 1881, on fait l'acquisition d'un harmonium pour la somme de 400,00 \$.

En 1889, c'est l'année des grosses rénovations. On fait faire des travaux de maçonnerie aux cheminées de l'église, de la sacristie, du presbytère, des réparations au chemin couvert et au cimetière de même que refaire des murs intérieurs en plâtre pour 1500,00 \$. Il y a aussi des travaux de menuiserie comme doubler les planchers des allées et des tambours, refaire la boiserie du devant du jubé, etc..., pour 600,00 \$. Finalement, on engage un artiste de St-Césaire, J.T. Rousseau, pour faire la décoration intérieure de l'église et cela pour 3 500,00 \$. Les artistes, à cette époque, n'étaient sans doute pas trop susceptibles sur leur vocation d'artiste, car d'après le contrat, M. Rousseau s'engageait, en plus de peindre des tableaux, des inscriptions et des emblèmes et de faire des dorures, à laver et repeindre les bancs, stalles, boiseries et portes intérieures, etc..., vernir les boiseries et châssis, peindre la chapelle de Ste-Anne et son autel et aussi repeindre les portes extérieures, les tambours, le chemin couvert et la chapelle-reposoir.

En 1893, on installe une statue de St-Jacques au faite de l'église. Elle mesurait 7'6" de haut. Elle était sculptée sur bois et recouverte en plomb et dorée. Elle était l'oeuvre de Louis Jobin de Québec. Elle fut montée le 30 mai et bénite à la visite épiscopale du 22 juin par Mgr Fabre, archevêque de Montréal. Elle coûta, installation comprise, 197,20 \$. Une remarque cependant: on ne sait trop si c'est par erreur ou ignorance, mais cette statue représentait St-Jacques-le-Majeur avec son bâton de pèlerin et non St-Jacques-le-Mineur.

En 1895, on doit refaire la couverture de l'église, du presbytère et du chemin couvert pour 1 875,00 \$.





L'organiste Julie Filion



L'incendie de 1937 (nuit du 9 au 10 novembre)



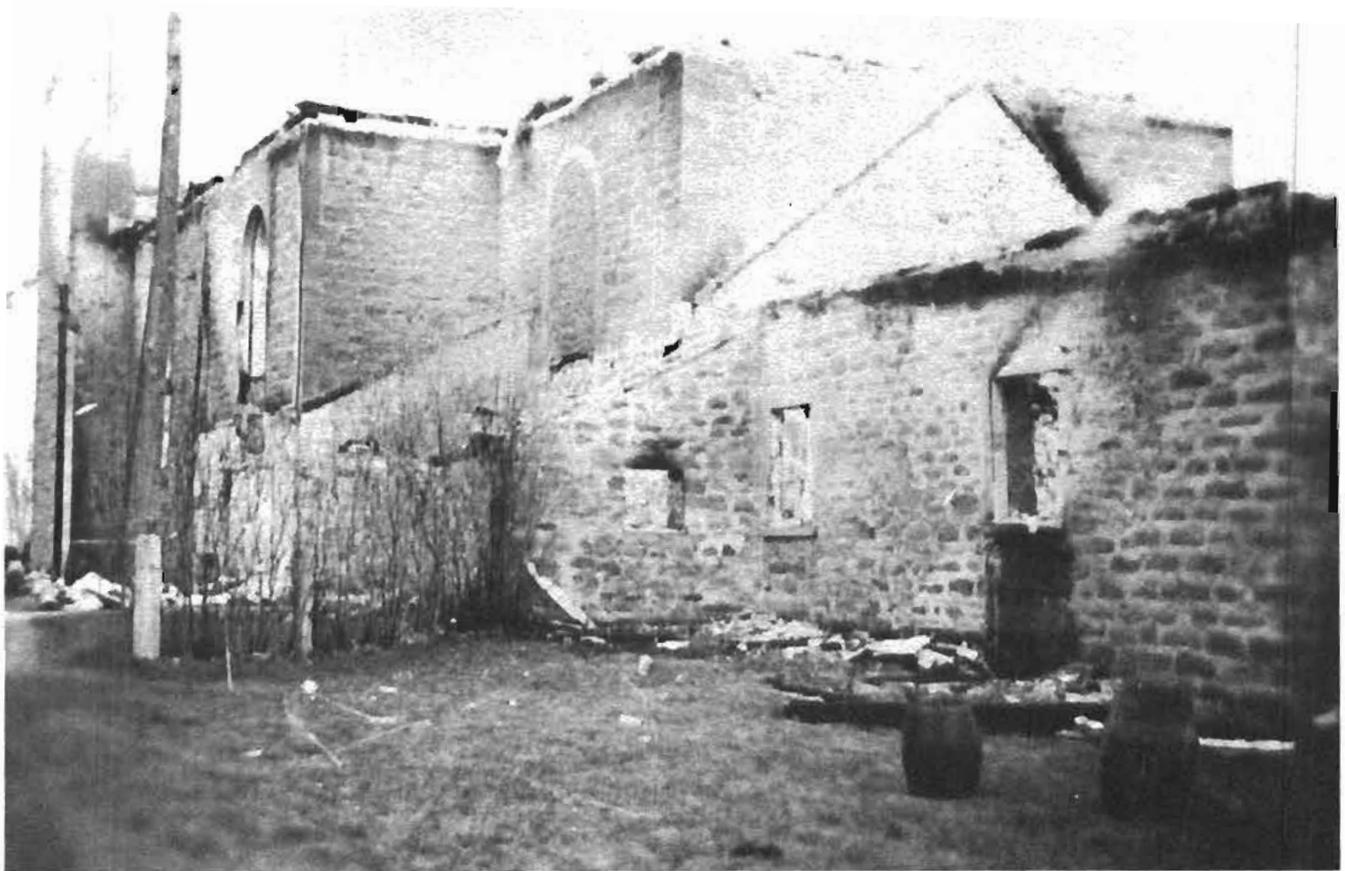
La chapelle temporaire (1937-1938)



L'église aujourd'hui



Saint-Jacques-le-Mineur



Les ruines, vues d'un autre angle



L'ancien presbytère



Le presbytère d'aujourd'hui



En 1898, on fait l'achat d'une grosse cloche qui donne le ré, au coût de 510,00 \$. Elle pesait au total 1,818 livres et fut bénite le 18 septembre de la même année. Elle portait les noms de Léon-Paul-Stanislas. Le curé Moreau avait donné 300,00 \$ et le reste de l'argent le fut par des paroissiens, 96 au total. Elle fut achetée à la même place que les deux autres de 1849, soit à Montréal, chez Brewster, agent d'une compagnie de Troy, Etats-Unis.

En 1900, on fait les démarches nécessaires chez Casavant de St-Hyacinthe pour acheter un orgue. On s'entend pour le prix de 1 965,00 \$ moins 75,00 \$ pour la reprise du vieil harmonium, dont le coût final est de 1 890,00 \$.

Vers le 11 février 1901, on prend livraison de l'orgue qui arrive à la gare de L'Acadie en pièces détachées. Il a fallu 6 voitures doubles sans boîtes (sleighs) pour le transporter. Chaque voiture reçut une charge de 2 000 livres environ. Dans les jours suivants on l'installa et la bénédiction eut lieu le 17 février. On procède à un concours pour choisir un organiste. M. Arthur Filion l'emporte sur les deux autres candidates: Mme Marie Derome née Vosghel et Mlle Amanda Martin.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre 1937, un incendie détruisit complètement l'église qui allait bientôt être centenaire. On ne sut jamais ce qui causa cette conflagration. Le curé M. Laporte put sauver les Saintes Espèces et tous les vases sacrés. Des voisins venus prêter main-forte purent sauver la plupart des ornements sacerdotaux. Ce fut tout ce qu'on put retirer du brasier.. En attendant la reconstruction, on s'organisa dans l'ancien hangar à grains, déménagé aujourd'hui sur la propriété de M. Robert Wolfe. On assistait par groupe à 4 messes. Lorsque le temps le permit, on célébra deux messes par dimanche sous les grandes remises aménagées pour la circonstance.

La deuxième église

On doit penser à reconstruire le plus tôt possible. Mgr Anastase Forget, évêque de St-Jean, donne son approbation pour que la fabrique fasse les démarches nécessaires pour la reconstruction d'une église. On choisit M. Gaston Gagnier de Montréal comme architecte en mars 1938. C'est la Cie Richelieu qui est choisie pour effectuer les travaux au coût de 43 500,00 \$ plus 2 100,00 \$ à l'architecte, ce qui totalise 45 600,00 \$. Le 28 août 1938, Mgr Forget vient bénir la pierre angulaire. On doit acheter de nouvelles cloches qui seront bénites en même temps que l'église par Mgr Forget, soit le 4 décembre 1938. Ces cloches furent fondues par la maison Louis Bollée d'Orléans (France). Elles ont coûté, installation comprise, 2 100,00 \$ payées par des dons et une collecte. La plus grosse, 2 100 livres, donne le fa et est dédiée à St-Jacques-le-Mineur; ses noms sont Anastase-Joseph-Edmond. La deuxième, 1 050 livres, donne le la et est dédiée à St-Joseph; ses noms sont Joseph-Arthur-Urgèle-Gaston-Jules. La dernière qui donne le do et pèse 500 livres est dédiée à Marie-Immaculée et ses noms sont Joseph-Dosithée-Donat-Maurice.

La nouvelle église reçut des dons pour, si on peut dire, la meubler. Parmi ceux-ci, il y a des chandeliers, des

statues, la lampe du sanctuaire, des clochettes, la dentelle pour le bas de l'autel, la crèche, etc... Sa décoration intérieure est beaucoup moins fastueuse que celle de l'ancienne église, mais l'accent a été mis plus sur la simplicité et la sobriété que sur le luxe.

C'est en 1939 qu'on prend la décision d'acheter un nouvel orgue, au coût de 2 200,00 \$ de la maison O. Jacques de St-Hyacinthe. Sa bénédiction eut lieu le 4 juin 1939.

Par la suite, on apporta certaines améliorations, comme d'installer des hauts-parleurs dans l'église (1949), de placer des rampes de fer aux escaliers extérieurs (1963), de changer le système de chauffage (1964), de faire nettoyer le terrain en face de l'église (1967), etc...

Les presbytères

Les premiers logis

Les premiers curés eurent beaucoup de difficultés à se trouver un logement convenable. En décembre 1839, le curé de St-Philippe avertit Mgr Lartigue qu'il refuserait la desserte de St-Jacques si on la lui offrait parce que la maison proposée n'est pas logeable. Le curé Sylvestre se plaint souvent du logement dans ses lettres à l'évêque. En plus de ses difficultés avec l'ancien curé M. Turcotte, certains habitants voulaient le voir partir et refusaient de lui trouver un logement, à preuve cet extrait daté du 28 octobre 1842:

«Quelle vie triste! Aujourd'hui je n'ai pas de maison, il me faut déloger de chez M. Turcotte lundi prochain et où aller; je n'en sais rien. Plusieurs m'ont dit qu'ils (les Syndics) voulaient me laisser partir et qu'ensuite ils viendraient trouver votre Grandeur en lui disant qu'ils ont deux ou trois maisons pour loger leur curé tandis qu'aujourd'hui ils ne savent où en prendre.»

Finalement, en 1843, des souscripteurs volontaires construisirent une maison pour leur curé, que l'on vendit en 1857. Cette maison, selon M. Roch Payant, aurait été située dans le cimetière actuel, à peu près où se trouve aujourd'hui le monument de M. Noé Deneault. C'est le grand-père de M. Payant, M. Jean-Baptiste Langevin, qui l'aurait acquise en 1857. Une requête est envoyée le 19 décembre 1855 à Mgr Larocque demandant la construction d'un presbytère. Et peu de temps après, une autre requête parvient à l'évêché. Cette fois, ce sont les habitants cultivateurs qui demandent de retarder la construction de deux ans. Des dommages ont été causés par la pluie à la récolte et un très grand nombre d'entre eux se trouvent dans un état d'indigence qui ne leur permettrait pas de supporter cette cotisation.

Donc, le premier presbytère fut érigé en 1858. C'était une maison en pierres de 36 x 40 pieds, qui coûta 600 Livres. Les syndics furent Jean-Baptiste Longtin, Jules Beaudin, Joseph Legrand, Joseph Derome, Alfred Pinsonnault. Il fut béni en 1861. En 1913, on décide de faire des réparations et de construire une cuisine. En 1925, comme il y a d'autres réparations à faire et qu'il en coûterait 17 000,00 \$, on décide de rebâtir un nouveau presbytère. Le vieux fut en partie démoli jusqu'au rez-de-chaussée; on remonta une construction neuve sur les mêmes bases et on le recouvrit de briques. Cela coûta 25 200,00 \$.



Le curé et les marguilliers demandèrent l'autorisation d'établir une cotisation spéciale pour payer la construction, ce qui leur fut accordé en 1927.

En 1980, la Fabrique ayant pris la décision de parrainer une famille de réfugiés indochinois, on divise le presbytère en 2 logis: un pour le curé et l'autre pour la famille. Finalement, en 1981, on fait deux nouveaux logis au premier étage du presbytère. Les mentalités ayant changé et par souci d'économie en ces temps difficiles, il n'est plus nécessaire d'avoir un grand presbytère qui compte plusieurs pièces, la plupart du temps inoccupées.

Les cimetières

Le premier cimetière fut délimité sur le terrain de la fabrique. On peut le voir aujourd'hui du côté gauche de l'église lorsque l'on est en face de celle-ci. En septembre 1895, on doit exhausser le cimetière. Pendant plusieurs jours, le travail se fait sous forme de corvée. Chaque rang devait fournir une journée de travail de même que le village. En 1896, le 26 avril, la nouvelle partie est bénite.

En 1911, on achète le 2e cimetière: un terrain de 4 1/2 arpents pour le prix de 400,00 \$ de M. Arcade Pierre et de la Veuve Médard Ouimet. Ce terrain correspondait aux normes du Conseil d'hygiène de la province de Québec et était le moins cher et le plus près de l'église. On adopte en assemblée des marguilliers un règlement pour le nouveau cimetière. En voici quelques extraits: il y aura une partie non bénite pour l'inhumation de ceux qui n'auraient pas droit à une sépulture ecclésiastique et il n'y sera jamais érigé de croix ni de monuments funéraires. Le restant sera subdivisé en quatre parties:

- 1- des allées où on pourra passer en voiture conduite par une personne responsable et au pas.
- 2- une section réservée gratis au clergé, près et autour de la croix.
- 3- quatre sections communes.
- 4- des lots de 13' x 16' dits lots de famille.



La croix de la Basse



La croix du Coteau

Il fallut obtenir la permission de la Cour supérieure pour exhumer les corps et les transporter dans le nouveau cimetière pour ceux qui le souhaitaient. On y procéda en 1912. Quelques années plus tard, soit en 1923, on procéda à une autre exhumation: celle des corps des personnes enterrées dans la crypte afin d'y mettre un appareil de chauffage.

Les croix de chemin et autres monuments

Sur les sept croix de chemin qui ont existé dans la paroisse, il en reste cinq, plus ou moins bien conservées. Elles eurent un rôle religieux certes, mais on peut dire qu'il y avait aussi une dimension sociale. On se réunissait à la croix pour la prière du soir, pour y faire des neuvaines et pour le mois de Marie en mai. Souvent situées près des écoles, l'institutrice y amenait ses élèves pour prier. Par contre, c'était aussi l'occasion, après la réclusion de l'hiver, de se rencontrer entre voisins, d'échanger les nouvelles et les potins, de commencer peut-être une intrigue amoureuse.

Le terrain était donné par un particulier, et les habitants du rang contribuaient à sa réalisation selon leurs moyens. L'année du jubilé de Léon XIII (1879) fut l'occasion d'en ériger trois.

Croix du chemin du Ruisseau

Le terrain fut donné par M. Joseph Coupal. Elle fut bénite le 13 juillet 1879 par l'abbé Jérémie Gagnon, enfant de la paroisse. Aujourd'hui, elle est encore là, sur le terrain de M. Normand Rémillard.

Croix du bas St-André

Bénite, elle aussi en 1879, le 21 septembre par le curé Morin, elle était située sur la terre de M. Vital Dupuis. Aujourd'hui on n'en retrouve aucune trace, car elle tomba, lors d'une tempête, il y a plusieurs années.





La croix de St-Philippe, sur le boulevard Edouard V11

Croix du Coteau

On nous a rapporté une légende au sujet de cette croix. Lors de l'invasion de tourtes qui détruisaient les récoltes, les habitants ne savaient plus comment faire pour s'en débarrasser. On décida alors d'élever cette croix. Après la bénédiction, il paraît que les oiseaux disparurent et que plus jamais on en revit. D'après M. Pierre-Nérée Beaudin, notre informateur aujourd'hui décédé, ce serait dans les années 1850. Ce qui est sûr, c'est qu'une croix fut bénite par le curé Morin le 27 juillet 1879, devant la maison de M. Abraham Forgues, aujourd'hui propriété de Mme Armand Beaudin. S'agit-il de la même, avec une erreur dans les dates?

Croix de la Basse

Cette croix érigée à l'occasion du changement de siècle fut bénite lors d'une cérémonie spéciale. On la transporta, décorée de branches de sapin, dans une voiture tirée par 4 chevaux jusqu'à l'église. Un important cortège de voitures suivait. Le terrain fut donné par M. Jean-Baptiste Coupal et le bois par M. Henri Longtin qui la construisirent avec l'aide des voisins du temps. Elle était située près de l'école. En 1963, elle tomba, brisée par le vent.

Croix de St-Philippe Boulevard Edouard V11

Erigée en 1935 sur le terrain de M. Urgel Page, cette croix est très bien conservée. On peut la voir aujourd'hui non loin de la Montée St-Jacques, en allant vers St-Philippe, sur le terrain de l'actuel propriétaire, M. Bélanger.

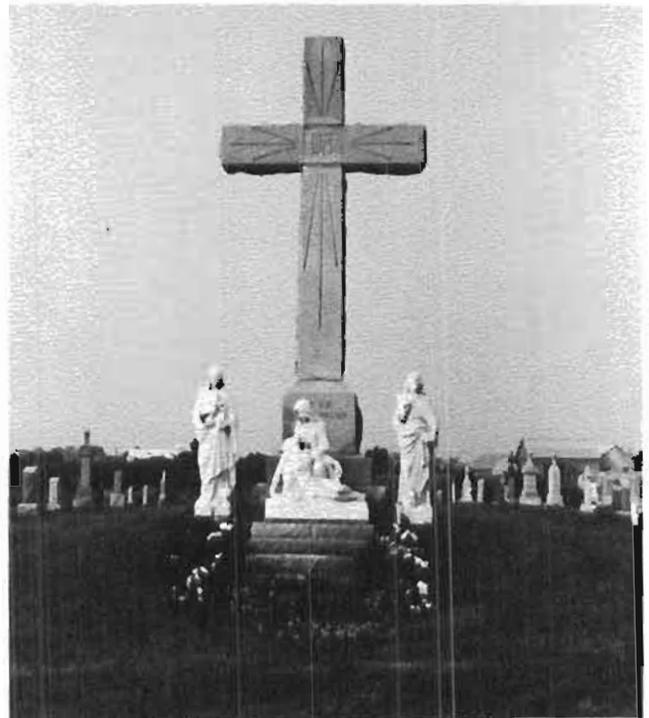
Croix du haut St-André

De construction plus récente, la croix du Haut St-André fut érigée par la famille Legrand pour remercier Dieu d'avoir choisi deux prêtres dans leur famille. Le 24 septembre 1944, sur la propriété de M. Jean Legrand, en face de la Montée Langevin, on procéda à la bénédiction de la croix par les deux abbés Legrand. M. l'abbé Germain Legrand dans son discours de circonstance rappela à l'auditoire présent la prédilection de nos ancêtres pour les croix de chemin.

Croix de St-Philippe Nord

La dernière croix à être bâtie dans la paroisse le fut par Mme Guertin. Cette dernière raconte qu'elle avait fait la promesse d'ériger cette croix si l'eau cessait d'inonder son sous-sol à tous les printemps. Au printemps 1959, les inondations cessèrent et elle remplit sa promesse. Aujourd'hui, le terrain sur lequel elle se trouve est la propriété de M. Bernard Guinois.

En plus des croix de chemins, on retrouve à St-Jacques d'autres monuments tel celui érigé pour souligner le jubilé du Pape Léon X111 en 1879. Il est sur le terrain situé en face de l'église. Toujours en face de l'église, mais de l'autre côté de la rue Principale, on peut voir une petite chapelle-reposoir. Le docteur Bénonie Guérin-Lafontaine vendit à la fabrique un petit terrain de 10 pieds de front par 22 pieds de profondeur le 17 octobre 1889 pour le prix de 22,50 \$. On y construisit ce reposoir pour la somme de 180,00 \$. Il servait à l'occasion des processions. Dans le cimetière, les personnages en marbre du Calvaire furent achetés en Italie vers 1945. Mlle Marie Beaudin s'occupa de recueillir les fonds nécessaires à cet achat.



Le calvaire du cimetière



Un événement remarquable

On ne peut raconter l'histoire de St-Jacques sans parler de la magnifique fête qu'on fit au curé Morin en l'honneur de ses cinquante ans de prêtrise. Et, fait encore plus remarquable, il était curé à St-Jacques depuis 1852, soit depuis 44 ans. On comprend pourquoi on lui fit de si fastueuses festivités qui durèrent 2 jours. Nous avons retrouvé le récit complet des célébrations dans un journal de l'époque. Le village avait été décoré par des arcs de triomphe, des banderolles, des étendards. Préparée par le vicaire M. R. Peltier, la fête commença par l'arrivée le mardi soir, à 6 heures, de l'archevêque de Montréal, Mgr Fabre, qui venait présider l'événement. Il était précédé par cent cavaliers portant pavillons et oriflammes, suivi par la fanfare de St-Jean et une longue suite de voitures.

On offrit au curé Morin, après le souper, un calice en vermeil et les accessoires, de même qu'un riche missel. On fit des feux d'artifice et le village était illuminé par des centaines de lanternes chinoises. Même un ballon fut lancé par M. Arthur Falcon. La fanfare continuait d'offrir sa musique. Et, comme le dit si bien le journaliste, «A dix heures, chacun prit son gîte, en attendant la fête du lendemain.»

Dans le temps, on se levait tôt. Dès 5 heures du matin, la fanfare fit le tour du village pour annoncer l'arrivée du grand jour. Les cavaliers arrivèrent et avec la fanfare allèrent à la gare de St-Philippe accueillir Mgr Emard, évêque de Valleyfield, et les nombreux prêtres et amis invités. Au retour, vers 9h30, il y avait trois cents voitures. On estima à 4 000 le nombre de personnes réunies ce jour-là. Une messe solennelle fut célébrée et le vieux curé de 73 ans officiait. Après le sermon, le docteur Guérin, au nom de tous les paroissiens de St-Jacques, lut une adresse et offrit à M. Morin de riches vêtements sacerdotaux.

Après la messe, un banquet fut servi dans la salle de l'école décorée pour la circonstance. Après le dîner, on alla reconduire en cortège, disposé comme le matin, les distingués invités.

Ce fut sans doute inoubliable pour toute la paroisse et on dut en parler longtemps. Une soixantaine d'ecclésiastiques étaient venus rendre hommage au vénérable curé, dont deux évêques, des chanoines et de nombreux curés. De plus, d'anciens résidents de St-Jacques étaient là pour la circonstance. Fait intéressant à noter, en 1896, il n'y avait que neuf couples que le curé Morin n'avait pas mariés depuis son arrivée.



Les associations religieuses

Il y avait plusieurs associations religieuses auxquelles on pouvait adhérer. A St-Jacques, on a pu retrouver à un moment ou à l'autre la Société des Dames de la Ste-Famille, la Confrérie du St-Rosaire, la Ligue du Sacré-Coeur, le Tiers-Ordre, les Enfants de Marie, les Dames de Ste-Anne, etc... Chaque association avait ses buts, ses règles et ses attributs.

Prenons les Enfants de Marie. Cette congrégation fut érigée le 2 mai 1903, à la demande du curé Moreau, par Mgr Bruchési. A la première réunion du 27 août 1904, on forme un conseil qui a pour présidente Mlle Marie Beaudin. Les congréganistes devaient avoir une conduite exemplaire. Comme attributs, elles avaient un insigne, des médailles et un voile blanc qu'elles pouvaient porter à leur mariage. Comme devoir, elles devaient assister aux réunions, payer leur cotisation, participer aux processions, aux adorations du St-Sacrement et autres cérémonies. Comme privilèges, outre celui de porter leur voile à leur mariage, elles avaient des places de choix à l'église lors de cérémonies spéciales de même que dans les processions et, lorsqu'elles décédaient, elles avaient droit à une messe avec leurs compagnes comme cortège. Les Enfants de Marie eurent leur dernière assemblée en décembre 1958.

Concernant les autres associations mentionnées plus haut, nous avons relevé quelques faits cocasses qui nous font sourire aujourd'hui. Le curé Moreau, dans son rapport du 22 septembre 1907 sur la Ligue du Sacré-Coeur, note ceci: «Une assemblée convoquée au prône et devant avoir lieu au presbytère aussitôt après vêpres n'a pas eu lieu parce qu'aucun des officiers de la Ligue du Sacré-Coeur n'est venu.

Une assemblée politique devait avoir lieu à Iberville le même après-midi, et évidemment au lieu de venir ici, on est allé là.

Les assemblées politiques du dimanche détournent des offices de l'Eglise, et il est probable que l'on y boit autant aux hôtels, ces jours-là, que la semaine.»

S.A. Moreau, ptre directeur

Quant aux Dames de Ste-Anne, elles durent prendre une mesure énergique en 1906. Le conseil dut rayer de ses membres une dame qui «... est allée publiquement à un pique-nique bruyant... le dimanche après-midi, pendant que la dite congrégation était à l'église, et pendant les vêpres malgré que ce jour-là, au prône, M. le Curé, ait d'une manière générale, parlé de la sanctification du dimanche et des divertissements trop bruyants et trop dissipants qu'il y faut éviter.»

On en venait pas toujours à cette extrémité. Des tertiaires eurent des avertissements en 1925: elles portaient des toilettes trop à la mode ou trop décolletées et se fardaient un peu trop.

Quelques statistiques paroissiales

En 1840, première année de l'ouverture des registres paroissiaux, on dénombre 47 baptêmes, 6 mariages et 21 sépultures à St-Jacques-le-Mineur. En 1880, on en est rendu à 3367 baptêmes, 559 mariages et 1266 sépultures; pour 1936, les chiffres sont de 5577 baptêmes, 996 mariages et 2574 sépultures. Finalement, pour donner des chiffres plus récents, en 1973, on retrouve 6352 baptêmes, 1279 mariages et 3040 sépultures, toujours depuis 1840.

Sans avoir fait d'études approfondies, nous nous permettons simplement quelques constatations démographiques sur l'évolution de la population de St-Jacques-le-Mineur. A la fondation, on compte 1600 âmes. Deux ans après la fin des annexions, soit en 1860, on retrouve 2090 âmes. Par la suite, la population décroît presque continuellement, sauf pour une courte période, et parfois même de façon dramatique, comme en fait foi le tableau qui suit:

ANNÉE	NOMBRE
1860	2 092
1872	1 562
1881	1 510
1892	1 246
1900	1 420
1911	1 077
1937	1 000
1971	1 042
1981	1 197

Comme partout dans le Québec, la période de 1860 à 1930 est marquée par un exode massif de la population canadienne-française vers les Etats-Unis et les villes. La paroisse de St-Jacques-le-Mineur n'échappe pas à cette vague. Toutefois, on constate dans les derniers chiffres une remontée sensible due en grande partie à l'arrivée de nouveaux-venus recherchant très souvent le calme et la paix de la vie à la campagne.

Le curé qui recensait sa paroisse y allait parfois de ses commentaires et ne se contentait pas toujours d'une énumération des résidants. En voici deux exemples tirés des archives paroissiales:

Recensement de 1900 - dans toute la paroisse

244 feux - 1 420 âmes - 714 hommes - 706 femmes - 947 communiant - 473 non communiant - 17 veufs - 39 veuves et 1 femme séparée de son mari - 200 couples mariés - 142 garçons et 115 filles de 15 à 30 ans - 26 garçons et 43 filles de 30 à 60 ans - 9 familles arrivées depuis 1 an et 9 familles parties - 1 garçon et une fille de plus de 14 ans n'ont pas encore communié - 5 idiots et 3 muets - 3 croix dans la paroisse.

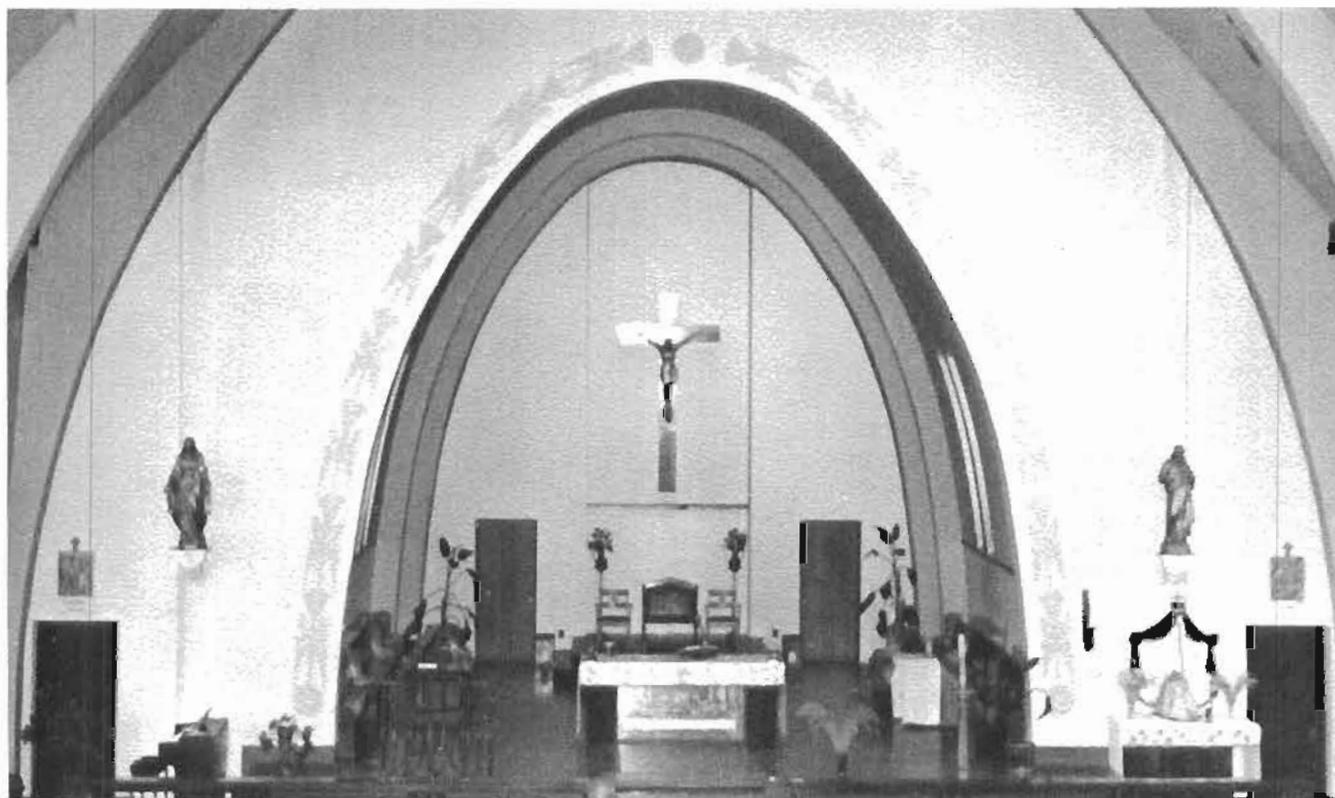


Recensement de 1911

1 077 âmes - 913 communicants - 164 non communiants - 204 feux (familles) - 50 maisons vides - 6 écoles - 193 élèves présents - 160 couples mariés - 26 veufs - 34 veuves - 32 garçons et 4 filles âgés de 30 ans et plus - 6 hommes habitent seuls dans des maisons - 4 femmes seules dans leur habitation - il y a 1 femme civilement séparée de son mari. - Il n'y a pas d'hôtel ici, mais seulement une couple de maisons de pension. - Il y a 3 magasins - 2 boutiques de forgeron - 3 boutiques de carrosserie et de charonnerie - 1 fabrique de beurre et 1 séparateur - 2 boulangeries (1 de trop) - La terre est fertile presque partout mais on manque de bras pour la cultiver aussi bien qu'elle le devrait être. - Depuis une dizaine d'années, la population de Saint-Jacques-le-Mineur émigre vers le Nord-Ouest canadien et diminue ici...



A l'ombre du clocher ..



Intérieur de l'église, aujourd'hui





Hommage aux curés Robert et Philémon Corriveau

L'abbé Robert Corriveau, né à Pike River, le 21 décembre 1905, d'Eusèbe Corriveau et d'Amanda Roy, fut ordonné prêtre à Montréal, le 14 juin 1930, par Mgr Georges Gauthier. Après avoir été professeur au Collège de Saint-Jean durant 22 ans, il devint curé de L'Acadie en 1952, pour passer ensuite à Napierville de 1961 à 1968 alors qu'il revint de nouveau à L'Acadie.

En juillet 1973, il se retirera discrètement à Saint-Jacques sur la terre natale de son arrière-grand-mère, Florence Derome qui épousa Jean-Baptiste Roy en 1850. Ce sera en quelque sorte un retour aux sources. Il y décédera en août 1982 et sera inhumé au cimetière de L'Acadie. Quant à l'abbé Philémon, ce retour s'effectuera d'une façon plus visible pour les paroissiens de Saint-Jacques en devenant leur curé. Je laisse le soin à d'autres d'en parler davantage.

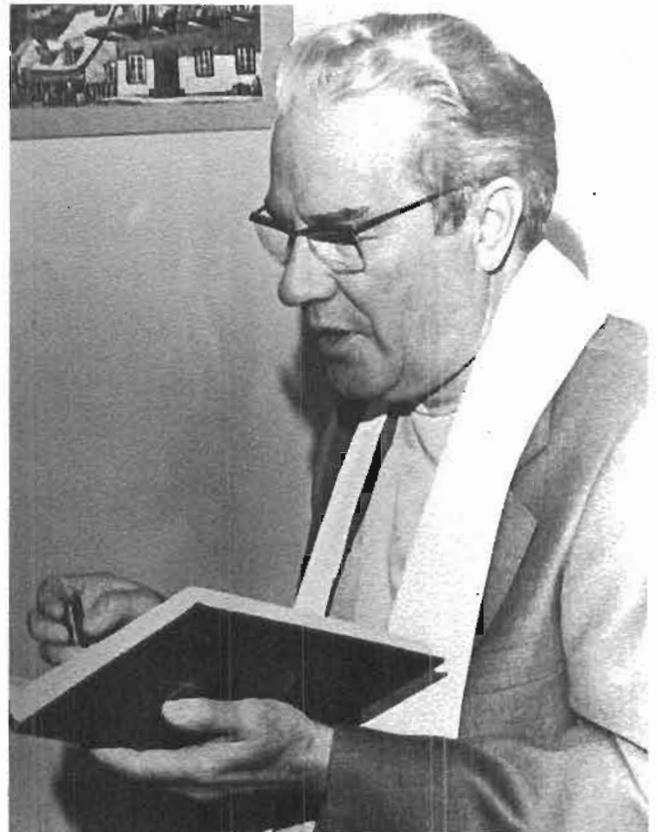
Mais les débuts de l'histoire de Saint-Jacques sont trop liés à celle de L'Acadie pour que je ne sois pas tenté d'y relever certains faits concernant les ancêtres Derome des abbés Corriveau. Florence Derome était la fille de Jean-Bte Derome-Descarreux et de Louise Coupal, cette dernière, soeur du patriote Antoine Coupal dit Lareine, exilé en Australie.

Jean-Bte Derome fut marguillier et capitaine de milice à L'Acadie, mais son titre de gloire aura été d'avoir servi comme simple soldat lors de la guerre de 1812-1815 dans l'une des compagnies du «bataillon de L'Acadie». Ce bataillon, comme nous le dit Gaston Derome dans «Trois siècles d'histoire», «servit d'aile à l'automne de 1813 aux célèbres Voltigeurs de Salaberry qui repoussèrent à Châteauguay les troupes du général Hampton».

Du côté des Corriveau, on retrouve des ascendants acadiens tels des Cyr et des Bourgeois dont les mariages furent célébrés à L'Acadie. C'était donc presque en pays de connaissance que se retrouvaient les deux curés Corriveau et c'est en tant qu'historien de L'Acadie que j'apporte ma part à l'hommage qu'a voulu leur rendre Mlle Irène Tremblay.

Un dernier hommage fut rendu au curé Robert Corriveau, lors de la bénédiction du monument élevé à sa mémoire par les soins de Mlle Tremblay, sa proche collaboratrice. La cérémonie présidée par l'abbé Bertrand Gaboriau eut lieu le 7 août 1983, à l'issue de la messe de 10 heures en présence des paroissiens et d'amis. On peut donc voir au cimetière de L'Acadie l'oeuvre de M. Michel Métras réalisée d'après des dessins de M. Jérémie Giles.

Pierre Brault



...la vie municipale



Saint-Jacques-le-Mineur



La vie municipale

Le système municipal commence à prendre la forme que l'on connaît aujourd'hui, surtout avec la loi 18 Victoria, chapitre 100, du 1er juillet 1855 et intitulée «Acte des municipalités et des chemins du Bas-Canada de 1855». Cette loi reconnaît entre autres les limites territoriales paroissiales comme étant les mêmes pour l'organisation civile. Les municipalités rurales sont regroupées dans un Conseil de Comté, celui de Laprairie, en ce qui concerne St-Jacques-le-Mineur. C'est le 15 janvier 1857 que l'on peut lire dans la Gazette officielle, l'annonce de l'érection civile de la paroisse:

«La paroisse de St-Jacques-le-Mineur, située dans le comté de Laprairie, dans le district de Montréal, sera bornée comme suit: au nord, sur le rang appelé St-Philippe, par le trait-quarré ou continuations des terres du rang Saint-André, jusqu'à et y comprise la terre actuellement possédée par Eustache Page, junior; au nord-est, sur le rang Saint-Marc, par la terre d'Amable Coupal, senior, inclusivement, partie de laquelle est maintenant occupée par son fils Amable Coupal; de là, par une ligne passant près du trait-quarré des terres de Saint-Claude, jusqu'à et y comprise une des terres de Jérémie Gagnon, dont la ligne nord-est se prolonge jusqu'à la montée de Lacadie; à l'est par la dite montée qui conduit à Lacadie; au sud-est et sud par le trait-quarré des terres au nord de la petite rivière Lacadie, jusqu'à et y comprise la terre actuellement occupée par Etienne Béchard, de là, le rang appelé Rang du Côteau, jusqu'à la montée qui conduit à Saint-Cyprien, et de là, le rang Saint-André, jusqu'à et y comprise la terre de Jean-Baptiste Guérin; à l'ouest partie par le township de Sherrington, et partie par le trait-quarré des terres du dit rang Saint-André, jusqu'à la terre de Léon Trudeau, inclusivement.»

Maires et secrétaires-trésoriers

Au début, soit de 1855 à 1918, le maire était choisi parmi et par les conseillers élus. Quant au secrétaire-trésorier, il était engagé pour consigner par écrit les comptes-rendus des délibérations des édiles municipaux. Depuis 1866, 11 secrétaires-trésoriers se sont succédé avec, pour trois d'entre eux, plus de 20 ans de service. M. A.M. Martin est demeuré à ce poste pendant 23 ans, de 1886 à 1909; plus récemment, M. Armand Rémillard, 21 ans, de 1942 à 1963, auquel succéda son fils, M. Florent Rémillard, toujours en service depuis ce temps. A noter également que ce poste était tenu par des notaires au cours du 19^e siècle. A St-Jacques, effectivement, les quatre premiers secrétaires-trésoriers furent notaires. Voici la liste de tous ces hommes, maires et secrétaires-trésoriers, qui ont oeuvré pour le bien de leur municipalité.

Maires

...1859...	Zacharie Bourdeau
1866-1881	Athanase Moïse Martin, marchand
1881-1884	Dr Bénonie Guérin-Lafontaine
1884-1887	Alfred Pinsonneault, membre des Communes
1887-1890	Abraham Falcon

1890-1893	Joseph Poissant
1893-1896	Gilbert Page
1896-1897	Neclesse Pinsonneault
1897-1902	Dieudonné Beaudin
1902-1903	Alfred Pinsonneault
1903-1904	Elzéar Martin
1904-1905	Philippe Coupal
1905-1908	Elzéar Martin
1908-1909	David Coupal
1909-4 août 1909	Alfred Pinsonneault
1909-1910	Victor Deneault
1910-1913	Noé Deneault
1913-1914	Philius Demers
1914-mai 1914	Adolphe Rémillard
1914-1915	Joseph Beaudin
1915-1917	Docithée Deneault
1917-1921	Armand Rémillard
1921-1923	Ernest Derome
1923-1924	Armand Rémillard
1925-1933	Ernest Derome
1933-1935	Josaphat Bisailion
1935-1939	Maurice Beaudin
1939-1941	Conrad Deneault
1941-1942	Ernest Derome
1943-1949	Roch Payant
1949-1959	Jacques Bisailion
1959-1960	Lionel Bisailion
1961-1965	Denis Lucier
1965-1969	Horace Longtin
1969-1975	Marcel Légrand
1975...	Ronald Potvin

Secrétaires-trésoriers

1866-1873	J.E. Coderre
1873-1881	Alphonse Lefebvre
1881-1885	J.O. Poirier
1885-1886	Moïse Héroux
1886-1909	A.M. Martin
1909-1915	Evariste Beaudin



Maurice Beaudin, maire de 1935 à 1939





Conrad Deneault, maire de 1939 à 1941



Roch Payant, maire de 1943 à 1949



Lionel Bisailon, maire de 1959 à 1960



Marcel Legrand, maire de 1969 à 1975





Secrétaires-trésoriers (suite)

1915-1925	J.-Albert Tétreault
1925-1933	Conrad Deneault
1933-1942	Evariste Beaudin
1942-1963	Armand Rémillard
1963...	Florent Rémillard

Les chemins

La grande préoccupation des conseils municipaux de l'époque était l'état des chemins. Le réseau routier du 19^e siècle et du début du 20^e siècle est dans un état pitoyable, tous les chemins étant en terre. Le conseil municipal reçoit donc souvent des plaintes au sujet de bris de voitures, de blessures infligées aux chevaux et même aux humains, sur un pont ou un chemin public. Comme chaque propriétaire est responsable de son bout de chemin, la municipalité exige souvent une partie ou la totalité des frais réclamés. Par exemple, le 12 juillet 1879, nous avons retrouvé cette résolution:

«que la somme de trente-huit (38) piastres allouée par les estimateurs pour payer la valeur du cheval appartenant à Louis Perrier, lequel cheval s'est fracturé une épaule dans un pont municipal soit payée par les intéressés au dit pont, que le cheval soit mis à l'enchère pour le profit des intéressés au dit pont, lequel cheval adjugé au plus haut enchérisseur pour la somme de 4,75 \$.»

Le printemps apportait souvent l'inondation de certains chemins. Dans le rang du chemin St-Philippe, un

citoyen, M. Philippe Coupal présente en 1892 un compte pour avoir «barré» le chemin depuis chez Elzéar Martin jusque chez Noé Deneault et avoir tracé un chemin dans le champ afin d'éviter l'inondation du chemin.

Pour essayer de remédier aux inconvénients dus aux chemins, on engageait des inspecteurs des chemins. Ils devaient voir à ce que les chemins soient hersés aussi souvent que nécessaire et à ce que les roches «volantes» soient enlevées. Mais c'était à refaire souvent, car à la moindre pluie, les trous se refaisaient.

Au début du 20^e siècle, les automobiles se font de plus en plus nombreuses. Sous les pressions des automobilistes, le gouvernement de Lomer Gouin adopte la Loi des Bons Chemins de 1912. On veut impliquer les municipalités en les incitant fortement à prendre en charge leurs chemins et ainsi décharger les particuliers de cette corvée. Le gouvernement offre de garantir jusqu'à concurrence de 10 000 000,00 \$ les emprunts en prenant à sa charge l'amortissement et la moitié des intérêts et à fournir les appareils nécessaires, tels que rouleaux, concasseurs, charrues, arrosoirs et la surveillance des travaux par des ingénieurs.

Les municipalités doivent de leur côté assurer le paiement de 2% d'intérêts sur les sommes empruntées pendant quarante ans. Elles doivent passer un règlement ordonnant le macadamisage, l'empierrement ou le gravelage des chemins, un autre pour emprunter des fonds et un règlement pour affecter une partie des revenus municipaux au paiement de la moitié de l'intérêt sur les fonds empruntés. Cependant, les municipalités ne sont pas prêtes à assumer ces charges. En ce qui concerne St-Jacques, ce n'est qu'à partir du 1^{er} janvier 1918 que les montées sont prises en charge par la municipalité. Six ans plus tard, en 1924, le règlement N° 8 stipule que tous les chemins municipaux, locaux et de comté ainsi que les ponts seront faits, améliorés et entretenus par la municipalité. Dans les années '20, on procède au gravelage des chemins et à partir des années '40, on les élargit puis un peu plus tard on les asphalté.

Toujours en ce qui regarde les chemins, mais cette fois piétonniers, nous remarquons que, dès 1920, les vieux trottoirs de bois sont remplacés par des trottoirs de ciment. L'année suivante, on retrouve un règlement qui défend aux «bicycles» de passer sur les trottoirs.

Les montées

Nous avons parlé, dans le chapitre des origines, des chemins de rang de la municipalité. Il existe aussi des routes dont on n'a pas encore parlé, ce sont les montées. Faites pour faciliter l'accès d'un rang à un autre, elles se sont construites au fur et à mesure des besoins. Voici l'histoire de chacune des montées de St-Jacques.

Montée St-Claude

Cette montée, nous l'avons vu dans les origines, fut verbalisée en 1802. Elle était empruntée par les habitants du Ruisseau des Noyers et de L'Acadie, pour se rendre à La Prairie et à Montréal.



Montée Ruisseau-des-Noyers (Chemin des bouleaux)

Bien que n'étant pas sur le territoire de St-Jacques, cette montée fut à l'origine d'une série de procès. À l'été 1881, le Conseil municipal de L'Acadie décide de fermer la montée à cause de son manque d'entretien. Une demande de réouverture est faite en septembre et J.H. Roy, secrétaire-trésorier de L'Acadie est nommé surintendant spécial. Un groupe de citoyens de St-Jacques s'y opposent parce qu'ils allèguent que la montée est trop éloignée du village et qu'elle ne se trouve pas dans la municipalité. Les opposants ne s'étant pas présentés en nombre suffisant, un procès-verbal est établi pour la montée et homologué le 10 novembre 1881. La municipalité n'étant pas d'accord, elle fera appel mais sans résultat. Par la suite, les deux municipalités se sont entendues pour son entretien. Présentement, une partie du Chemin des Bouleaux appartient à St-Jacques.

Montée Pinsonneault

Vers 1882, les citoyens insatisfaits de la montée du Ruisseau des Noyers, ouvrent à leurs frais une montée sur la terre de Joseph Pinsonneault, dans le Bas du Ruisseau. Elle était située, par rapport à aujourd'hui, non loin de la route pour la plage du Lac Mineur, du côté est du Chemin Bas du Ruisseau. Les usagers devant payer pour emprunter cette route, la municipalité décide en 1887 de faire les démarches pour la faire verbaliser. On ne sait pas trop pourquoi, mais elle ne sera homologuée que dix ans plus tard, en 1897. Il semble même que la municipalité, à ce moment-là n'était plus sûre de vouloir cette montée, car elle refusait de payer pour le procès-verbal. Finalement, après quelques revirements, cette affaire compliquée se termine en 1901. Il semble bien que cette montée ne fut jamais reconnue officiellement et elle a dû être abandonnée à ce moment-là.

Montée de Terre-Noire (Montée St-Jacques)

Ce qu'on appelait montée de Terre-Noire, c'était la route qui partait du chemin St-Philippe jusqu'au rang St-André. Aujourd'hui, elle fait partie de la Montée St-Jacques. On ne connaît pas sa date d'ouverture mais on sait qu'elle existait déjà en 1873 puisque M. Moise Beaudin demande en septembre de cette année une indemnité pour la perte de son poulain, blessé sur le pont de la Montée du Bas St-André.

Montée St-Edouard (Montée St-Jacques)

Cette montée partait du rang St-André et allait vers St-Edouard, d'où son appellation. Maintenant, elle ne fait qu'une avec la Montée de Terre-Noire pour s'appeler Montée St-Jacques. Les origines de cette montée ne sont pas bien connues. La première note aux cahiers de la municipalité date de 1872, il y est fait mention de réparations à effectuer.



Montée du Haut St-André (Montée Langevin)

Comme pour les deux précédentes montées, on ne connaît pas non plus sa date d'ouverture. En 1875, M. Jérémie Pinsonneault demande un remboursement de 1,00 \$ pour y avoir cassé sa «sleigh». On la connaît maintenant sous le nom de Montée Langevin.

Route Beaudin (Montée Guilbault)

Une requête est faite en juin 1904 à la municipalité pour l'ouverture d'une montée communiquant du rang du Coteau au bout sud du rang St-André. En septembre, les travaux mis à l'enchère sont adjugés pour 307,00 \$ à M. Henri Payant.

Le Boulevard Edouard VII

La construction de cette route fut tout un événement pour l'époque. En effet, elle est la première grande route provinciale. Comme on l'a vu un peu plus haut, le nombre croissant d'automobiles incite le gouvernement à améliorer son réseau routier. C'est dans cet esprit que naît le projet d'une route internationale entre Montréal et New York que l'on compte macadamiser pour faciliter la circulation automobile.

Le macadamisage était une technique de revêtement de sol, inventé par un ingénieur écossais, John L. McAdam, au 17e siècle, au moyen de pierres et de sable. Dans son livre «Saint-Isidore», le père Romme fait la description de la pose du macadam, que nous nous permettons de reproduire:

«Après avoir égalisé le chemin, on y étendait une première couche de macadam de 4 pouces d'épaisseur, composée des plus grosses pierres N° 3 sortant du concasseur. Cette couche était roulée jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lisse. Une deuxième couche de 4 pouces d'épaisseur y était épandue.





Concasseur mobile servant lors de la construction du boulevard Edouard VII (1912)

C'étaient des roches N° 2 de 2 1/2 pouces. On étendait ensuite à la pelle du bon sable que l'on faisait pénétrer dans les vides entre les pierres avec une brosse en fil de fer. Ensuite, la surface était arrosée et on passait le rouleau. Le rouleau devait suivre immédiatement l'arrosage. On continuait le remplissage, le brossage, l'arrosage et le roulage jusqu'à ce que la surface devienne dure, unie et imperméable à l'eau.»

Trois tracés sont proposés pour cette importante route:

- 1- Montréal, St-Lambert, Longueuil, Chambly, St-Jean, Rouses Point.
- 2- Montréal, St-Lambert, Laprairie, St-Jean, Lacolle, Rouses Point.
- 3- Montréal, St-Lambert, Laprairie, St-Philippe, St-Jacques-le-Mineur, Napierville, Lacolle, Rouses Point.

Les municipalités concernées sont sollicitées par le gouvernement: elles devront passer un règlement pour s'engager à payer 25% du coût de la construction. Certaines réticences sont émises: on se demande si la route résistera à l'affluence d'automobiles qui ne manqueront pas d'y causer des dommages. Mais les avantages d'une meilleure route pour se rendre aux marchés de Montréal et la venue probable de touristes font approuver facilement le projet. Le conseil municipal de St-Jacques l'approuve en mars 1911. Des délégations de citoyens intéressés aux différents trajets se rendent à Québec pour plaider leur propre tracé. C'est ainsi qu'en mai 1911, on retrouve à Québec, le maire Noé Deneault, le docteur Bénonie Guérin-Lafontaine, Messieurs E. Beaudet, E. Derome et T. Legrand de St-Jacques-le-Mineur.

Finalement, le tracé par Laprairie, St-Philippe, St-Jacques et Napierville est choisi parce qu'il coûterait moins cher. En effet, c'est le plus court, le terrain est meilleur et on peut trouver facilement de la pierre à proximité. De plus, les populations se montrent plus enthousiastes que celles des autres tracés.

Ce trajet était d'ailleurs déjà utilisé pour se rendre de Montréal aux États-Unis. Dans un journal de 1839, «L'Ami du Peuple», on retrouve ces quelques lignes qui nous le démontrent:

«Une nouvelle ligne de route vient d'être adoptée pour voyager de Montréal à Albany, par Napierville, Champlain, Plattsburg, Keesville, Elizabethtown, Sandyhill, Saratoga et Albany; on arrive dans cette dernière ville en 50 heures, ce qui donne 12 heures de bénéfice sur tout le voyage.»

La construction commence au printemps 1912. Le long du parcours, on engage des hommes, soit pour travailler à sa construction, soit pour transporter des pierres au concasseur. A St-Jacques, le concasseur était en face de la maison occupée aujourd'hui par M. Jean-Marc Deneault, sur le chemin St-Philippe. Les hommes étaient payés entre 1,75 \$ et 2,50 \$ par jour, et ceux qui avaient un «tombreau» recevaient 3,00 \$. Inaugurée le 30 juillet 1914, la route avait coûté 8 400,00 \$ du mille.

Le chemin de fer

En 1887, on retrouve une première mention au sujet d'un chemin de fer. Il est résolu que:

«Abraham Falcon, maire, et A. M. Martin, secrétaire-trésorier, soient autorisés de s'aboucher avec les députés du comté de Laprairie afin de les intéresser en notre faveur pour faire construire un chemin de fer par la compagnie du Pacific Canadien.»

Mais la voie ferrée ne devait pas passer par St-Jacques mais plutôt par L'Acadie qui eut même une station. En 1905, la question du chemin de fer revient. Le conseil nomme des délégués pour rencontrer M. Eugène Lafontaine de la Compagnie «Napierville Junction Railway» afin de négocier une entente pour faire passer la voie ferrée près du village. On construit la voie dans la



paroisse mais plutôt loin du village puisqu'elle se trouve à environ 3 milles. Près de l'endroit où elle rencontre le rang de la «Basse», on construisit une voie d'évitement qui pouvait contenir une dizaine de wagons en attente de chargements de foin que les cultivateurs de St-Jacques venaient porter. Cette voie a même une particularité que l'on ne retrouve pas souvent paraît-il. Le tracé devant couper une terre de M. Forgues, ce dernier accepta à la condition que la compagnie construise un tunnel en plein champ pour ses animaux, ce qui fut fait.

Le téléphone

La compagnie Paré et Paré de Granby fait une demande au Conseil municipal pour obtenir la permission de planter ses poteaux le long du chemin public. Cette permission est accordée le 1er avril 1895. A ce moment-là, il n'y avait que le magasin général de M. Ephrem Martin qui eut un appareil. En 1928, la compagnie Bell Téléphone demande l'autorisation de construire une ligne téléphonique dans la paroisse et aussi quelques années plus tard, en 1936. Autorisations accordées unanimement au Conseil. Donc, petit à petit, le réseau s'étend, et de luxe qu'il était au début du siècle, le téléphone devient une nécessité dont on ne pourrait plus se passer de nos jours.

L'électricité

En 1928, le conseil consent à ce que la «Gatineau Electric Light Co.» construise une ligne dans le village et le rang du Bas du Ruisseau. Ces propriétaires seront privilégiés car ils auront l'électricité bien avant le reste de la paroisse. Depuis 1921, une ligne électrique venant de Laprairie pour se rendre à Napierville était installée le long du Boulevard Edouard V11. Pourtant, les propriétaires ne peuvent avoir l'électricité. C'est pour cela qu'en 1936, des gens de la «Basse» et du «Haut du Ruisseau» de-

mandent au conseil d'appuyer leur demande pour obtenir l'électricité. Cependant, ce ne sera qu'à partir de 1946 que l'électricité se répandra dans tout le restant de la paroisse.

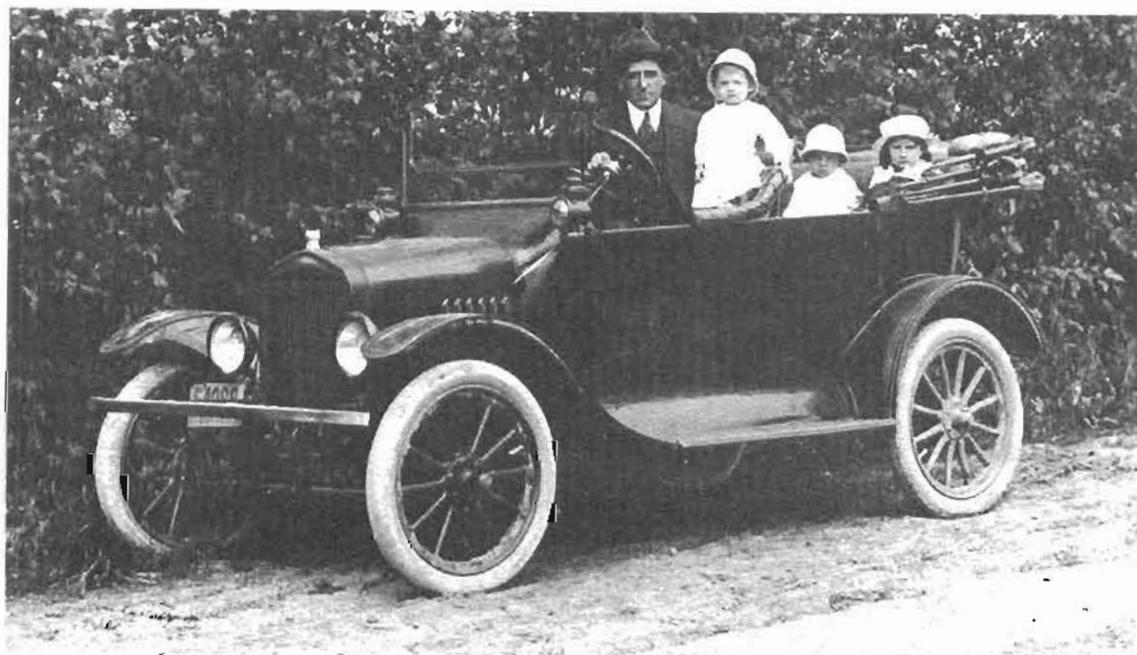
Règlements divers

Au 19e siècle, les épidémies causaient beaucoup de mortalité dans la population. Le gouvernement devant ces maladies meurtrières comme la variole, la tuberculose et la diphtérie, et la très forte mortalité infantile, oblige les municipalités à adopter un règlement pour rendre la vaccination obligatoire (1903). En juillet de cette année, le conseil est convoqué pour passer un règlement afin de mettre fin aux «caches» de variole. La population était très méfiante à l'égard de la vaccination. On ne dit pas cependant ce que le conseil fit pour obliger les gens à déclarer leurs malades. En 1925, la municipalité passe un règlement rendant obligatoire la vaccination dans les limites de la paroisse.

Il serait impensable aujourd'hui d'interdire la vente de boissons alcoolisées dans les limites d'une municipalité. Pourtant, St-Jacques eut cette réglementation en 1921. Il faut bien sûr se replacer dans le contexte des valeurs morales chrétiennes de l'époque. Il fallut trois référendums pour réussir à faire abroger ce règlement, en 1948, en 1957 et celui de 1964 qui eut finalement gain de cause.

Dans les années 1970, la municipalité prend entente avec le village de Napierville et la municipalité de St-Cyprien pour la mise en commun d'un service d'incendie.

Suite à un changement dans la loi municipale, les Conseils de Comté sont remplacés par des Municipalités Régionales de Comté (M.R.C.). La municipalité de St-Jacques choisit de faire partie de celle des Jardins de Napierville.



Chanson-thème du 150e

C'est à St-Jacques

Air: La cantinière

Refrain

En avant, c'est la grande fête
De cette paroisse que nous aimons. (Bis)

1er couplet: C'est à St-Jacques que nous fêtons (bis)
L'150e nous célébrons (bis)
Parents, amis célibataires
Ce joyeux anniversaire.

2e couplet: De très belles terres nous en avons (bis)
Sans oublier toutes les maisons (bis)
Cela dépend de nos ancêtres
Et nous pouvons en être fiers.

3e couplet: Des gens d'affaires nous en avons (bis)
S'occupent de tout à leur façon (bis)
Ils travaillent à leur manière
Pour nous rendre plus prospères.

4e couplet: Oui à St-Jacques nous possédons (bis)
Une grande église où nous prions (bis)
Célébrations, baptêmes, mariages,
Cela mérite bien des hommages.

5e couplet: Oui à St-Jacques nous espérons (bis)
Notre p'tite école nous garderons (bis)
Sans passer de commentaires
Elle fait bien notre affaire.

6e couplet: Amusons-nous, participons (bis)
Soyez des nôtres nous le souhaitons (bis)
Gens d'alentours nous vous l'disons
C'est à St-Jacques que nous fêtons.

Texte: Lise Pinsonneault-Beaudin



...la vie scolaire



Saint-Jacques-le-Mineur





Classe des grands, école du village (1920)

C'est avec la loi scolaire de 1845-1846 que le système scolaire s'implante vraiment et s'étendra à tout le Bas-Canada. On reconnaît l'importance des commissions scolaires et du clergé dans l'éducation; un Surintendant est nommé pour la coordination au niveau provincial. De plus, pour inciter les parents à envoyer leurs enfants à l'école, on institue la taxe scolaire obligatoire. Cette dernière ne sera pas acceptée facilement; il y eut de violentes protestations allant jusqu'à l'incendie de certaines écoles. Il faut dire que pour beaucoup de parents du 19^e siècle, l'éducation était une perte de temps par rapport au travail manuel.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y avait aucune école avant cette date. Sous le régime français, c'est-à-dire jusqu'en 1760, il y avait des instituteurs ambulants qui se promenaient dans les campagnes pour apprendre à lire et à écrire aux enfants. Dans les grands centres et les villages, le clergé se chargeait de l'éducation en voyant aux bonnes moeurs des enseignants et en surveillant le programme. Souvent, ce sont les notables qui dispensent l'éducation et en particulier les notaires, soit dans des maisons privées, au presbytère ou encore dans des maisons d'école construites par la fabrique.

A St-Jacques, les premiers professeurs auraient été les notaires Bouchard et Vautier. Selon le témoignage de M. Pierre-Nérée Beaudin, aujourd'hui décédé, la première école aurait été construite en 1839 en corvée et on y aurait dit la messe. Il se peut fort bien qu'il s'agisse là de la chapelle provisoire. Mais, faute de documentation précise, on ne peut l'affirmer.

Comme on l'a vu plus haut, c'est en 1845 que l'éducation commence à se structurer. La première assemblée de la Commission Scolaire de St-Jacques eut lieu le 7 juillet 1845. Les commissaires suivants sont élus: Pierre Ménard prêtre-curé, Léon Rouiller, Zacharia Bourdeau, Simon Hébert et François Béchar. Mais, ce n'est qu'à la réunion du 8 octobre 1846 que l'on fixe les arrondissements,

que l'on engage les instituteurs, que l'on discute de taxes et qu'on décide de l'achat des premiers terrains pour les futures écoles.

Les arrondissements, tels que décrits en 1846

École N° 1: Le village, la côte du Ruisseau des Noyers.

École N° 2: Le bas nord et sud de la côte du Ruisseau des Noyers jusqu'à la paroisse de Blairfindie.

École N° 3: Le rang du Coteau, le rang de la Basse jusqu'à la Base du Ruisseau.

École N° 4: La côte de St-Philippe depuis Basile Demers jusqu'à la paroisse St-Philippe et la base de St-Jacques depuis Moïse Martin jusqu'à la paroisse St-Philippe.

École N° 5: Les deux côtés de la côte St-André.

En 1859, on ajoute un nouvel arrondissement dans le Haut St-André; ce sera l'école N° 6.

Les institutrices-instituteurs

Dans les premiers temps, on s'aperçoit que les hommes sont très souvent présents comme instituteurs. Mais les bas salaires détournent les hommes de cette orientation qui devient vite une vocation féminine. M. Napoléon Legault fut le dernier instituteur à St-Jacques, de 1878 à 1885: il succédait à M. H.E. Martineau, enseignant à l'école du village depuis 1865. Il faudra attendre l'année 1981-1982 pour avoir un professeur masculin, titulaire d'une classe régulière. Par contre, l'école N° 6, si on exclut l'école N° 7, venue beaucoup plus tard, ne connut que des institutrices. De 1846 à 1885, les instituteurs se sont répartis comme suit: 8 à l'école du village; 6 à l'école N° 2 de même qu'à l'école N° 3; 3 pour l'école N° 4 et, finalement, 2 à l'école N° 5.



Il fallait vraiment que toutes ces femmes qui se dévouèrent pour l'enseignement soient convaincues de l'importance de leur tâche. Elles n'avaient pas la vie facile. Le salaire était nettement insuffisant: en 1900, le salaire moyen des institutrices (qui constituaient 95% des professeurs) était de 105,00 \$ par année et il était à peu près le même depuis au moins 1860. Elles devaient entre autres choses, chauffer l'école (à leurs frais dans les premiers temps), assumer l'entretien de la classe et des lieux d'aisance. Les maisons d'école n'étaient pas toujours bien isolées et combien de fois les leçons se donnaient, élèves et institutrices, emmitoufflés dans leurs manteaux. La moralité de l'institutrice se devait d'être irréprochable, étant le point de mire de tous et chacun. On ne saurait trop remercier toutes ces femmes remarquables qui se dévouèrent sans compter pour l'instruction des enfants, avec les moyens mis à leur disposition.

Dans la seconde moitié du 19e siècle, avec les nouvelles lois scolaires, le nombre d'élèves s'accrut considérablement; ce qui eut pour conséquence d'avoir un manque d'instituteurs qualifiés. Il suffisait d'obtenir un certificat de loyauté de son député pour obtenir un poste: le cas de Jean-Guillaume Vautier est assez éloquent. Engagé en 1846 à l'école du village, il avait été meunier à St-Edouard de 1843 à 1845. Il n'enseigna qu'un an à St-Jacques. Changea-t-il encore une fois de métier? On ne peut le dire mais, de meunier à instituteur, il y a quand même une marge que M. Vautier avait franchi allègrement semble-t-il! Cette population était très instable et demeurait peu de temps à la même école; par exemple, à l'école N° 4, en 10 ans, il y eut dix instituteurs et institutrices différents.

Les commissaires

Les commissaires avaient tout pouvoir sur leur personnel enseignant. Ils décidaient qui engager et à quel salaire, ils décidaient des réparations à faire ou à ne pas faire. Ils avaient leurs règlements qui nous semblent aujourd'hui

dépassés mais qui reflètent la mentalité du temps. En voici deux exemples: En mars 1857, il est résolu «que tous les instituteurs de la municipalité scolaire de St-Jacques seront tenus de recevoir les enfants de la municipalité tels qu'ils viendraient à l'école, ayant des livres ou non, et quand il leur plaira d'y aller.» En novembre 1866, 11 ans après, le ton change: «Il est résolu que tout élève d'une école de cette paroisse qui aurait été absent de sa classe sans permission du maître ou maîtresse, devra être puni par celui-ci en conséquence, à moins qu'il ne produise à son retour un billet ou certificat de ses parents...

que tout enfant fréquentant une école devra être pourvu de livres, papiers et autres choses nécessaires suivant le besoin de sa classe sinon, après 8 jours d'avis, le maître devra le renvoyer jusqu'à ce qu'il se soit mis en conformité avec le règlement.»

L'inspecteur d'école

S'il est un personnage important dans le système scolaire, c'est bien l'inspecteur d'école: terreur de tous les élèves et des institutrices lors de sa visite. Sa fonction avait été créée en 1851 pour expliquer le bien-fondé de la taxe scolaire obligatoire. Par la suite, il veillait tant à la qualité de l'enseignement et à la compétence des maîtresses d'école qu'à la condition physique des maisons d'école. Dans ses rapports aux commissaires, il peut se montrer bienveillant, sévère, voire même ironique. Voici quelques extraits de certains rapports d'inspecteurs; ils ne sont pas par ordre chronologique et réfèrent à plusieurs périodes:

«J'ai le plaisir de vous informer que, du point de vue de l'enseignement, vous avez un bon personnel, vos institutrices connaissent bien leur affaire et je m'attends à du succès dans toutes vos écoles.»

«Il y a trop peu d'élèves en 7e année. Il devrait y avoir une 8e et 9e.»





Ecole du Bas du Ruisseau

«L'institutrice se donne beaucoup de peine. Il lui manque une science indispensable: celle de l'enseignement. Le succès de cette classe est assez problématique.»

«Il y a longtemps que votre école du village ne répond plus aux besoins de la population, et qu'elle pêche contre plusieurs prescriptions de l'hygiène... Les toilettes extérieures, à cause du tort incalculable qu'elles ont fait à la santé de votre population, ne devraient plus exister qu'à l'état de triste souvenir.»

Au sujet des toilettes extérieures, elles seront remplacées en 1950 par des toilettes hydro-septiques.

Voyons maintenant un bref historique de chaque école. Si certaines informations manquent, c'est que certains cahiers de la commission scolaire se sont perdus, particulièrement la période de 1898 à 1929.

Ecole N° 2 - Chemin du Ruisseau

C'est en 1846 que la commission scolaire achète de Pierre Régnier un aprent de terre avec maison dessus pour 50 Livres. Le premier professeur sera Joseph Duquet de L'Acadie payé 40 Livres, en deux versements. Elle appartient maintenant à M. Georges Morgan.

Ecole N° 3 - La Basse et le Coteau

Le terrain pour cette école fut acheté avec une maison dessus en 1846. M. Benjamin Tremblay le laissait pour la somme de 37 Livres 10 chelins. Michel Meunier fut le premier instituteur à qui on donne 23 Livres comme salaire. En 1921, on construit une nouvelle maison que l'on retrouve toujours au même endroit, à côté de chez Mlle Gabrielle Longtin qui y fut institutrice durant 25 ans. Vendue en 1963, elle est aujourd'hui la propriété de M. Capadocia. La première maison fut transportée sur le chemin allant vers St-Philippe, non loin de la sortie du village. Le propriétaire actuel est M. Marcel Bertrand.

Ecole N° 4 - St-Philippe

M. David Duquette donna le terrain pour construire une école en mai 1847. Un instituteur, Pierre Métras, avait été engagé en 1846 pour cet arrondissement. Il a dû préalablement enseigner dans une maison privée en attendant la construction d'une école. Ce serait M. Pierre

Perrier, engagé pour 1847-1848 qui aurait le premier occupé la maison d'école. M. Pierre Métras avait été engagé pour 23 Livres 10 chelins, et M. Perrier pour 25 Livres.

En 1929, les contribuables de l'arrondissement demandent que l'école soit mise dans le centre. On décide alors de construire à neuf. On retarde la construction jusqu'en 1931 parce que les enfants ne sont pas assez nombreux: on les envoie à l'école du village. La commission scolaire accepte de transporter ceux qui sont à plus de 2 1/2 milles. En 1931, on décide de construire l'école. La vieille école est vendue cette même année et, aujourd'hui, elle appartient à M. André Bélanger. La deuxième école sera vendue en 1963 et appartient maintenant à M. Clément Brosseau.

Ecole N° 5 - Bas St-André

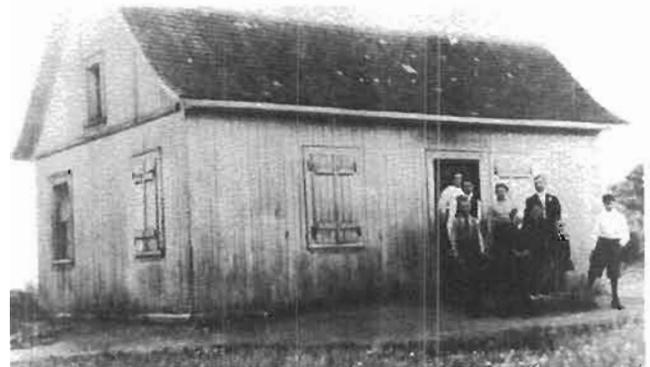
En 1847, la commission scolaire fait l'acquisition d'un terrain donné par M. Vital Dupuis. Le premier instituteur, Michel Meunier, est engagé pour 23 Livres. Cette maison fut transportée lorsque l'on changea le tracé de la Montée qu'on appelait alors des Terres Noires et qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Montée St-Jacques. Elle est maintenant la propriété de M. André-Emile Vallée.

Ecole N° 6 - Haut St-André

Un nouvel arrondissement est créé en 1859. Il n'a pas été possible de savoir de qui avait été acheté le terrain. Le premier professeur sera une institutrice, Mlle Odile Bourgeois, engagée pour 23 Livres 6 chelins. On retrouve, dans les archives scolaires cette résolution du 29 septembre 1859:

«Autorisation donnée par le surintendant des écoles d'enlever la maison d'école dans le rang du Coteau et de la transporter sur le terrain de l'arrondissement N° 6 et à vendre au plus offrant et dernier enchérisseur le terrain où était située la maison d'école dans le rang du Coteau.»

Cette résolution a de quoi surprendre. En effet, c'est la première fois qu'on fait mention d'une école existant au Coteau à cette époque et d'autant plus surprenant que, dans les engagements de professeurs, il n'est jamais fait mention d'un engagement pour le Coteau. Donc, si on en croit cette résolution, on aurait transporté une maison pour servir d'école. En 1958, on décide de fermer



Première école de la Basse



l'école car le nombre d'élèves n'est pas suffisant; on les envoie à l'école N° 7. Cette fermeture qu'on croyait temporaire, sera définitive avec la venue de l'école centrale. On vend l'école en 1963. Aujourd'hui, elle est la propriété de M. Rosaire Mondat.

Ecole N° 7 - Coteau

Si on se réfère à l'école N° 6, une école aurait existé au Coteau avant 1859. Pourtant, il n'en avait jamais été question dans les délibérations des commissaires avant cette date, à notre connaissance du moins. Les enfants du Coteau devaient se rendre à l'école de la «Basse». Quoiqu'il en soit, en 1951, on décide d'ouvrir une école sur le Coteau. En attendant la construction sur le terrain acheté de M. Adélarde Beaudin, on installe un local temporaire dans la demeure de M. Raymond Longtin. Le premier professeur est Mme Diane Longtin. En 1960, malgré la venue des élèves du 6e arrondissement, le nombre d'élèves n'est que de 9. On transporte les écoliers au village. En 1963, on vend l'école. Aujourd'hui, elle sert de maison d'été à M. Verdoni.

La décision d'électrifier les écoles 2, 3, 4, 5 et 6 est prise en octobre 1952.

Ecole N° 1 - Village

Le terrain fut donné par le notaire François Banlier-Laperle en mai 1847, sur lequel on se proposa de bâtir une maison de pierre. Le premier professeur engagé fut Jean-Guillaume Vautier en 1846. Comme l'école n'était pas encore bâtie, on suppose qu'il a dû enseigner au presbytère. Ce fut son successeur, René-Joël Hamilton, qui inaugura la maison de pierre comme instituteur pour les garçons et sa femme, Julie Hamilton, pour les filles.

En 1945, l'école étant devenue trop petite et ne répondant plus aux prescriptions de l'hygiène, on doit se résoudre à en bâtir une autre. En 1946, les commissaires font une demande d'octroi au Ministre de l'Instruction Publique qui leur accordera 14 000,00 \$.



Ecole du haut St-André



Deuxième école de la Basse

Le terrain est acheté en 1947, en face de la vieille école et, en juin 1948, Mgr Forget procède à la bénédiction de la nouvelle bâtisse. L'ancienne école, avec terrain et dépendances, est vendue. Aujourd'hui, elle est la propriété de M. Claude Bélair.

La nouvelle école s'avère rapidement trop petite. En 1953, on constate qu'il y a trop d'élèves au village. Quelques enfants doivent retourner dans leur école d'arrondissement tandis que d'autres seront transportés à l'école N° 2 (chemin du Ruisseau). Le projet pour une nouvelle école centrale de 6 classes commence en 1962-1963. Elle sera bénite le 20 novembre 1966. Entre-temps, on doit déplacer des élèves. Pour l'année 1962-1963, 8e, 9e, 10e et 11e vont à Napierville; l'année suivante, les mêmes classes sauf la 11e qui est envoyée à St-Jean, retournent à Napierville. finalement, à partir de 1965-1966, tout le secondaire est envoyé à St-Jean. En mai 1964, une résolution avait été votée pour devenir membre de la Commission scolaire régionale Honoré-Mercier.

La deuxième école est louée en 1966. L'actuel propriétaire est M. Gaston Perrier.

Bientôt, l'école a besoin d'être agrandie. En 1968, on fait une demande en ce sens au ministère de l'Éducation. La construction commence en 1972. On loue la sacristie pour les deux classes de 5e en attendant.

L'histoire de la commission scolaire de St-Jacques-le-Mineur se termine le 1er juillet 1972 avec le regroupement des commissions scolaires. La commission scolaire St-Jean-sur-Richelieu est fondée et le premier commissaire représentant St-Jacques est M. Gilles Perrier qui occupera ce poste jusqu'en 1980, où il est remplacé par Mme Colette Amyot.

En 1982-1983, l'école centrale compte 187 élèves répartis comme suit:

Maternelle :	38 élèves	Lise Leclerc
1ère année :	27 élèves	Diane Circé
2e année :	24 élèves	Louise Beaudin
3e année :	25 élèves	Micheline Godbout
4e année :	25 élèves	Pierre Boulais
5e année :	22 élèves	Claire Laurin
6e année :	26 élèves	Pierre Vigeant





Ecole du Coteau

Comparativement, nous montrons un tableau statistique des écoles en 1869-1870. On y retrouve le nombre d'élèves, d'instituteurs(trices), leurs salaires et les élèves classés selon les matières enseignées.

Nombre de municipalités:	1
Nombre d'arrondissements:	6
Nombre de maisons d'écoles:	6
Nombre d'écoles élémentaires:	5
Nombre d'élèves:	312
Nombre d'écoles primaires supérieures de garçons:	1
Nombre d'élèves:	122
Total des institutions de tous genres:	6
Total des élèves des institutions d'éducation de tous genres:	434
Nombre d'élèves lisant depuis l'A-B-C jusqu'à la lecture courante:	73
Nombre d'élèves lisant couramment:	361
Nombre d'élèves lisant bien:	276
Nombre d'élèves écrivant bien:	280
Nombre d'élèves apprenant l'arithmétique simple:	191
Nombre d'élèves apprenant l'arithmétique composée:	100
Nombre d'élèves apprenant la tenue des livres:	40
Nombre d'élèves apprenant l'orthographe:	149
Nombre d'élèves apprenant la géographie:	120
Nombre d'élèves apprenant la grammaire française:	160
Nombre d'élèves apprenant la grammaire anglaise:	36
Nombre d'élèves apprenant l'analyse et la grammaire raisonnée:	140
Nombre d'élèves apprenant le style épistolaire:	32
Nombre d'élèves apprenant:	
- les mathématiques:	20
- le mesurage:	20
- le dessin linéaire:	20
- l'histoire:	102
Nombre d'instituteurs munis de diplômes:	2
Nombre d'instituteurs non munis de diplômes:	—
Total des instituteurs:	2
Nombre d'institutrices munies de diplômes:	4
Nombre d'institutrices non munies de diplômes:	—
Total des institutrices:	4
Nombre d'instituteurs recevant moins de 100,00 \$	—
Nombre d'instituteurs recevant de 100,00 \$ jusqu'à 200,00\$ ex.:	1

Nombre d'instituteurs recevant de 200,00 \$ jusqu'à 400,00 \$ ex.:	1
Minimum du salaire des instituteurs:	160,00 \$
Maximum du salaire des instituteurs:	384,00 \$
Nombre d'institutrices recevant de 100,00 \$ jusqu'à 200,00 \$ ex.:	4
Minimum du salaire des institutrices:	100,00 \$
Maximum du salaire des institutrices:	128,00 \$

Voici maintenant la liste des présidents et des secrétaires de la commission scolaire de St-Jacques, quoiqu'un certain nombre de noms manquent. En effet, nous n'avons rien trouvé de consigné pour certaines périodes.

Présidents de la commission scolaire de St-Jacques

1846-1847	François Béchar
1847-1850	Julien Girard
1850-1853	Joseph Beaudin
1853-1854	Jean-Baptiste Langevin
1854-1855	Jacques Rémillard
1855-1856	Pierre Giroux
1856-1857	Alexis Surprenant
1857-1858	Jules Beaudin
1858-1859	Moïse Béchar
1859-1860	Joseph Demers
1860-1861	Benjamin Hébert
1861-1862	Jean-Baptiste Beaudin
1862-1863	Raphaël Brosseau
1863-1864	Albert Deneault
1864-1865	Jean-Baptiste Perrier
1865-1866	Louis Martin
1866-1867	Alfred Béchar
1867-1868	Abraham Falcon
1868-1869	Amable Coupal
1869-1870	Hubert Provost
1870-1871	Antoine Gamache
1871-1873	Joseph Martin
1873-1875	Jules Beaudin (fils)
1875-1876	Joseph Coupal
1876-1878	Narcisse Filion
1878-1879	Moïse Lucier
1879-1880	Jean-Baptiste Gamache



Deuxième école du village



1880-1881 Gilbert Page
 1881-1882 Léon Rouiller
 1882-1884 Thomas Lafontaine
 1884-1885 Alfred Béchard
 1885-1886 Rémi Tétreault
 1886-1887 Moïse Beaudin
 1887-1889 Bénonie Guérin-Lafontaine
 1889-1892 Jean-Baptiste Beaudin
 1892-1894 Joseph Boulé
 1894-1895 Jean-Baptiste Coupal
 1895-1896 Isaïe Derome
 1896-1897 Gilbert Clairmont
 1897-.... Hormidas Adam
 Ernest Derome
 (1929?-1932 Romulus Deneault
 1932-1933 Médéric Ouimet
 1933-.... Joseph Derome
 (1942?-1947 Honorius Deneault
 1947-1948 Pierre-Nérée Beaudin
 1948-1952 Armand Beaudin
 1952-1954 Romain Beaudin
 1954-1965 Fernand Legrand
 1965-1969 Philippe Deneault
 1969-1970 Jean-Louis Pinsonneault
 1970-1971 Germain Tétreault
 1971-1972 Gilles Perrier

Secrétaires de la commission scolaire

1846-1847 Ephrem Bouchard
 1847-1849 François Banlier-Laperle
 1849-1852 Ephrem Bouchard
 1852-.... Moïse Martin
 1872-1881 A.M. Martin
 1881-1893 Domina Robert
 1894-1897 Maxime Coupal
 1897-.... Amédée Filion
 1929 (?) - 1932 Dieudonné Beaudin
 Fév. 1932-
 juillet 1932 Marie Beaudin
 1932-.... Armand Rémillard
 1942 (?) - 1965 Conrad Longpré
 1953-1959 Mme Conrad Longpré - Ass.-sec.
 1965-1969 Pierre-Nérée Beaudin
 1969-1972 Gaétan Potvin



Ecole centrale du village aujourd'hui



Témoignage

... d'une ancienne «maîtresse d'école»



(Debout de g. à d.) Réjeanne Faucher, Bernadette Longtin, Rita Faucher, Lucille Gagné. (Au milieu) Noëlla Beloin, Georgette Beaudin, Aline Beaudin, Juliette Adam. (En avant) Suzanne Adam, Simone Bisailon, Lucette Forgues.

Sans littérature ni grandes phrases, voici un conte pour les jeunes, aux aînés un long cheminement vers les souvenirs pour revivre cette histoire vraie. Comme vous lirez d'autres détails touchant l'établissement des écoles, on verra qu'en ce temps-là, l'instruction n'était pas jugée si nécessaire. Était-ce le manque d'argent face à la dépense de la construction et de l'entretien d'une école? ou si le travail de toute la maisonnée était nécessaire pour assurer la subsistance? Pourtant on plaçait sur un piédestal ceux qui étaient instruits.

Heureusement, la manière de voir a évolué, chaque rang de la paroisse se vit doté d'une école. Ce ne fut pas sans discussions, enfin on parvint à s'entendre pour le bien de tous.

Chaque famille ne pouvait être près de l'école. En été, certains élèves avaient un trajet de presque deux milles pour s'y rendre. Un détail: ils venaient souvent nu-pieds, était-ce pour ménager leurs chaussures? En hiver, les parents les voyageaient en voiture, on s'entendait entre voisins pour le faire à tour de rôle. La classe finissait alors à 3h30 et les récréations écourtées de 5 minutes.

La direction des classes dépendait du Surintendant de l'Instruction Publique et des commissaires. L'organisation scolaire était à peu près semblable pour tous. Vous vivrez la durée d'un quart de siècle à l'école de la Basse N° 3 à dater de 1918.

Ayant fréquenté cette école pendant mon enfance, j'y revins pour remplacer mon ancienne institutrice, c'est dire que des compagnons de classe deviennent mes élèves. Malgré tout le travail que représentait la tâche, le sort me favorisa. Tout près de l'école, je surveillais de chez nous ce qui se passait sur le terrain. En plus, pour le chauffage, le ménage, les membres de la famille étaient disponibles de même certains de mes élèves me furent souvent d'un grand secours, je les remercie encore (le bénévolat existait).

Dans la vieille école, on était loin de jouir de confort: l'espace était très restreint, il fallut ajouter des grands

bancs au bord de la tribune, l'apport de quelques bûches de bois servaient de sièges aux jeunes qui n'avaient qu'une ardoise et un crayon pour tout matériel scolaire.

Avec un salaire de 150,00 \$ par année en ce temps-là, une moyenne d'assistance de 45 et un nombre de jours jusqu'à 203-204, un élève ne représentait pas 0,01¢ par jour. Il fallait avoir la vocation!

En 1921, c'est l'ouverture de la nouvelle école, bien éclairée, très spacieuse, avec 55 inscriptions il n'y a pas de places libres. Habitué à un tableau noir de 3 x 4 pieds, deux cartes géographiques: la Mappemonde et une carte du Canada, ce fut l'abondance quand on installa dans le nouveau local deux grands tableaux noirs, plusieurs cartes, un globe terrestre. Un bon nécessaire de travail n'était pas superflu en face de sept divisions à instruire. En plus, le **Cours préparatoire** (maternelle d'aujourd'hui).

Le programme serait bien long à énumérer portant sur: religion, éducation, instruction, implanter les valeurs fondamentales de la vie, ce qui ne se trouve pas toujours dans les manuels, bien que ceux-ci étaient pourvus de bons principes. En voici quelques-uns d'alors: **Mon 1er livre** pour apprendre les lettres, notions de lecture et chiffres. **Mon 2e livre**, **Mon 3e livre** toujours en graduant, le syllabaire, le Devoir du Chrétien, le psautier de David, etc... Ceux-là retranchés de l'enseignement. Les autres de sciences courantes s'amélioraient au fur et à mesure des besoins.

En face d'une telle besogne, une institutrice n'a pas de temps à perdre, tout est minuté. S'arrêter aux exigences de chacun était difficile; une même discipline pour tous à laquelle chacun essayait de s'adapter.

On puisait dans l'Enseignement primaire et la revue la «Petite Ecole» de quoi varier dictées et problèmes. Le chômage n'existait pas et avec les beaux talents de la plupart de mes élèves, à qui je rends hommage, ce fut la clef du succès.

Il n'y avait pas que M. l'Inspecteur qui surveillait la bonne marche de l'école, MM. le curé et commissaires faisaient les examens deux fois par année: au temps de Noël et fin d'année scolaire. Souvent accompagnés de personnalités de marque et des parents. C'était le travail de préparer les adresses de bienvenue et les compliments. Dernièrement, un de mes élèves me disait: «Je me rappelle de la 1ère récitation que vous m'aviez montrée: **Le clocher**, j'avais alors 5 ans.» Lors d'un examen avec M. le Curé, cette question fut posée: Quelle est la capitale de la Mer Noire? La réponse fut Rome... et M. le Curé, toujours encourageant, de reprendre: Bon, c'est bon bon, c'est bon!

Il y avait toujours une certaine rivalité entre chaque classe, surtout on était dans les trances quand arrivait le temps de l'engagement en juin. Une quinzaine de «maîtresses» briguaient les suffrages. La chance me servit puisque je recommençais toujours. Dès le 1er septembre, je pouvais reprendre la classe comme sans interruption, sachant où chacun était rendu.



Outre le programme assigné, je parvenais à l'élargir un peu en ajoutant un musée rempli de travaux en bois pour les garçons; pour les filles, broderie, tricot, couture. Un herbier lors d'une excursion dans la nature, affaire de connaître arbres et plantes qui nous entourent, les faire aimer et les protéger. On cultivait aussi une plate-bande de fleurs autour de l'école.

A proximité de la cabane à sucre, nous y faisons une visite au printemps. Ensuite arrivait le mois de mai, la prière à la Croix du Chemin, chacun y allait de sa plus belle voix pour entonner: «C'est le mois de Marie» et d'autres hymnes à la Vierge.

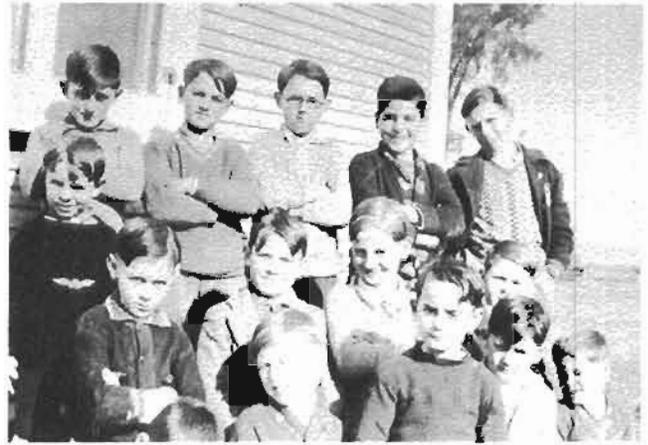
Avec ce surplus de travail, je me rappelle encore de l'aide bien appréciée des plus grandes de mes élèves en qui j'avais toute confiance pour me remplacer: soit classe aux petits, soins du ménage, surveillance, etc... En parlant surveillance, il existait une marque de séparation sur le terrain de l'école: La grosse roche, les filles d'un côté, les garçons de l'autre (la ségrégation). Malheur à ceux qui osaient passer les limites; aussitôt on entendait: Mille ... Joseph a mis le pied de l'autre côté de la roche.» C'était grave dans ce temps-là. A vrai dire, il n'y eut jamais d'actes de vandalisme ni de coups pendables; le plus gros tour fut de renfermer la maîtresse dans l'école au départ de la classe. Les anciens s'en rappellent encore, surtout de la punition qu'ils ont encourue, faute de déclarer celui qui avait posé cet acte.

Comme partout ailleurs, il y eut quelques divergences d'opinion: tout se réglait à l'amiable... le temps apporte l'oubli. Je suis toujours également heureuse de revoir de mes enfants d'école.

A constater, outre plusieurs institutrices, aucun de mes élèves n'embrassa une profession libérale. Serait-ce l'influence d'un chant favori: Les gens de la campagne ignorent leur bonheur? Pour plusieurs, l'école de la Basse fut leur Université. On peut remarquer quand même que tous ont su ou savent se tirer d'affaires. Avec le nombre d'années, plusieurs de mes écoliers sont décédés, jeunes encore; ils ne sont pas effacés de mon souvenir.

Que dire des punitions infligées où, le seul règlement des incartades était des «coups de règle». Comme mes devancières, j'ai voulu continuer le régime, par malchance je me suis frappée sur la main et quelle douleur... fini pour la férule. Comment la remplacer? Retenue pendant les récréations et après la classe, copier la leçon pas sue ou un acte de contrition, etc... un séjour sous la grande statue de la Vierge où on avait le loisir de méditer. Quand garçons et filles semblaient se faire de l'oeil, ils devaient s'asseoir ensemble. Etait-ce une punition? Pourtant, quelques uns semblaient être très humiliés et en pleuraient.

Il n'y avait pas que des moments sombres à l'école. On savait s'amuser aux jours de congé donnés par M. l'Inspecteur, M. le Curé ou à l'occasion d'une fête ou d'un événement spécial. La Ste-Catherine durait presque 2 jours car le lendemain il fallait tout remettre en ordre. Le Mardi Gras, la mi-carême ne passaient pas inaperçus.



(En arrière, de g à d) Romain Longtin, Hector Beaudin, J.P. Adam, Ernest Belouin, Gérard Ouimet. (Au milieu) Lucien Gagné, Germain Adam, Marcel Beaudin, Jean-Paul Ouimet, Marcel Faucher. (En avant) Gabriel Longtin, Gaston Beaudin, Jean Faucher, René Belouin

Chaque jour avait ses jeux, les récréations jamais assez longues: jeux d'intérieur, colin-maillard, chaise musicale, tu brûles, tu gèles, les couleurs, danse du balai, l'assiette, le gant, les cartes, les moines, queue de l'âne, lécher les plats, tic-tac-toc, petit pendu, la citrouille, tirer du bâton, tirer du poignet, la jambette, chants, musique, etc... Recherche d'endroits sur la carte géographique, très prisée, moyen de s'instruire tout en jouant.

En hiver: ronds dans la neige, patinage, tranchées, bons-hommes de neige, combat avec balles de neige, forts, traîneaux, glissades.

Printemps: marelle, cachette, «tag» malade et barrée.

Été: à la bite, baseball, fronde, échasses, 3 fois passeront, saute-mouton, au mouchoir, chats et souris, arbalète, au couteau, la balle sur le mur, faire des sifflets avec des branches de saule, chaînes avec tige de fleurs, pissenlits, couronnes et colliers avec fleurs de lilas, etc.

A remuer tous ces souvenirs, il en surgit encore en foule: visite à l'école de Mgr Anastase Forget lors de sa nomination, 1er évêque de St-Jean; M. l'agronome qui distribuait graines, plants, pour faire des jardins, même des oeufs à faire couvrir pour avoir des races pures de volailles. Ensuite, c'est l'exposition, il règne une grande émulation dans ce genre de nouveau travail. Les Soeurs de l'Immaculée-Conception qui oeuvraient pour la Ste-Enfance et les Petits Chinois. Il y avait aussi à mes débuts, la confession à la classe, les filles devaient avoir la tête couverte, alors chacune à tour de rôle se passait la «cape-line». Une garde-malade visitait l'école deux ou trois fois par année pour prévenir ou soigner les maladies bénignes, contrôler l'hygiène, surtout l'usage de l'eau qui laissait beaucoup à désirer. Dans une chaudière non couverte, il fallait quérir l'eau chez le voisin, boire avec un seul gobelet pour tous. Les microbes avaient beau jeu.

Les bulletins n'existaient pas, à chaque mois chacun pouvait constater ses progrès ou reculs par la lecture des notes écrites bien en vue au tableau noir ou notre devise inscrite «Travaille - chante - prie» pouvait inspirer et donner courage.



Enfin, enfin, combien d'événements se bousculent encore dans ma mémoire, vous êtes déjà ennuyés par ce verbiage bien authentique pourtant. Il reste à dire: «Il faut savoir fleurir où Dieu nous a semés.»

Mes plus belles années furent bien celles passées dans l'enseignement, mais sait-on toujours apprécier notre bonheur?

Pour nous, les anciens, les horizons étaient bien limités, on y trouvait contentement et joie quand même.

En regardant évoluer les jeunes, malgré les difficultés actuelles, ils connaîtront d'autres plaisirs, d'autres réussites. Avec toutes les possibilités qu'ils ont, ils changeront la société et pourront conquérir le monde. Ne boudons pas le progrès... Que nous réserve le dernier quart de siècle?

Gabrielle Longtin



Conrad Longpré

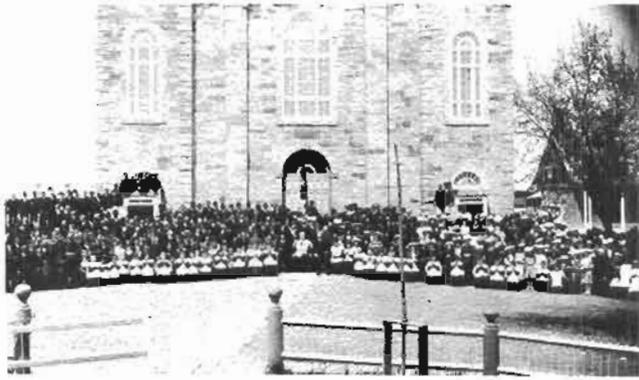


...la vie d'autrefois



Saint-Jacques-le-Mineur





A travers la religion

La société rurale du 19^e siècle et de la 1^{ère} moitié du 20^e siècle était très religieuse et le clergé avait un rôle prépondérant. Dans les petites paroisses le curé était un des personnages les plus importants. Il ne se gênait pas pour sermonner ses ouailles à l'occasion. Dans les cahiers d'annonces nous avons relevé quelques remontrances des curés:

25 mai 1890: «A l'heure qu'il est, pas de semences de faites, c'est déjà une grande punition du bon Dieu, si ce mauvais temps continue cela va devenir une calamité. Venez donc aux Vêpres cet après-midi; tous proposez-vous donc de faire une bonne communion pendant le mois de Marie pour apaiser la colère du bon Dieu, irrité contre les désordres du monde, et obtenir un temps favorable pour les semences.»

Novembre 1891: «Désordres de nuit: on fait des tours dommageables, on brise des objets, on insulte les gens pour les faire se fâcher; en tout cela, il y a péché, scandale, et les parents devraient mieux surveiller leurs enfants et les enfants écouter leurs parents, leur rendre compte de leurs sorties.»

Janvier 1921: «Ceux qui disent que M. le Curé leur donne la permission de charrier du whisky soit ici, soit aux Etats-Unis, vous pouvez leur dire qu'ils sont des effrontés menteurs; canailles qui osent se servir du nom du prêtre pour cacher leur sale commerce.»

Le curé fait aussi des sollicitations à la prière, soit pour demander du temps favorable pour les cultures, pour éloigner les sauterelles ou autres fléaux semblables. Pendant les épidémies, le curé engage à la prière tout en recommandant aux contagieux de demeurer chez eux et de ne pas envoyer les enfants à l'école s'il y a une maladie contagieuse à la maison. En 1918, la grippe espagnole fit beaucoup de ravages. Les messes s'écourtèrent, pas de sermon; on en vint même à fermer l'église pour éviter de répandre la maladie. Pour ceux qui mouraient de cette maladie, on dut interdire les services funèbres, toujours par crainte de la contagion.

Qui se souvient encore qu'à St-Jacques il y eut une congrégation religieuse? En effet, Mlle Joséphine Lefebvre, vers 1925, avait fondé une communauté religieuse qu'elle appela les Soeurs du St-Esprit. Elle réussit à recru-

ter 4 novices. Mais cela ne dura pas longtemps. Elle remplissait d'autres tâches telles que: sacristine, organiste, professeur de musique et de matières scolaires. On peut dire qu'à son époque, elle était, pour le moins, un personnage connu dans la paroisse.

A travers les pratiques religieuses

(par Robert Y. Provost)

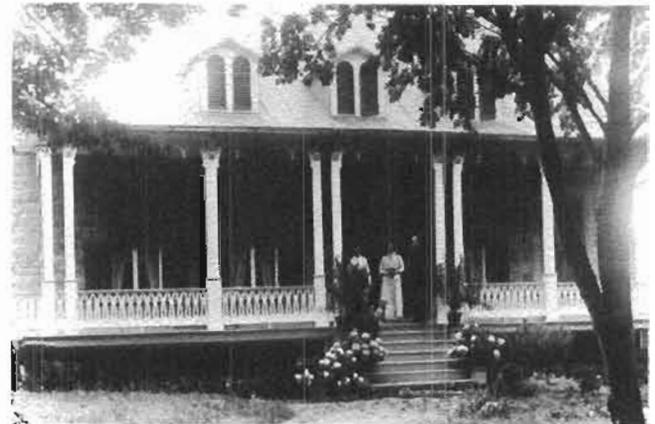
Nos ancêtres avaient pour soutenir leur foi des célébrations, des liturgies et des dévotions nombreuses, vivantes et colorées qui répondaient à leur besoin de participation. Les fêtes religieuses qui rappelaient le rythme des saisons avaient l'avantage de rendre présent, visible et concret ce Dieu qu'on avait pas tous eu la chance de connaître dans les livres d'école. C'est à ces occasions qu'on lui demandait son pardon, sa protection et ses bénédictions.

Les dévotions populaires, pour leur part, soulignaient les événements de la vie courante. Les joies et les souffrances vécues dans chaque famille faisaient se rassembler tous les proches devant une image, une statue ou un crucifix.

La vie religieuse procurait de multiples occasions de rassemblement à une époque où les déplacements étaient rares et les distances difficiles à parcourir. L'accomplissement des devoirs religieux n'était pas un problème pour plusieurs qui y voyaient en plus une occasion de rencontre et d'échange de nouvelles. Les plus assidus étaient sans doute les jeunes gens qui durant les offices religieux relouaient du côté des filles.

Nos ancêtres ont vécu à l'ombre du clocher et c'est toujours avec un peu de nostalgie que les plus anciens pensent à cette époque. Le bon vieux temps c'était notre temps, disent-ils.

C'est en vous énumérant quelques-unes de ces fêtes qui sont célébrées d'une façon différente aujourd'hui que nous pouvons nous rappeler, pour les plus vieux, l'éclat qui les accompagnait avec les processions et les chants des chorales d'adultes et d'enfants. Il y avait bien sûr les grandes solennités de Noël et de Pâques précédées par les temps de préparation de l'Avent et du Carême, des retraites et des Quarante-Heures. Le Jour de l'An, le Jour



Saint-Jacques-le-Mineur



des Rois, la Purification, la Chandeleur, les fêtes de la Sainte-Vierge, de Saint-Joseph, de Sainte-Anne, du Saint Patron, la Saint-Blaise, la Fête-Dieu, la Saint-Marc, la Saint-Michel, les Rogations et beaucoup d'autres avec le mois de Marie et le mois des morts étaient autant d'événements qui donnaient l'occasion à chacun d'accomplir ses devoirs religieux et au curé de rappeler par de grandes envolées oratoires et des prières de circonstances comment un Dieu si grand prenait soin de son peuple.

C'était l'époque où les points de repère pour dater les événements de la vie familiale étaient puisés dans le calendrier liturgique.

A travers les anciens métiers

Il arrivait souvent autrefois que chaque paroisse se suffisait par elle-même. Quand on ne pouvait pas le faire soi-même, on avait quelqu'un pour travailler le fer, le cuir, le bois, un endroit où acheter ce que l'on ne produisait pas, etc... Cependant, pas de luxe, que des choses utiles. C'était presque de l'autosuffisance.

Aujourd'hui, avec le changement de mode de vie et la modernisation dans beaucoup de domaines, plusieurs métiers ont disparu ou se sont modifiés. Nous avons retracé quelques-uns de ces anciens métiers qui s'exerçaient à St-Jacques.

- Les voituriers

A St-Jacques, en 1873, se trouvent deux fabriques de voitures, très prospères semble-t-il. La première, fondée vers 1860 par M. Abraham Falcon, est suivie en 1869 par celle de MM. N. et A. Filion. On y fabriquait toutes sortes de voitures: des plus lourdes aux plus légères auxquelles on accordait autant de soin dans la finition que dans la solidité. Par la nature même de leur production, ces entreprises disparurent avec l'avènement de l'automobile.

- Les aubergistes

Dans les compte-rendus municipaux, de 1866 à 1905, on retrouve à chaque année ou presque des demandes de licences pour auberges. On y vendait les liqueurs «spiritueuses», comme on appelait l'alcool à cette époque. En 1868, 5 licences sont accordées, ce qui est beaucoup pour une même paroisse! Les campagnes pour la tempérance étaient à la mode!!!



Les curés, du haut de leur chaire, ne manquaient pas une occasion de fustiger en paroles les ivrognes. En 1906, une demande de licence est refusée et la paroisse n'aura plus d'auberge ou d'hôtel pour une très longue période. En 1921, on vote un règlement interdisant toute vente de boissons enivrantes dans les limites de la municipalité. Quelques noms d'aubergistes: Alfred Bombardier, Léon Desranleau, Moïse Lefebvre, Louis Martin, Moïse Robert, Henri Bourassa, Elisée Demers.

Dans le bas du Ruisseau, à l'époque où les gens allaient encore à l'église de Blairfindie, on nous a rapporté qu'il existait Le Relais. Cette maison, située à ce moment-là à côté de l'actuelle maison de M. Hector Lucier, servait de la soupe aux pois et au blé d'Inde lessivé ainsi que du café d'orge. Les gens qui avaient un long parcours à faire pour remplir leurs devoirs religieux et qui étaient à jeun depuis la veille ne l'oublions pas, s'y arrêtaient pour se réchauffer.

- Fromagerie et beurreries

La première fromagerie aurait vu le jour à St-Jacques vers 1873. Les co-propriétaires en étaient Messieurs Falcon, Bousquet et le Dr Guérin-Lafontaine. Nous croyons qu'elle aurait été située près de la Montée St-Jacques aujourd'hui. Quant aux beurreries, nous savons que vers 1900 il en existait 4 qui desservaient la paroisse. Une première située dans l'actuelle maison de M. Roch Beaudin au coin de la Montée Langevin: le propriétaire était un M. Bellemare. Une deuxième, au village, dans une maison appartenant aujourd'hui à M. Rolland Lanciault et située sur la rue St-Marc. Les deux autres étaient dans le Bas du Ruisseau. Une sur le Chemin du Ruisseau sur le terrain actuel de M. Josaphat Lucier: elle appartenait à M. Trudeau. La dernière était sur le rang Ruisseau des Noyers, non loin de la montée Chemin des Bouleaux et elle appartenait à M. Charles Larocque.

- Les selliers

Ce métier, devenu rare en même temps que les chevaux, était pourtant indispensable autrefois. On a retracé le nom d'au moins deux selliers établis à St-Jacques: M. Absolon Brosseau et M. Pierre Brière.





Magasin général Arthur Lanciault

- Forgerons

Toutes les paroisses avaient leur forgeron, cela aussi était indispensable. A St-Jacques, le dernier forgeron fut M. Uldège Daigneault. Son fils Roger prit la relève mais les besoins étant changés, le vrai métier de forgeron disparut avec son père. Quelques prédécesseurs de M. Daigneault: Ephraïm Biscornet, Léon Dupuis, Abraham Falcon, Albert Filion, Aimé Babeu.

- Les marchands

On peut dire qu'à St-Jacques la tradition du magasin général ne s'est pas perdue encore. Même si on ne retrouve pas la variété de marchandises comme autrefois (mercerie, épicerie, etc...) on va chez Lamarre pour «placoter», se raconter les nouvelles de la paroisse, passer ses commentaires sur tel ou tel événement. Depuis les Martin, Ephrem dit «Vieux Bonneau», et son fils Oscar dit «Ptit Bonneau», plusieurs marchands se sont succédé jusqu'à M. Lamarre, transformant le commerce pour devenir épicerie selon les besoins de la population.

Il y eut aussi le magasin de M. Eric Lanciault auquel succéda son fils Arthur. Ce dernier construisit une bâtisse plus grande qui contenait outre le magasin, un restaurant et il offrait aussi le service de pompes à essence. Aujourd'hui cette bâtisse, propriété de M. Lusier, abrite des logements.

A la même époque que Messieurs Martin et Lanciault, un troisième magasin appartenant à M. Rémi Surprenant existait sur la rue Principale, en face à peu près de l'actuelle épicerie de M. Faucher. Cette maison fut détruite par le feu. Incidemment, en parlant de l'épicerie de M. Faucher, il est intéressant de noter que cette maison était un hôtel au tout début de 1900.

- Les moulins à vent

St-Jacques eut, il y a bien longtemps, deux moulins à vent en pierre. On y venait faire moudre les grains de toutes sortes. Il y en avait un situé sur le rang Ruisseau des Noyers, sur la propriété de M. Bernard Derome aujourd'hui, et l'autre dans le village sur la rue du Moulin, d'où vient son nom.

La liste pourrait être longue de tous les métiers ou occupations exercés à St-Jacques. Certains existent encore, d'autres non. Mentionnons encore des couturières (Mme Thibert, Mme Paméla Gamache, Mlle Léopoldine

Barbeau), une modiste (Mme Joseph Guérin), des sacristines (Mlle Léopoldine Barbeau, pendant 40 ans), des organistes (Mlle Julie Filion, devenue Mme Médéric Oumet, M. Arthur Filion, Mlle Joséphine Lefebvre), des maîtres-chantres (MM. Antoine Filion, Arthur Filion, Arthur Clermont). On pouvait compter aussi sur un sourcier-guérisseur, M. Antoine Gamache. En plus de trouver l'eau pour creuser des puits, il pouvait préparer des médecines à partir des plantes. Et combien d'autres métiers!

A travers quelques professions

- Les notaires

Au 19^e siècle, on retrouve plusieurs noms de notaires exerçant leur profession à St-Jacques. Certains furent secrétaires-trésoriers pour la municipalité: J.E. Coderre, Alphonse Lefebvre, J.O. Poirier et Moïse Héroux. D'autres le furent pour la commission scolaire: Ephrem Bouchard, François Banlier-Laperle. C'est ce dernier qui donna à la Commission scolaire, en 1847, le terrain sur lequel fut construite la première école du village.

- Un médecin

Le docteur Bénonie Guérin-Lafontaine fut une personnalité importante dans la paroisse. Né à St-Jacques, le 14 février 1843, il fut baptisé à St-Philippe. Il épouse Delphine Normandin, le 20 février 1871. Pendant plus de 50 ans, il pratique sa médecine à St-Jacques.

On le retrouve impliqué à plusieurs niveaux de la vie de sa paroisse. Vers 1873, il est un des trois propriétaires à ouvrir la première fromagerie dans la paroisse. De 1881 à 1884, on le retrouve maire de la municipalité. Ensuite, il dirige son action vers le scolaire. Commissaire d'école en 1886, il devient président de 1887 à 1889. C'est en 1889 qu'il vend à la Fabrique le terrain sur lequel on construira la chapelle-reposoir. Lors du projet de construction du Boulevard Edouard V11, il est parmi les délégués à se rendre à Québec en 1911 pour plaider en faveur du trajet passant par St-Jacques.

Il prend sa retraite en 1923. Jusqu'à sa mort, le 4 janvier 1925, il passe l'hiver à Montréal chez son fils, et l'été il revient à St-Jacques. Il est inhumé dans le cimetière de St-Jacques.

- Un député

M. Alfred Pinsonneault fut baptisé le 2 juillet 1829 à Napierville. Le 24 octobre 1848, il épouse à L'Acadie Florence Roy. Il est nommé lieutenant-colonel du 7^e Bataillon de la Milice de Huntington. Il sera député de 1863 à 1867 pour ce qui est encore le Bas-Canada, et de 1867 à 1887 pour la province de Québec dans la nouvelle Confédération, représentant du parti conservateur. Il est élu maire de St-Jacques de 1884 à 1887. M. Pinsonneault décède à St-Jean le 20 août 1897 et est enterré le 23 août dans la crypte de l'église de St-Jacques-le-Mineur.

Louise Faillon



Témoignage d'un ancien



Je suis né le 6 novembre 1893, enfant de Joseph Payant et de Delphine Langevin, sur la ferme héritée de ma mère, là où je demeure. J'ai commencé à aller à l'école du rang en 1899 jusqu'en 1907. Après, je suis allé étudier au collège des Frères Maristes à Iberville pendant une année. Je suis sorti du collège en 1908, l'année où le bois passa au feu: aussi l'année où, à l'église, la prononciation latine changea, exemple: Angelous pour Angelus. Depuis, j'ai cultivé jusqu'en 1979.

Quand j'étais jeune, pour aller à Montréal l'été, tous les gens devaient prendre le bateau à Laprairie, car le pont Victoria n'était pas ouvert à la population; il n'ouvrit qu'en 1900 à la circulation des voitures. L'hiver, les gens traversaient le fleuve sur la glace. En 1912, quand le boulevard Edouard V11 fut fait, ce fut là que les gens commencèrent vraiment à aller à Montréal en voiture, car avant cette époque, le chemin de Laprairie à St-Lambert n'était pas assez bon.

Les cultures étaient principalement: les pommes de terre et le foin, sur la terre noire.

Les loisirs du temps étaient: assister aux assemblées du conseil, fréquenter la boutique de forge et le magasin général pour apprendre les nouvelles, et à l'occasion, des soupers de famille. Quand il y avait un décès, les gens passaient des invitations par l'intermédiaire d'un parent ou d'un voisin.

En 1916, tous les Canadiens furent obligés de se rapporter pour établir leur date de naissance afin d'établir l'appel militaire. A mesure que les besoins de l'armée se faisaient sentir, on appelait les classes militaires. Il y avait un tribunal pour l'exemption des jeunes gens à Laprairie. Il n'y eut qu'un seul militaire volontaire à St-Jacques-le-Mineur, Joseph Clermont.

Beaucoup de jeunes gens furent déserteurs et se cachèrent. Quand la guerre fut terminée, le 11 novembre 1918 à midi, les cloches sonnaient partout. Le dimanche d'après, tous ces déserteurs assistaient à la messe... Par après, ils durent comparaître devant le tribunal à St-Jean et ils furent condamnés à 300,00 \$ d'amende ou 21 jours de prison. Ils décidèrent tous de faire de la prison. Groupe après groupe, ils se présentèrent et ils furent très bien traités. Pendant les 21 jours du deuxième groupe, l'ordre vint d'Ottawa de les gracier.

De 1920 à 1940, les chemins de terre furent faits en «gravelle» et l'entretien transféré au gouvernement provincial.



En 1926, j'ai fait l'audition des livres municipaux avec M. Oscar Martin. De 1929 à 1933, je fus conseiller à St-Jacques en remplacement de M. Urgel Page. Nous avons continué à améliorer les routes de la paroisse en «gravelle», avec l'aide d'octrois de la province.

En 1933-34, ce fut la crise universelle. Il n'y avait pas d'ouvrage et les produits de la ferme ne se vendaient pas. La chance du temps pour nous et pour nos voisins fut que les gens n'avaient pratiquement pas de dettes et que les taxes municipales coûtaient très peu.

J'ai fait le rôle d'évaluation et d'assurance mutuelle en 1937 avec Pierre-Eugène Pinsonneault et Alfred Beaudin.

Je devins maire en 1943 jusqu'en 1949.

Lors de la grande guerre 39-45, il y eut des exemptions pour les fils et employés de cultivateurs. J'allais chercher les carnets de rationnement à Laprairie, pour les faire distribuer par les institutrices de rang (un par personne). Les carnets non utilisés étaient retournés à Laprairie.

Il y eut un vote dans la paroisse pour l'ouverture d'hiver du boulevard Edouard V11. Après il y eut un règlement municipal pour l'ouverture des chemins d'hiver dans les autres rangs. En 1948, la décision fut prise de municipaliser les chemins pour l'ouverture des chemins d'hiver. En 1949, avec les octrois du gouvernement provincial, les chemins de la paroisse commencèrent à être ouverts à l'année à la circulation automobile. J'ai aussi énormément travaillé pour contribuer à faire creuser les cours d'eau pour faire l'égouttement des terres agricoles.



Passerelle chez Lionel Bisailon



Chemin du Bas du Ruisseau

Je fus marguillier de 1948 à 1951, le curé étant alors M. Napoléon Brière.

J'ai refait le rôle d'évaluation et d'assurance en 1960 avec M. Hermas Daigneault et M. Michel Bisailon.

Depuis je demeure avec mon épouse Yvonne dans ma propriété sur le boulevard Edouard V11, à St-Jacques-le-Mineur.

Rock Payant



Les terres noires



Puits à l'ancienne



M. Lambert Pinsonneault (94 ans)

Le feu et l'agriculture

De tout temps, pour faire du défrichage, les cultivateurs ont fait des abattis et fait brûler les branches et souches pour leur permettre de faire de la terre neuve. Cette cendre enrichissait le sol et leur permettait d'avoir, au moins, pour quelques années, d'assez bonnes récoltes.

Vers les années 1850, le «coteau de terre noire» était beaucoup plus considérable en étendue et en hauteur. La petite rivière St-Jacques en était la limite naturelle du côté nord-est. Du côté sud-ouest, c'était le ruisseau St-André qui en était l'autre limite. Du côté sud-est, la terre noire commençait aux environs de chez Joseph Robert (aujourd'hui Faisanbec) et ce coteau se prolongeait du côté nord-ouest jusqu'à la terre aujourd'hui occupée par M. Mario Guertin dans St-Philippe. Les cultivateurs faisaient brûler, à l'occasion, quelques arpents de cette terre noire, ce qui apportait un regain de richesse temporaire au sol.

En 1898 fut fait le premier procès-verbal pour continuer le cours d'eau Maréchal dans les terres noires, dans ses limites actuelles. Quelques-uns des intéressés pour ce cours d'eau furent Anselme Guertin, son frère Étienne (père de Misaël), Vital Robert et d'autres propriétaires. Ce même cours d'eau fut creusé et terminé en 1900.

En 1900, il y avait du côté de la rivière St-Jacques, environ 10 arpents de long de défrichés dans cette terre noire. Du côté des terres de St-André, seulement quelques arpents. Dans ce grand boisé poussaient des pins, des épinettes («de 2 à 3 pieds sur la souche») et des bouleaux. A cette époque, les propriétaires semaient beaucoup de pommes de terre.

Arrive l'année 1908, c'est un été et un automne particulièrement secs. Les feux de forêts ravagent le Québec

à tel point que sur le fleuve St-Laurent, les bateaux sont obligés de jeter l'ancre pour la nuit car il y a trop de fumée pour naviguer sans risques. En septembre, dans le bois de M. Urgel Page (aujourd'hui propriété de M. Yvon Deneault) le feu commence et s'étend sur tout l'ensemble du coteau de terre noire. Chez M. Joseph Robert, la terre noire arrive presque jusqu'à la grange et à la maison. Avec l'aide des voisins, ils tentent de limiter le feu; les animaux sont même transférés de l'autre côté de la rivière. Monsieur le curé Moreau vient, appose sur les murs, face au feu, deux médailles et fait une prière pour demander au Seigneur d'épargner cette propriété; effectivement le feu épargne leurs biens. Quand le feu eut fini de consumer l'ensemble du coteau, les arbres gisent pêle-mêle, renversés, mais les troncs sont à peu près intacts, avec à l'occasion quelques rares arbres encore debout. Le feu persiste ça et là jusqu'au Jour de l'An.

Le même automne les propriétaires, avec l'aide d'engagés, refont les fossés, donnent le bois qui n'avait pratiquement pas brûlé, se réservant le bois de service (pins et épinettes), nettoient le terrain et font de la terre neuve. Ils font reculer la forêt jusque dans ses limites actuelles. Le printemps suivant, tout est prêt pour les semis de céréales et ils «millent» cette terre neuve car il y a un bon marché pour le foin aux chars à St-Philippe et à L'Acadie, et même à Montréal.

Ce cataclysme, bien qu'ayant causé de grandes frayeurs et beaucoup de labeur, eut pour autre conséquence d'apporter un bien pour les gens touchés par ce feu.

Aujourd'hui, les limites de notre coteau sont de beaucoup réduites, la terre noire qui nous reste est une grande richesse pour leurs propriétaires. Les engrais chimiques ont remplacé les semis sur cendres. De temps à autre, on rencontre encore en labourant dans la terre noire des troncs, des souches d'épinettes et de pins et même, près de la terre franche, des souches de chêne. Cette terre organique, bien qu'ayant une régie de culture différente de la terre franche est très fertile avec les engrais appropriés.

Nous remercions nos parents de nous avoir légué une terre qui est à nos yeux d'une grande valeur et nous faisons notre possible pour la conserver et l'exploiter; nous espérons que nos enfants continueront la relève agricole.

Solange Demers-Deneault et Jean-Marc Deneault

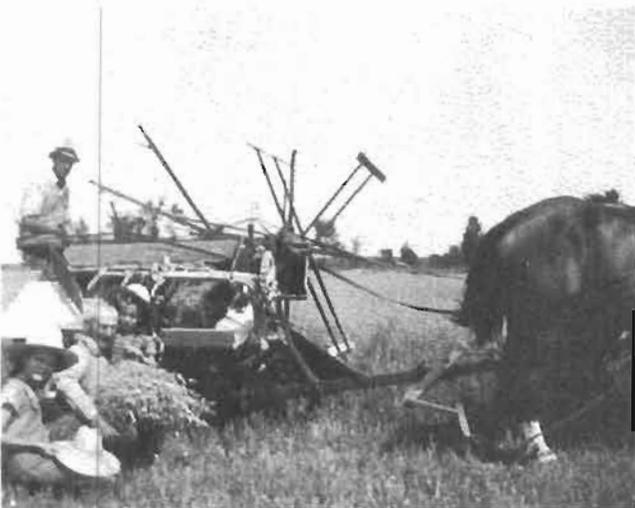
Solange Demers Deneault
Jean Marc Deneault

D'après des renseignements donnés par Mme Ida Laporte (fille de Joseph Robert), M. Roch Payant, mon grand-père Docithée et aussi par mon père Roméo, gens qui ont vécu ces événements.



Saint-Jacques-le-Mineur

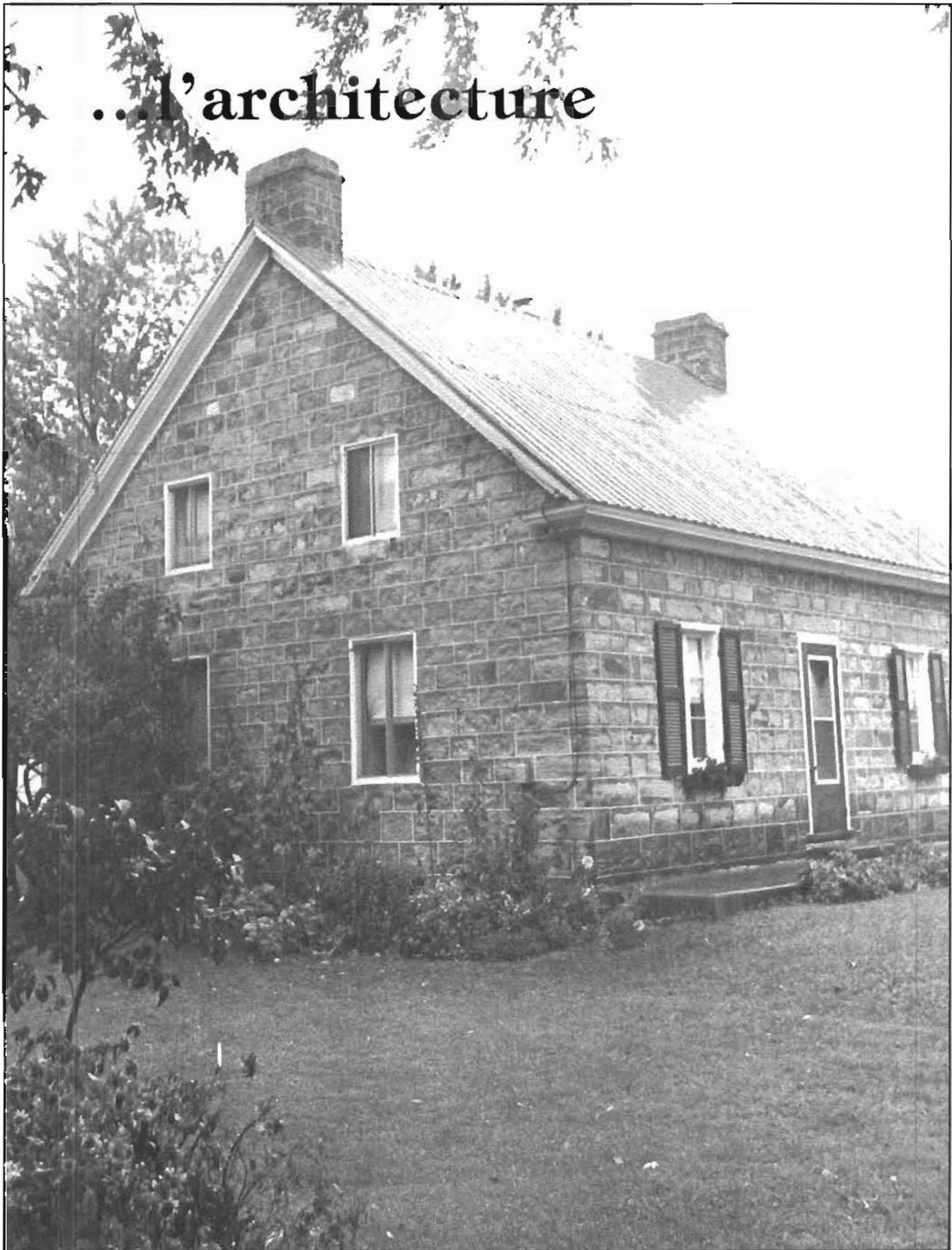
Travaux des champs, à l'ancienne





Saint-Jacques-le-Mineur

...l'architecture



Saint-Jacques-le-Mineur



Un musée en plein air

Quiconque s'intéresse un peu à l'architecture québécoise est heureux de constater que l'on retrouve à St-Jacques à peu près tous les styles de maisons et de bâtiments de fermes qui ont existé depuis les débuts de la colonisation de ce coin de pays. A mesure que les influences françaises, anglaises, américaines se sont fait sentir ailleurs au Québec, les mêmes influences ont amené les gens d'ici à bâtir maisons et granges au goût du temps.

La maison des années 1750-1825 avait des caractéristiques bien à elle, et plusieurs habitations de notre paroisse ont encore des vestiges de ces premières constructions. C'est ainsi que l'on retrouve une pente de 45 degrés pour le toit, alors que la maison normande (1650-1750) avait une pente plus prononcée (50 et même 55 degrés). De plus, on donne un galbe à la base de la toiture afin de permettre au larmier de dépasser largement le mur de la maison. Un coyau placé à la rencontre du mur et du toit éloigne la pluie et la neige et protège la maison.



Maison de Bernard Derome (1800)



Maison de Léon Rémillard (aujourd'hui propriété de son petit-fils, Florent Rémillard)



Maison d'André Longtin, sur le rang St-Philippe Sud



Détail de la maison Longtin. Notez le souci de la belle finition, et le coyau, qui éloigne le larmier du mur



Cette maison est habituellement bâtie en pièces sur pièces, les coins agencés en «queue d'aronde» pour donner plus de solidité au bâtiment. Les espaces entre les pièces étaient remplis avec de l'étaupe de lin, ou du mortier. Le tout était recouvert de planches verticales, de bardeaux de cèdre. L'intérieur était soit en petites planches à la verticale, soit en plâtre si la maison était plus cossue.

Les fondations de ces bâtiments étaient faites la plupart du temps de grosses pierres placées les unes sur les autres sur une largeur de 3 ou 4 pieds, et grossièrement retenues entre elles par un mortier épais. Elles avaient 3 ou 4 pieds de haut, juste ce qu'il fallait pour se protéger du gel. On y entreposait les légumes et la viande en saison froide, et on laissait le plus souvent le fond en

terre. Il existe à St-Jacques plusieurs maisons de cette époque, la plupart abandonnées au milieu des champs. Il y aurait un beau travail de restauration à faire pour un groupe intéressé à cette époque de notre histoire.

A l'arrière de la maison Perron sur le rang du Coteau, on retrouve une partie de bâtiment en pierre, enduit «à plein» de mortier. Était-ce la première résidence des habitants qui, par la suite, ont ajouté le corps principal en bois, d'inspiration américaine, et ont gardé la partie de pierre comme remise? Une étude plus poussée de la vie de cette maison permettrait d'en connaître plus. Espérons qu'un jeune étudiant ou étudiante en histoire ou en architecture s'intéressera un jour à ces témoins des premières années de notre paroisse.



Maison de pierre à l'arrière de la maison Perron



Fenêtre à petits carreaux, d'esprit français



Mur enduit «à plein», et goupille pour tenir la pierre



On accède au sous-sol par une porte basse



La maison des années 1800-1900 reprendra certaines caractéristiques de la maison québécoise mais lui ajoutera quelques éléments qui montrent que la population a acquis une certaine richesse. Le carré de la maison se dégage maintenant plus du sol, et on retrouve de plus en plus fréquemment des maisons de pierre, signe de durabilité. Fait étonnant, la maison de pierre de la vallée du Richelieu laissera sa pierre exposée aux intempéries, alors que partout ailleurs, la pierre est enduite «à vif», (c'est-à-dire qu'on y appose une mince couche de crépi, de sorte que l'on voit les irrégularités de la pierre sous le crépi), ou

«à plein» (une épaisse couche de mortier couvre toute la pierre, formant un mur uni). Était-ce le climat plus doux qui permit à nos ancêtres cette fantaisie?

Les maisons de pierre de St-Jacques suivent l'exemple de leurs sœurs de la vallée du Richelieu, et montrent pour la plupart la pierre qui est à moitié noyée dans le mortier. Sur la toiture, la tôle (parfois posée «à la canadienne» comme sur la maison de la famille Marcel Le-grand) a remplacé le bardeau, et les perrons-galleries deviennent de plus en plus imposants. La toiture dépasse largement le mur et couvre parfois tout le perron.



Maison de Bruno Gélineau, sur le Bas du Ruisseau



Maison de Michel Derome, antérieurement de Conrad Deneault

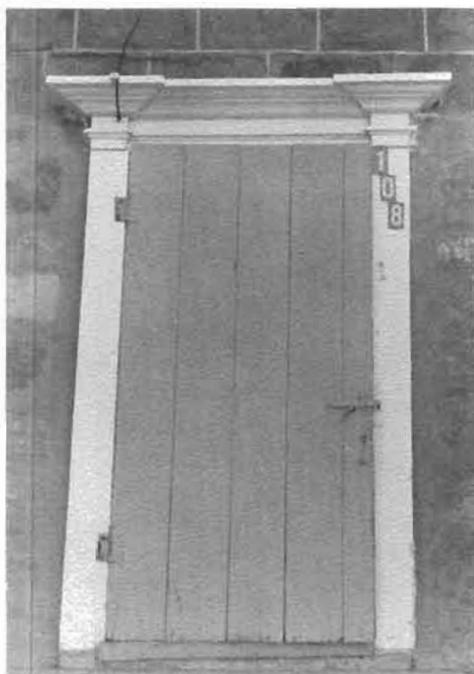


Beau travail de restauration, sur le Coteau



Les cheminées deviennent également plus imposantes, et plus nombreuses, montrant l'importance du feu pour chauffer ces grandes demeures. L'étage supérieur de la maison est de plus en plus habité, et le sous-sol a gagné quelques pieds, maintenant qu'il sort de terre. On y accède par une porte extérieure, et on y remise différentes choses car on peut y circuler. Les fenêtres du sous-sol sont petites, et permettent une meilleure aération.

Plusieurs dizaines de maisons de St-Jacques datent de cette époque, et en feuilletant les pages des familles, dans la deuxième partie de l'album, vous retrouverez ces maisons, chacune offrant ses caractéristiques propres. Plusieurs maisons ont perdu leur cachet ancien à cause d'une modification du revêtement extérieur, ou de l'addition d'une remise ou d'un appentis. Sous leur déguisement, on retrouve quand même bien des caractéristiques des maisons du 19e siècle.



Détail typique des maisons québécoises: la porte extérieure fixée au linteau.



Notez le «S» pris dans le mur, pour tenir les pierres, et les persiennes accrochées à la fenêtre.



L'intérieur d'une maison, au siècle dernier.



Les maisons d'esprit français ont des cadres autour des fenêtres.



La maison de la fin du 19e siècle et du début du 20e siècle devient plus dépendante des influences anglaises et américaines. Le style «victorien» apparaît, avec ses décorations qui surchargent les bâtiments. La maison «monumentale», carrée, imposante, fonctionnelle, s'installe chez-nous pour y demeurer. Par la suite, le style «bungalow» s'implantera, avec son toit peu élevé, son sous-sol

habité, son revêtement extérieur en déclin d'aluminium ou en brique. Il faudra attendre le dernier quart du 20e siècle pour que le style «québécois» (toit à 45 degrés, larmier débordant, etc.) redevienne à la mode, et que l'on revoit le long des chemins ces copies des maisons de nos pionniers.



Maison de Louis Martin (1900)



Détails de la galerie et des lucarnes



Maison à quatre versants (Jean-Louis Poissant, sur le boulevard Edouard V11)



Maison du Dr Bénonie Guérin-Lafontaine



Même maison, aujourd'hui, rénoverée par Serge Simard et France Thibert





Maison Filion, aujourd'hui propriété de Florent Rémillard



Maison des Falcon, à la sortie nord du village



Les bâtiments

Parallèlement au développement des maisons, les bâtiments de ferme ont, eux aussi, suivi une évolution correspondant aux besoins et aux goûts des gens. Une des caractéristiques des bâtiments de ferme des années 1650-1850 est la pente prononcée des toits (environ 45 ou 50 degrés). Une autre des caractéristiques est l'agencement des bâtiments entre eux pour faire une cour intérieure, à l'abri des intempéries. De nombreux ensembles de bâtiments de ferme de St-Jacques ont ces deux ca-

ractéristiques, ce qui montre que beaucoup d'entre eux remontent à plus de cent ans.

La construction de ces bâtiments de ferme demande l'utilisation de techniques bien connues des gens de cette époque: joints à tenon et mortaise, souvent additionnés d'une «clef», sorte de cheville qui vient barrer les pièces en place. Ces clefs étaient surtout utilisées pour les pièces du bas ou du haut. Les forgerons du village fabriquaient les pentures, les poignées, les cadenas, les barrures et autres ferrures nécessaires aux bâtiments.



Vieux bâtiment de pierre, sur le boul. Edouard V11



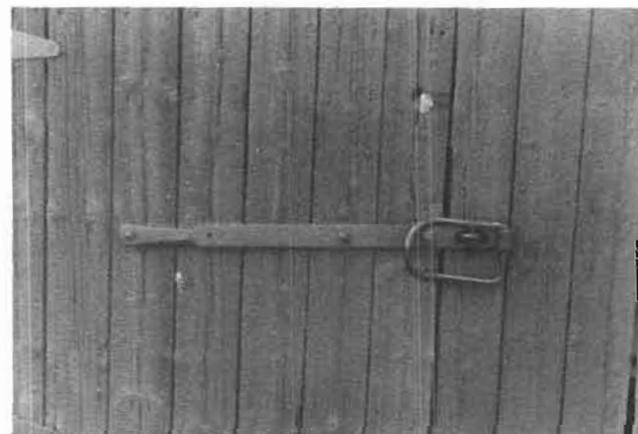
Les bâtiments forment une cour intérieure à la normande



Petit poulailler en pièces sur pièces



Autre caractéristique des bâtiments d'esprit français: la petite porte dans la grande porte



Détail de la poignée de porte, forgée à la main



Le village de St-Jacques a connu plusieurs forgerons, chacun ayant sa spécialité: l'un ferrait les chevaux, l'autre fabriquait les bandages de roues pour les voitures, etc. Le bâtiment de forge demandait lui-même des structures spéciales. Par exemple, au 45 rue Principale, on trouve toujours le mécanisme d'ascenseur qui permettait de monter les carrioles et autres voitures au deuxième étage où elles étaient réparées.

En conclusion, chaque montée, chaque rang de St-Jacques porte des beaux vestiges du temps des pionniers qui ont réussi à apporter à leurs descendants le bien-être et la sécurité. Espérons qu'un jour, une équipe de «restaurateurs» prendra en charge la remise en valeur de ce patrimoine, et que nous pourrons revivre les heures héroïques de nos ancêtres. La restauration de bâtiments anciens, en plus de nous montrer avec quelle maîtrise nos prédécesseurs maniaient leurs instruments de travail, fera de notre paroisse un autre musée en plein air que nous aurons plaisir à parcourir!



Charrue avec mancheron en bois



Outil servant à soulager les chevaux du poids de la moissonneuse



Seau en bois avec essoreuse.. on n'a rien inventé



Outils divers: un fléau et un grand tisonnier

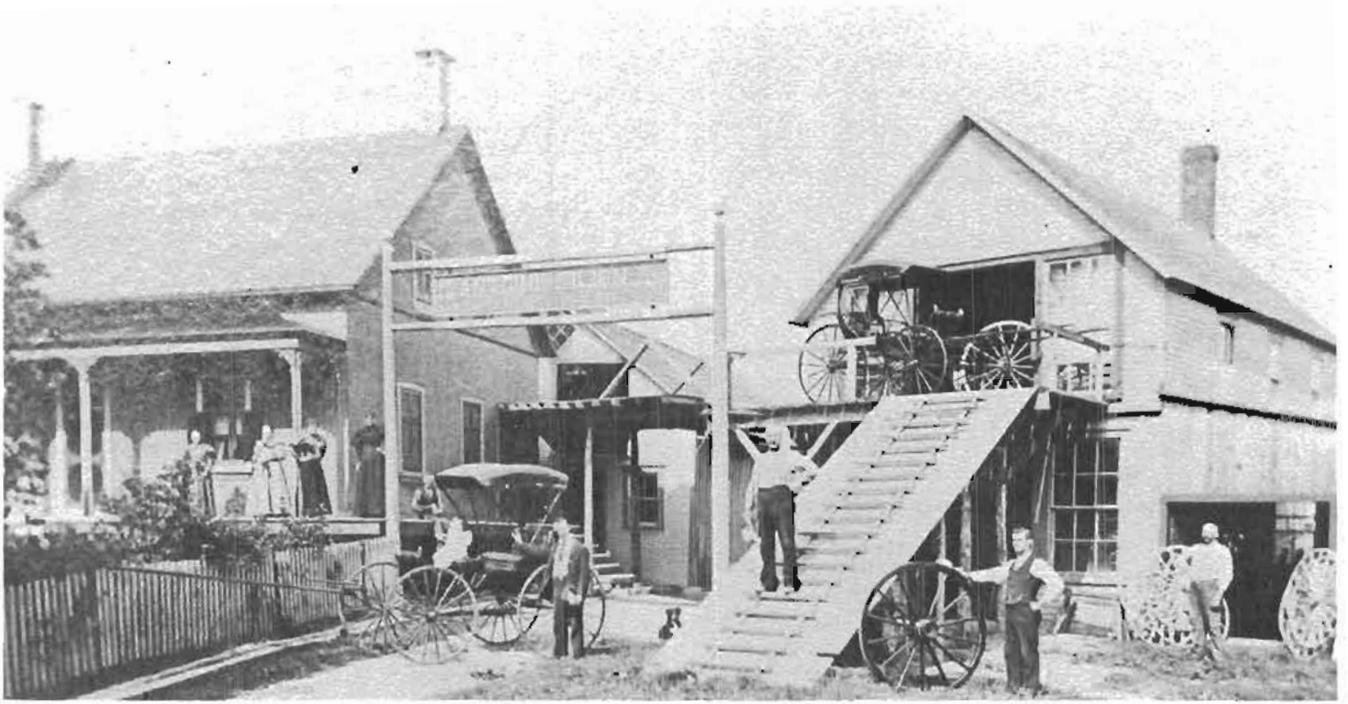


Vieil épandeur à fumier, perdu dans la verdure

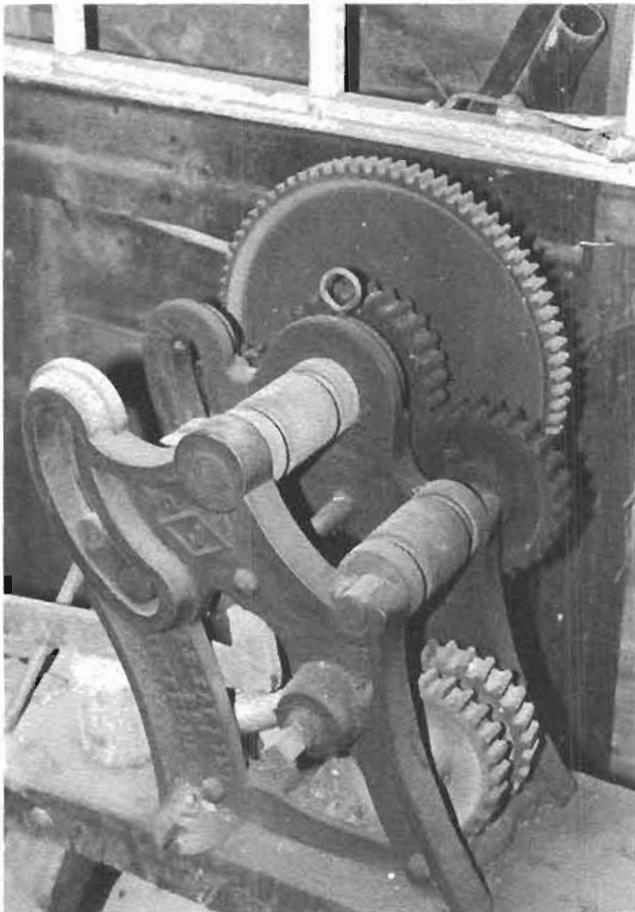


L'ancien côtoie le moderne: anciens rouleaux servant à enfouir la semence.





Boutique de voiturier (les Filion)



Appareil pour faire les bandages de roues



Serrures et cadenas forgés à la main





Magasin général des Lanciault



L. Filion, aiguiseur



Boutique de voiturier (Les Falcon)



Les fidèles serviteurs



C'était l'époque des chevaux



Ils étaient là pour le plaisir...



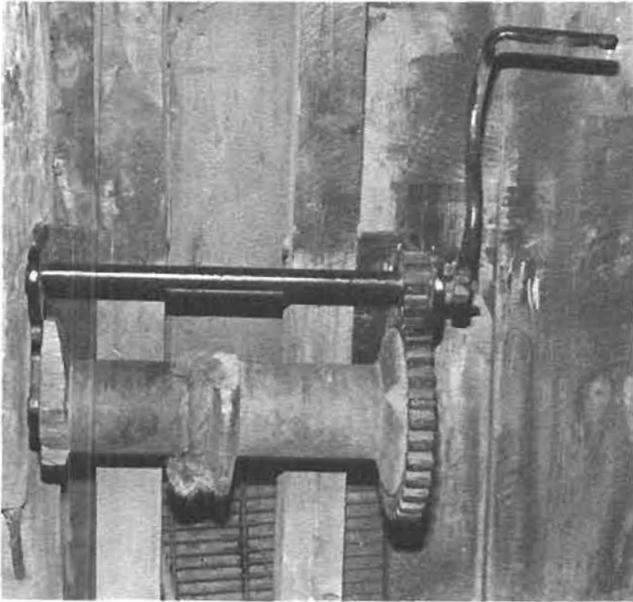
et pour le travail...



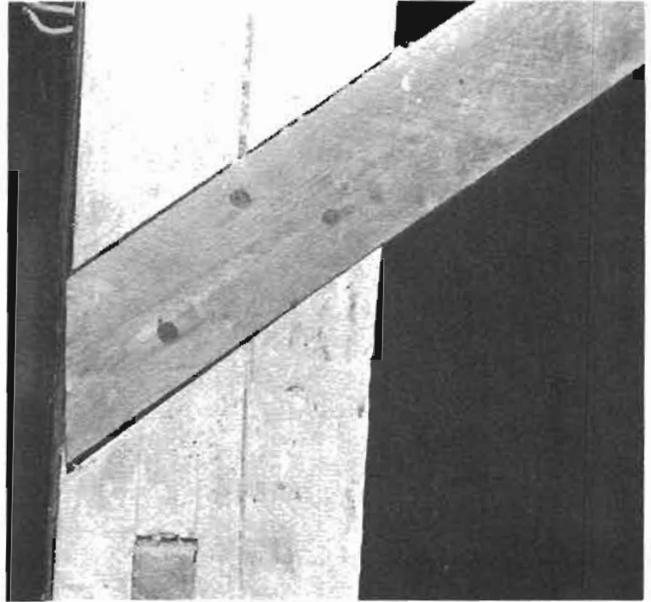
en toutes saisons.



Ingénieux, nos ancêtres



Mécanisme d'ascenseur pour monter les voitures à l'étage



Détail de construction: mortaise et clés en bois



Résidence de bedeau, derrière le presbytère



Détail de la maison du bedeau: notez la belle finition du plafond



Notre héritage religieux



Le chandelier du cierge pascal; oeuvre de l'artiste Many (1852)



Détail du pied du chandelier



La chapelle-reposoir, signe distinctif de notre paroisse



Statue de notre patron



Saint-Jacques-le-Mineur



Maison ancestrale des Demers (1864)

Sise à quelques kilomètres du village, la vieille maison de pierre grise de type québécois est bien ancrée au sol et semble toujours prête à affronter les pires tempêtes.

Ses blocs de pierre de granit d'une épaisseur de deux pieds environ reposent l'un sur l'autre et sont liés par du mortier, les joints de la maçonnerie finis à la truelle et grattés en effleurement avec la pierre.

Les versants du toit se prolongent de manière à recouvrir entièrement le généreux perron-galerie pour se protéger des intempéries.

La porte principale avec ses impostes vitrées placées au-dessus et de chaque côté, nous invite à y entrer. Pour passer le froid de nos hivers, une porte de planches «cloutées» s'ajoute à l'extérieur de même que des doubles fenêtres. L'été, celles-ci sont remplacées par des jalousies qui accentuent son caractère rustique.

Nouveauté pour l'époque: les cheminées reposent sur une base solide fixée à mi-hauteur du deuxième étage et s'intègrent dans le mur latéral.

Les murs intérieurs de même que les cloisons sont recouverts de mortier, de poils, de treillis de lattes enduites de plâtre. Portes, moulures et boiseries ont toutes été fabriquées à partir de madriers et de planches taillés et façonnés à la main.

Le menuisier a entrepris les travaux intérieurs le premier septembre et neuf mois plus tard, le premier juin, tout était terminé.

Philius Demers et Henriette Forgues furent les maîtres de la construction et les premiers propriétaires de l'habitation.

O vieille maison de pierre
Avec ton enceinte à demi close
Tu nous rends moroses.
Berceau de nos doux souvenirs
Pourquoi nous fais-tu languir?
Ouvre grand ton cœur
Fais renaître notre bonheur
Et retrouve ta vocation première.



Histoire de la maison de Aimé Bisailon

Le 8 mai 1869, Albert Denault, «ayant acquitté ses cens et rentes et autres droits seigneuriaux» au Seigneur De Léry, vend sa demeure du chemin de la base (ou du chemin de la basse, car c'était la partie basse du ruisseau Desnoyers) à Louis Bisailon. Pendant plus de cent ans, les Bisailon allaient habiter ce lieu. En 1917, Aimé, le dernier de la lignée à y résider, entreprit des rénovations en profondeur de la maison. Une fondation fut ajoutée, les planchers et les plafonds furent haussés, le bardeau fut recouvert de planches à la verticale, et le toit, qui avait

une forme «québécoise» à 45 degrés, devint plat pour permettre d'agrandir l'étage supérieur et le rendre habitable, du moins en été.

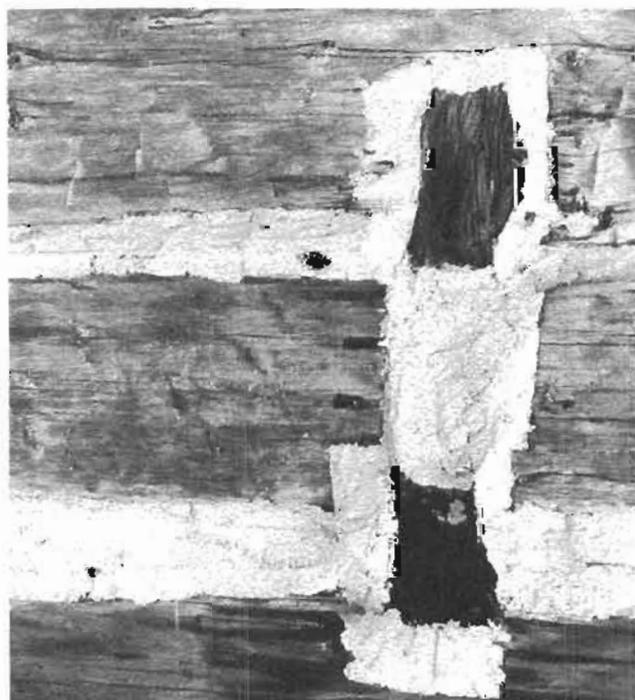
Lorsque nous avons fait l'acquisition de cette maison, nous avons découvert qu'elle était solidement bâtie en pièces sur pièces. Nous avons enlevé et gratté les multiples couches de peinture et tapisserie qui les recouvraient, et nous avons laissé les murs de notre salon à nu, pour nous rappeler avec quelle adresse nos prédécesseurs travaillaient. Sous la planche qui recouvrait l'extérieur, nous avons retrouvé le bardeau. Mais il était en piteux état. Nous avons donc refait à neuf l'extérieur en bardeaux.



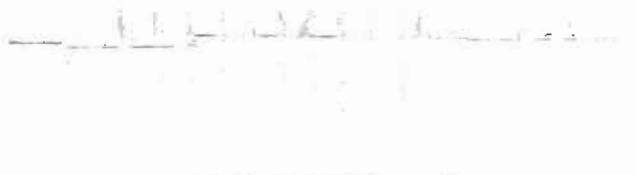
Maison de Aimé Bisailon, style 1917



Maison aujourd'hui...



Lors de restaurations antérieures, on a relevé les planchers. Il a fallu remonter la charpente.



La remise



Par la suite, nous avons rénové les bâtiments, et embelli le terrain. Chaque journée nous apporte des surprises. Par exemple, lorsque nous avons refait le plancher du salon, nous avons trouvé, glissé entre les deux rangs de planches, un carton d'allumettes sur lequel était écrit: «En 1917, j'ai refait le plancher, et ça m'a coûté 60,00 \$» signé: Aimé Bisailon. Voyant cela, j'ai remis le carton d'allumettes entre les deux rangs de planches, et j'ai ajouté sur un autre carton: «Nous avons refait le plancher en 1975, et ça nous a coûté 600,00 \$». Et nous avons signé.

Peut-être notre fille Marie Soleil, ou l'un de ses descendants, dans 50 ou 75 ans, lorsqu'il aura à refaire le plancher, trouvera-t-il ces deux notes, et qu'il ajoutera la sienne! Nous espérons que nous-mêmes, notre fille, ses descendants et notre maison, nous aurons une longue vie à St-Jacques-le-Mineur.

Serge Viau
Yolande Cyrenne Viau
Marie-Soleil Viau



Détail du cadre de la fenêtre



Détail de la porte de la remise et des ferrures faites à la main



Poignée de porte... à deux clés

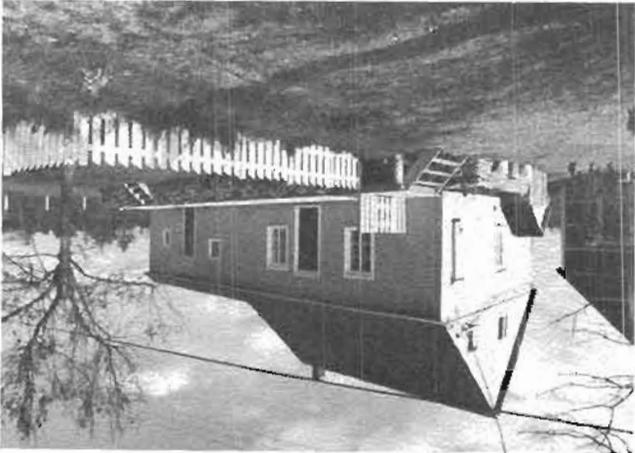


Joint à queue d'aronde noyés de mortier

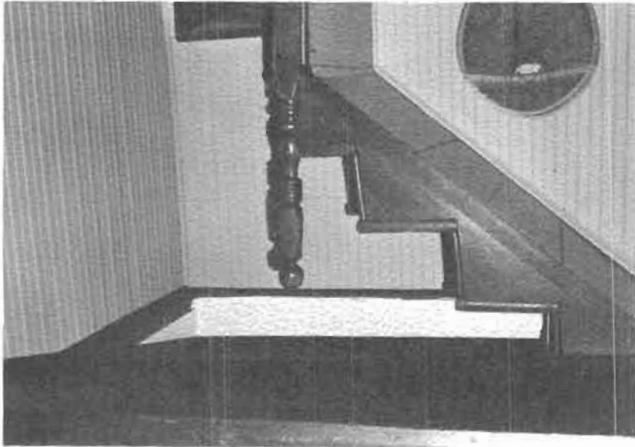




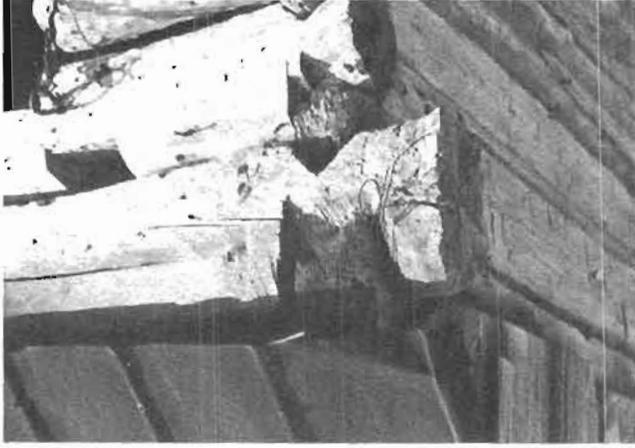
Maison de Jacques Payant



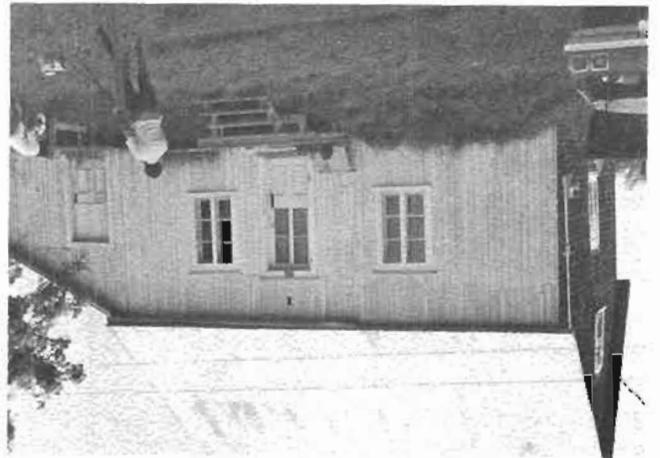
Maison rénovée par Denis Gauthier



Détail de l'escalier



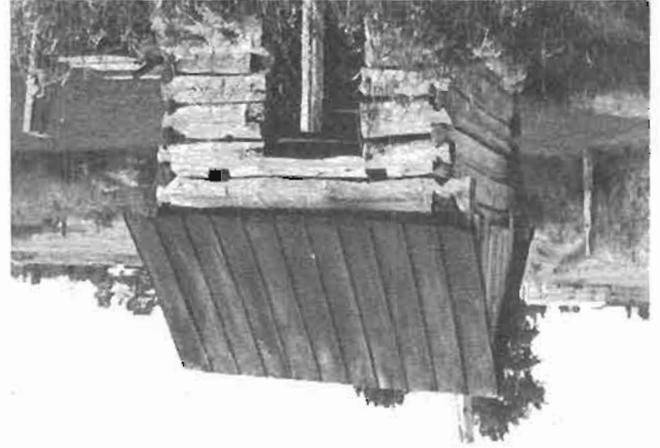
Détail des joints à queue d'aronde



Maison dans son état original



Pièce principale de la maison



Petit bâtiment de ferme, en pièces sur pièces

...un peu de généalogie



Saint-Jacques-le-Mineur



Quelques bribes de généalogie

Une des premières constatations que j'avais faites lors de mon arrivée à St-Jacques, c'est que la moitié de la paroisse est parente avec l'autre moitié. Hé bien! après avoir fait quelques recherches généalogiques sur les résidents de St-Jacques, je me rends compte combien c'est vrai! Bien plus, je suis maintenant porté à dire que tout le monde est parent avec tout le monde!

Il est très intéressant de faire des recherches généalogiques dans notre paroisse, car il y a eu beaucoup de gens qui se sont mariés avec d'autres gens de la place, ou avec des personnes des paroisses environnantes, de sorte que la recherche des mariages des parents, grands-parents, etc. en est d'autant facilitée. De plus, les gens ont beaucoup de mémoire pour se rappeler les faits et gestes matrimoniaux de leur parenté, et chacun se fait une gloire de connaître les dates et endroits de mariage de ses oncles, tantes, cousins et cousines.

Le Québec est un endroit privilégié pour faire des recherches généalogiques. En effet, nous disposons de registres parfaitement bien conservés qui permettent de remonter jusqu'aux premiers temps de la colonie. Bien peu d'endroits au monde ont pareille source d'informations.

De plus, nous avons eu de nombreuses personnes qui se sont penchées sur ces registres, et qui les ont codifiés, recopiés, pour les rendre accessibles à tous. Qui ne connaît pas l'Institut Drouin, ou les dictionnaires Tanguay? De nombreuses autres personnes, dont Benoit Pontbriand, Irénée Jetté, ont parcouru la province, dépouillant les registres paroissiaux pour nous permettre aujourd'hui de faire chacun de la généalogie dans son salon!

Il existe deux facettes à la généalogie: la généalogie ascendante, et la généalogie descendante. La première consiste à trouver les informations sur ses parents, puis sur ses 4 grands-parents, puis sur ses 8 arrière-grands-parents, et sur ses 16 arrière-arrière-grands-parents, et ainsi de suite. On voit que ceci demande beaucoup de travail, surtout si les personnes se sont mariées un peu partout dans la province. Heureusement, ce n'est pas le cas à St-Jacques, la plupart des gens se mariant ici ou dans les environs.

La deuxième partie du travail, la généalogie descendante, consiste à partir de l'ancêtre le plus éloigné possible, et de retrouver toute sa descendance. Cette partie de la recherche est plus laborieuse car il y a d'innombrables ramifications et des croisements entre les différentes familles, et le tout apparaît comme un mélange inextricable de cousins, cousines, petits-cousins, arrière-petites cousines...



Famille Alfred Bisailon (1900)



Les vieilles familles de St-Jacques

Comme il est mentionné dans l'historique de la paroisse, il y a eu des résidents à St-Jacques bien avant la formation de la paroisse comme telle. St-Jacques étant formé d'une partie de chaque paroisse environnante, les vieilles familles de St-Jacques, elles aussi, trouvent leurs racines dans les vieilles familles des paroisses environnantes. C'est ainsi que les registres de mariages nous font remonter soit à L'Acadie, soit à St-Philippe, soit à La-prairie ou à Napierville lorsque l'on remonte au-delà de 1840. Les origines de la paroisse en tant que telles remontent à 1834, mais, comme il n'y eut pas de curé-résident avant 1840, les registres de mariages commencent à cette date.

Bien sûr, en 1840, on retrouve des Beaudin, des Deneault, des Derome, des Dupuis, des Pinsonneault, des Perrier, etc., mais on trouvait aussi des Guérin, des Guérin, des Langevin, des Page, noms de famille qui sont disparus de nos jours, mais que l'on retrouve sitôt que l'on remonte un peu dans le temps. Les familles n'ayant eu que des filles ont vu leur nom s'effacer des registres de St-Jacques.

En fouillant dans les registres, je me suis rendu compte que plusieurs dizaines de familles de St-Jacques pointaient toutes vers le même ancêtre... Un peu incrédule au début, puis intrigué, j'ai continué mes recherches pour aboutir aux tableaux qui sont présentés dans les prochaines pages. On y constate qu'un dénommé Jacques Lamarre (dit Lemaire), marié à Marie Josephte Gadois, a marié une de ses filles, Marianne, avec Louis Isidore Poissant le 4 août 1788, à St-Philippe. De ce mariage sont issues des dizaines de familles de St-Jacques, comme le montrent les tableaux 2, 3, 4, 5 et 7. Une deuxième fille de Jacques Lamarre, Catherine, avait épousé trois ans auparavant, le 20 juin 1785 plus précisément, Jacques Legrand, qui sont devenus les ancêtres non seulement des Legrand, mais aussi des Demers, des Poissant, des Pinsonneault, des Beaudin, des Deneault et des Longtin, comme le montrent les tableaux 6, 7, 8 et 9.

Le tableau 1 présente la souche commune à toutes ces familles en donnant une vue générale des premiers ancêtres. Par la suite, les mariages inter-familles ne finissent plus de s'enchevêtrer, et c'est ainsi que l'on voit une Legrand, épouser un Pinsonneault, dont le fils (un Pinsonneault) marie une de ses filles avec un Legrand, avec le résultat que les arrière-petits-fils retrouvent le nom de leur ancêtre! De tels exemples abondent tout au long des 150 ans des registres de St-Jacques, et les quelques tableaux qui suivent ne sont qu'un pâle reflet de la richesse de la documentation généalogique de la paroisse!



Dr Bénédict Guérin-Lafontaine



Trois belles d'autrefois...



La généalogie «descendante», dont j'avais parlé précédemment est donc illustrée par les tableaux 1 à 9 qui suivent. Pour les comprendre, il suffit de savoir que le tableau 1 est une vue générale des premiers ancêtres, et que les tableaux 2 à 9 reprennent chacun un ou plusieurs ancêtres décrits dans le tableau 1. Et, souvenez-vous que toutes ces personnes sont parentes par les liens du sang!

Mais la généalogie «ascendante» est celle qui est la plus connue. Qui n'a pas dans sa famille quelqu'un qui a retrouvé la lignée paternelle directe de la famille? Construire l'ascendance complète d'une famille est une entreprise plus difficile, étant donné que le nombre de recherches double à chaque génération! Heureusement, le grand nombre de mariages qui a eu lieu dans la paroisse et dans les environs facilite la tâche. Je vous présente donc quelques tableaux d'ascendance complète qui permettent encore une fois de constater combien les familles de St-Jacques sont unies entre elles. Sitôt que l'on remonte aux grands-parents ou aux arrière-grands-parents, les mêmes noms reviennent continuellement sur les tableaux.

Pour faciliter la lecture des tableaux, des accolades sont placées pour regrouper les personnes. Dans le tableau 1 à 9, les accolades unissent toutes les personnes qui descendent d'un même mariage. Donc, plus l'accolade est longue, plus il y a de descendants. Dans les tableaux d'ascendance complète, les accolades unissent les père et mère de chaque personne, puis les pères et mères de ces personnes etc., jusqu'à l'ancêtre le plus ancien. Les noms de toutes les personnes sont donnés toujours au long, pour éviter les confusions possibles et Dieu sait qu'il y en a!

Je tiens à dire en terminant que ces tableaux ne sont qu'une infime partie des tableaux généalogiques que l'on aurait pu produire pour montrer les liens de parenté entre les résidents de St-Jacques. Il y aurait des centaines de tableaux de toutes sortes, tous aussi intéressants que ceux présentés ici, que l'on pourrait ajouter pour expliquer à chaque famille ses liens avec les autres familles. Il y a de nombreux oublis dans ces tableaux, et il y a aussi de nombreuses erreurs de transcription de nom (des Amadeus deviennent des Deus, puis des Adéus, des Céline deviennent des Cécile, ou des Céline...) J'espère que vous prendrez autant de plaisir à consulter ces tableaux que j'en ai eu à les produire!

Jean-Luc Geoffroy,
responsable des recherches généalogiques



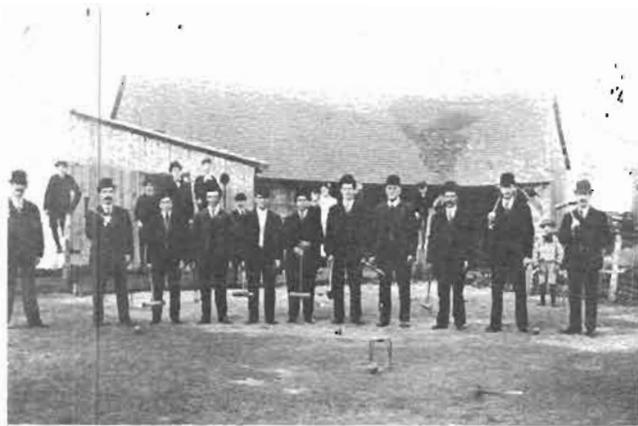
M. Mme Hormidas Godin (Eulalie Lanciault)



M. Mme Éric Lanciault (Eugénie Filion)



Quelques visages d'autrefois



Partie de croquet en tenue de gala



Robert, Roger et Jean Perrier (1932)



Famille Joseph Mailloux



Famille Narcisse Filion



Adéline Page-Rémillard entourée de quelques membres de sa famille



Une bande de joyeux lurons



TABLEAU 1: Ancêtres communs aux familles des tableaux 2 à 9

Joseph Lamarre et Marie-Josephthe Gadois

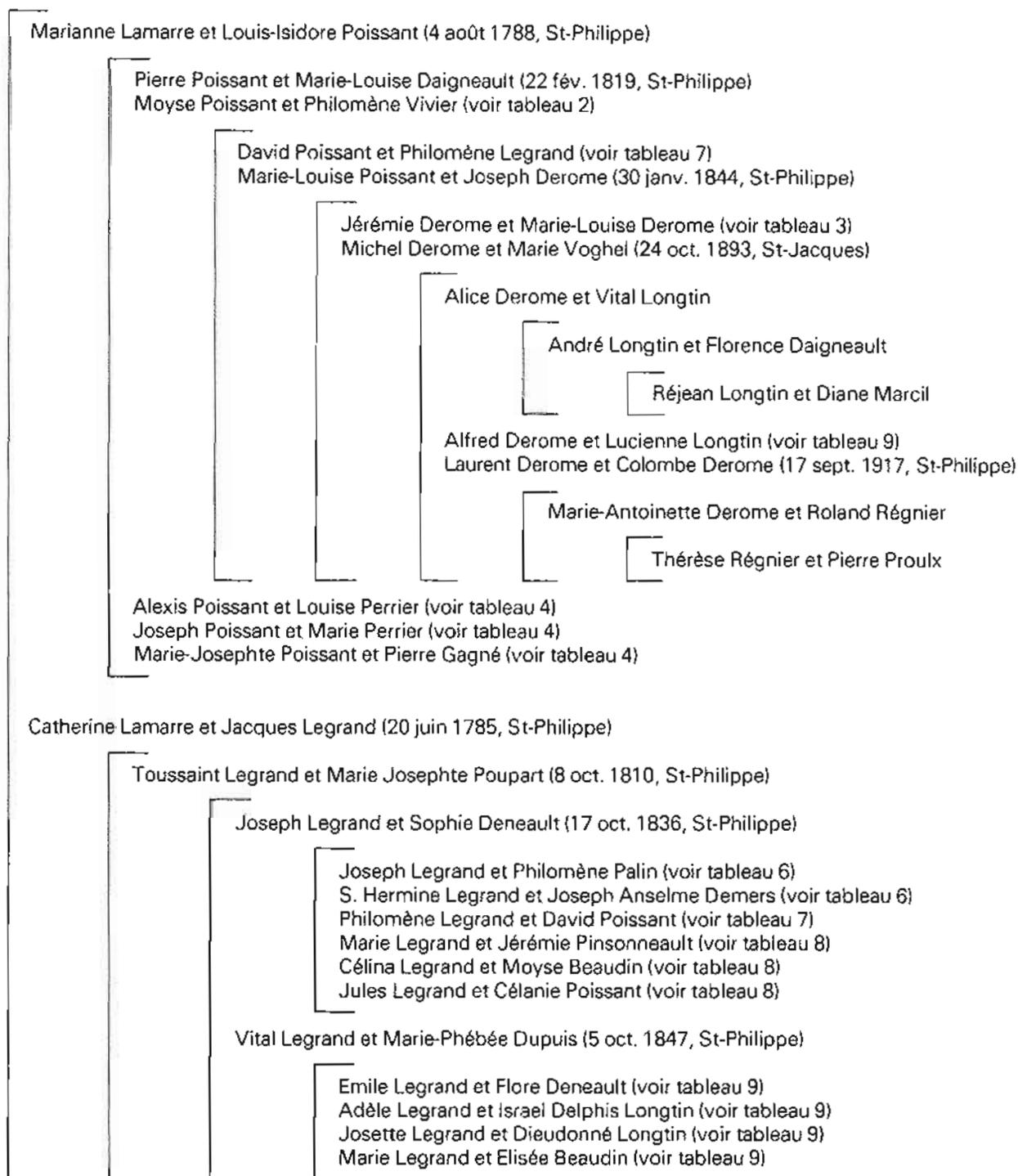


TABLEAU 2: Descendance de Moyse Poissant et de Philomène Vivier

(mariés le 25 mai 1883 à St-Philippe)

Cécile Poissant et Romulus Deneault (26 nov. 1919, St-Philippe)

Cécile Deneault et Denis Legrand

Raymond Legrand et Michèle Leduc
Denise Legrand et Raymond Pelletier
Bertrand Legrand et Suzanne Grondin
Guy Legrand et Diane Leduc
Jean-Guy Legrand et Manon Vigeant
Raymond Legrand et Murielle Lussier

Marie-Jeanne Deneault et Napoléon Phillis
Philippe Deneault et Gaétane Derome

Pierre Poissant et Zéphirine Poissant (12 sept. 1905, St-Jacques)

Léonard Poissant et Irène Poissant (14 sept. 1936, St-Jacques)

Thérèse Poissant et Claude Seguin

Antoine Poissant et Armandine Bisailon (5 sept. 1920, St-Jacques)

André Poissant et Aurore Alice Beaudin
Berthe Poissant et Guy Lefebvre
Lucille Poissant et Roger Gaétan Lachance
Philomène Poissant et Gilles Roy
Philomène Poissant et Bernard Bissonnette

Laurentia Poissant et Albert Tétreault (10 fév. 1920, St-Jacques)

Germain Tétreault et Lise Forgues
Noella Tétreault et Normand Poirier
Cécile Tétreault et Roger Thibodeau
Jean-Paul Tétreault et Fernande Serres
Robert Tétreault et Claire Lapalme



TABLEAU 3: Descendance de Jérémie Derome et Marie-Louise Derome
 (mariés le 22 novembre 1887 à St-Jacques)

Joseph Derome et Marie-Anne Payant (12 janv. 1915, St-Jacques)

Claire Derome et Amour Lefebvre
 Paul-Emile Derome et Jacqueline Rémillard

Louise Derome et Réjean Carpentier
 Monique Derome et Jean-Pierre Bédard

Joseph-Aimé Derome et Lucie Derome

Carol Derome et Bertrand Chassé
 Nicole Derome et David Cousins

Marie-Jeanne et Laurent Gauthier

Joseph Derome et Yvonne Longtin (10 avril 1928, Montréal)

Marcel Derome et Lucette Demers

Guy Derome et Johanne Varin

Léo Derome et Maxellende Demers (18 sept. 1917, St-Jacques)

Jeannine Derome et Jean-Charles Boyer
 Germaine Derome et Emile Deslauriers
 Berthe Derome et Aimé Lussier
 Céline Derome et Gaston Deneault
 Lucien Derome et Yvette Latulippe
 Wilfrid Derome et Jeannine Fortier

Adrien Derome et Jeanne Beaudin (28 sept. 1927, St-Jacques)

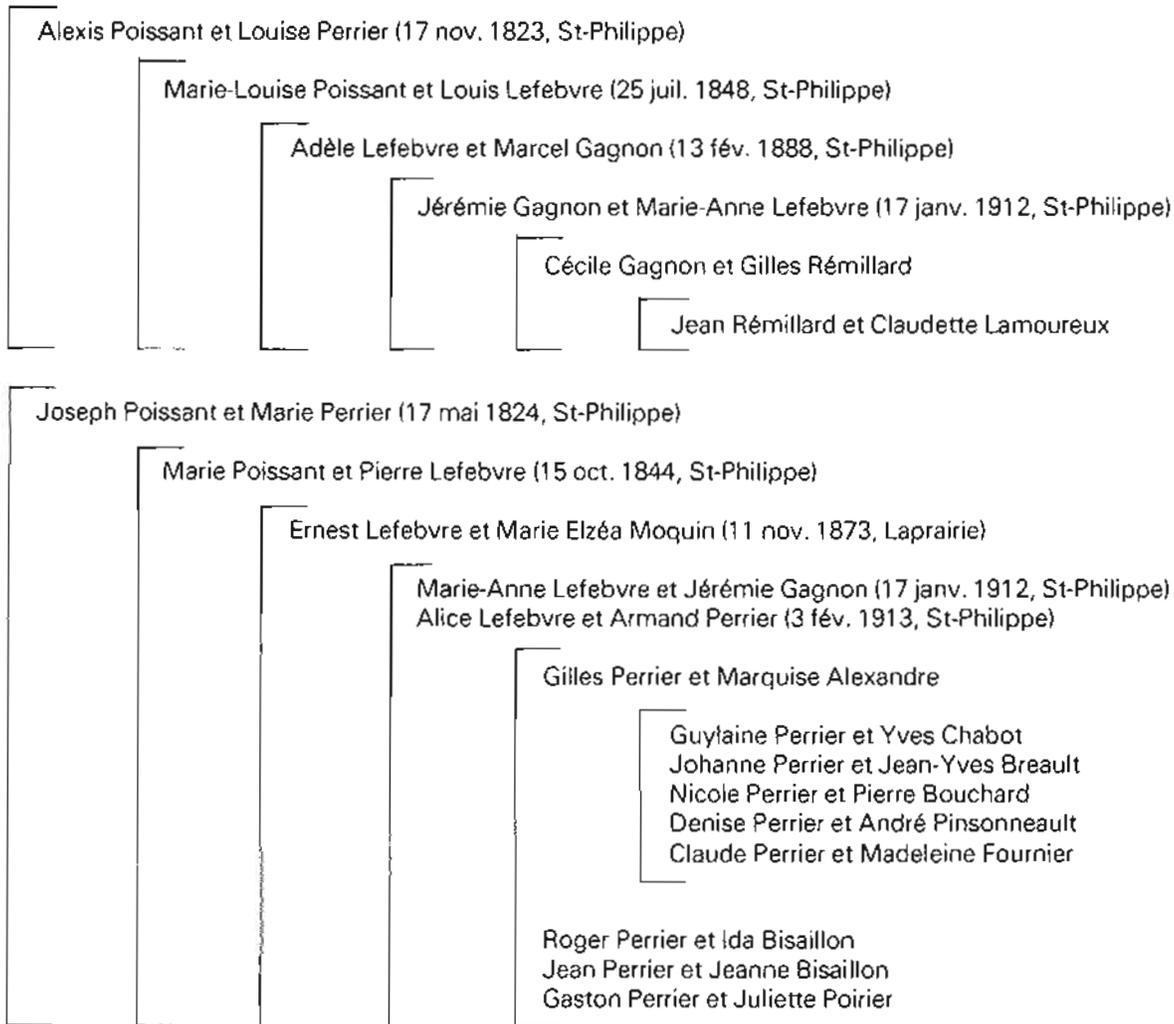
Carmen Derome et Germain Carreau
 Réjeanne Derome et Jacques Courville
 Rita Derome et Hector Lamoureux
 Gisèle Derome et Jean Moreau
 Murielle Derome et Réal Champigny
 Rachel Derome et Gérard Grosser
 Gaétan Derome et Annette Longtin

Jérémie Derome et Hermionne Benoit (22 avril 1925, St-Luc)

Juliette Derome et Gérard Brosseau
 Marie-Paule Derome et Normand Cloutier
 Fernande Derome et Robert Lemieux
 Clarisse Derome et Raymond Vaillancourt
 Rosaire Derome et Murielle Longtin
 Réal Derome et Carmen Lucier
 Pierre-Régis Derome et Lise Ricard
 Pierre-Régis Derome et Madeleine Géliveau



TABLEAU 4: Descendance Poissant-Perrier



Descendance de Marie-Josephte Poissant et Pierre Gagné (mariés le 26 septembre 1815 à St-Philippe)

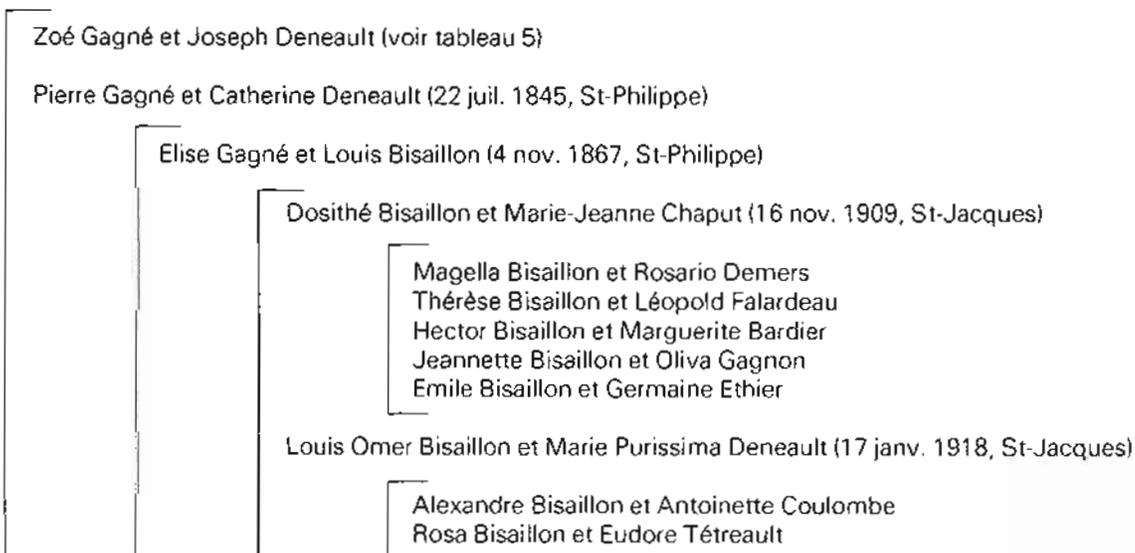


TABLEAU 5: Descendance de Joseph Deneault et Zoé Gagné (mariés le 23 fév. 1852 à St-Philippe)

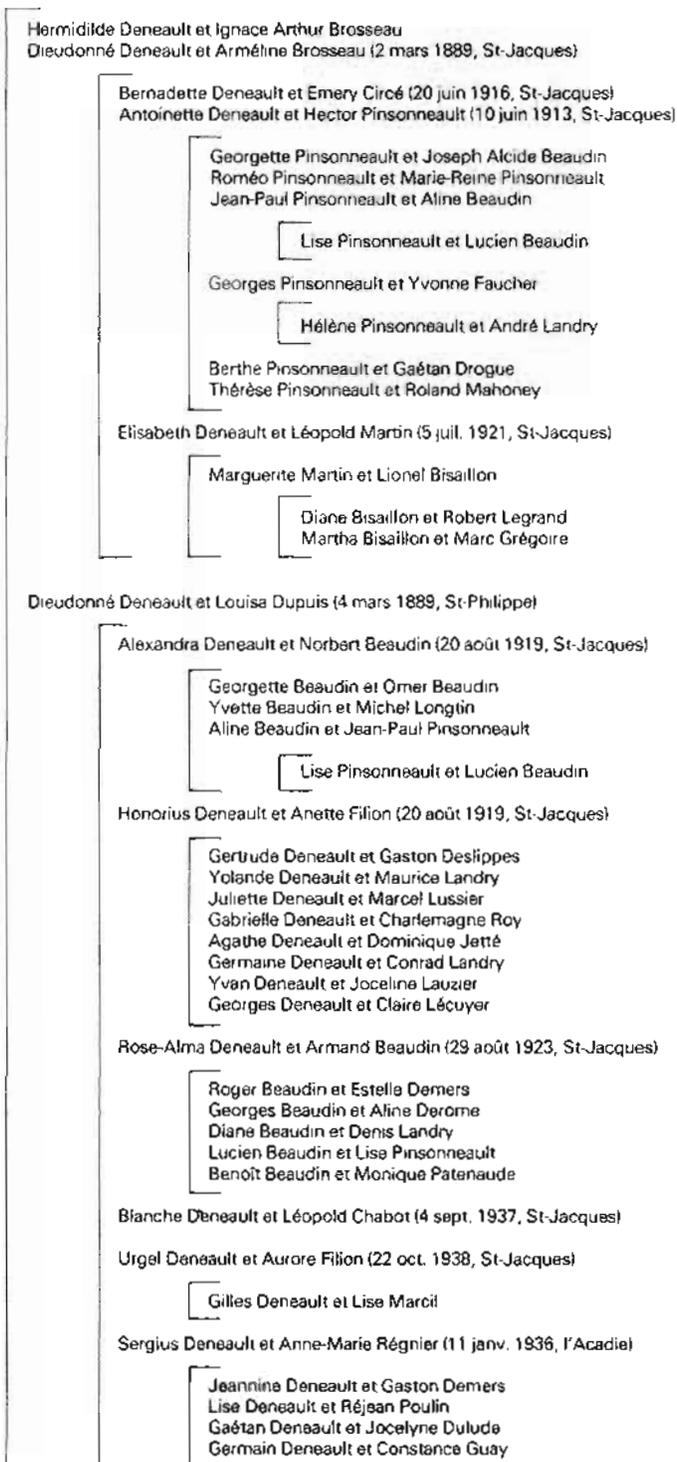


TABLEAU 6: Descendance de Joseph et de Hermine Legrand

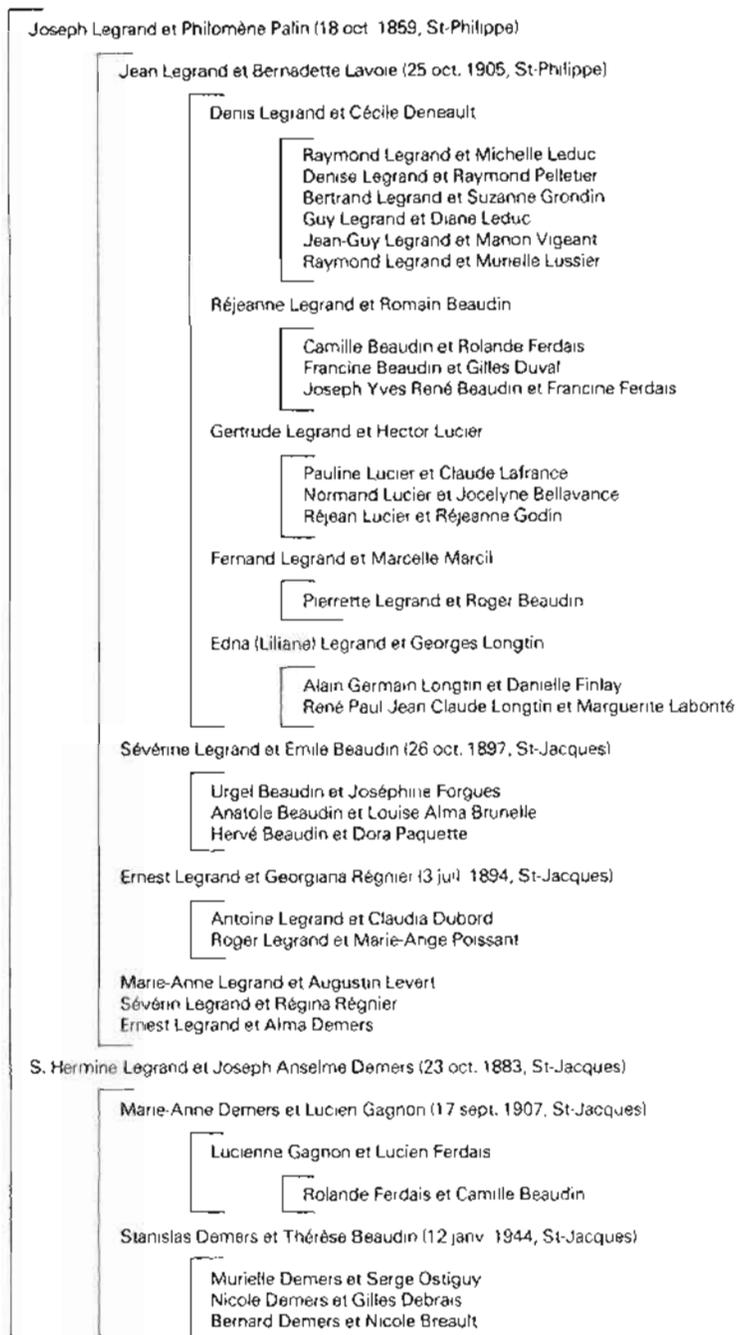


TABLEAU 7: Descendance de Philomène Legrand et David Poissant (mariés le 29 oct. 1861 à St-Jacques)

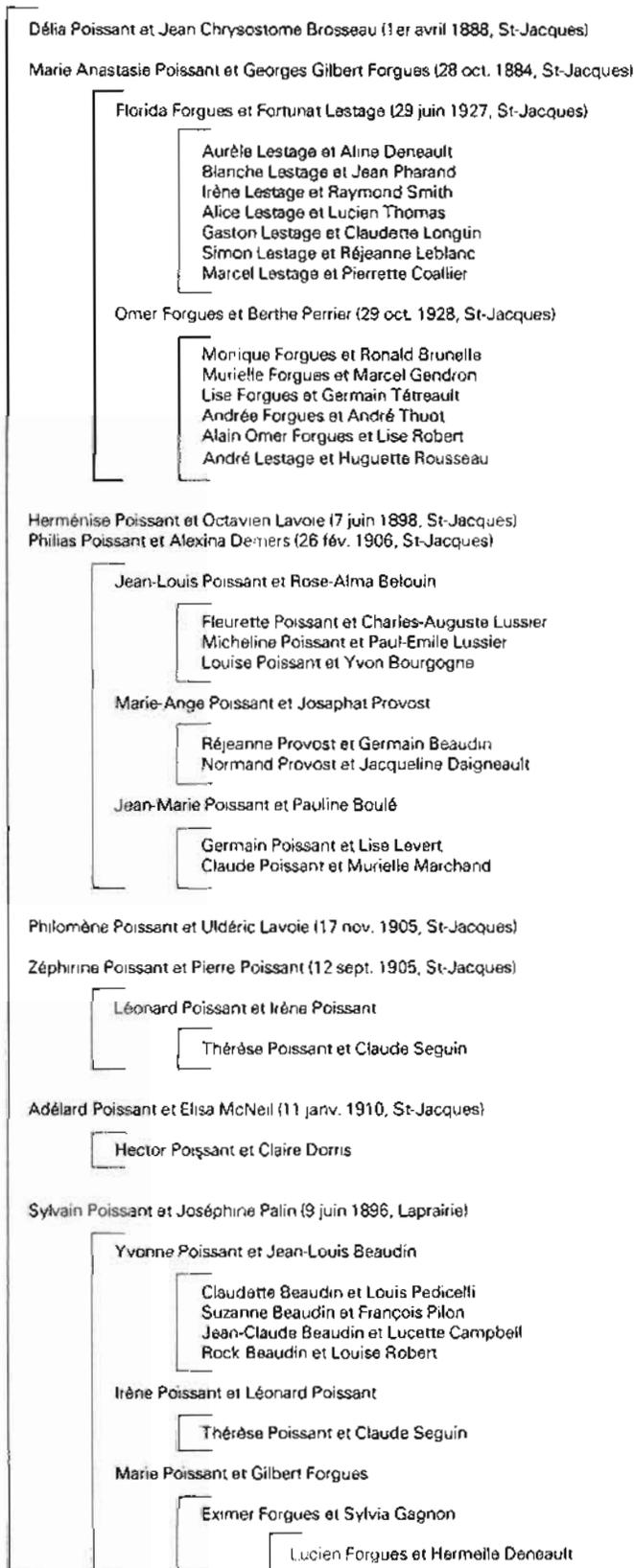


TABLEAU 8: Descendance de Marie, de Céline et de Jules Legrand

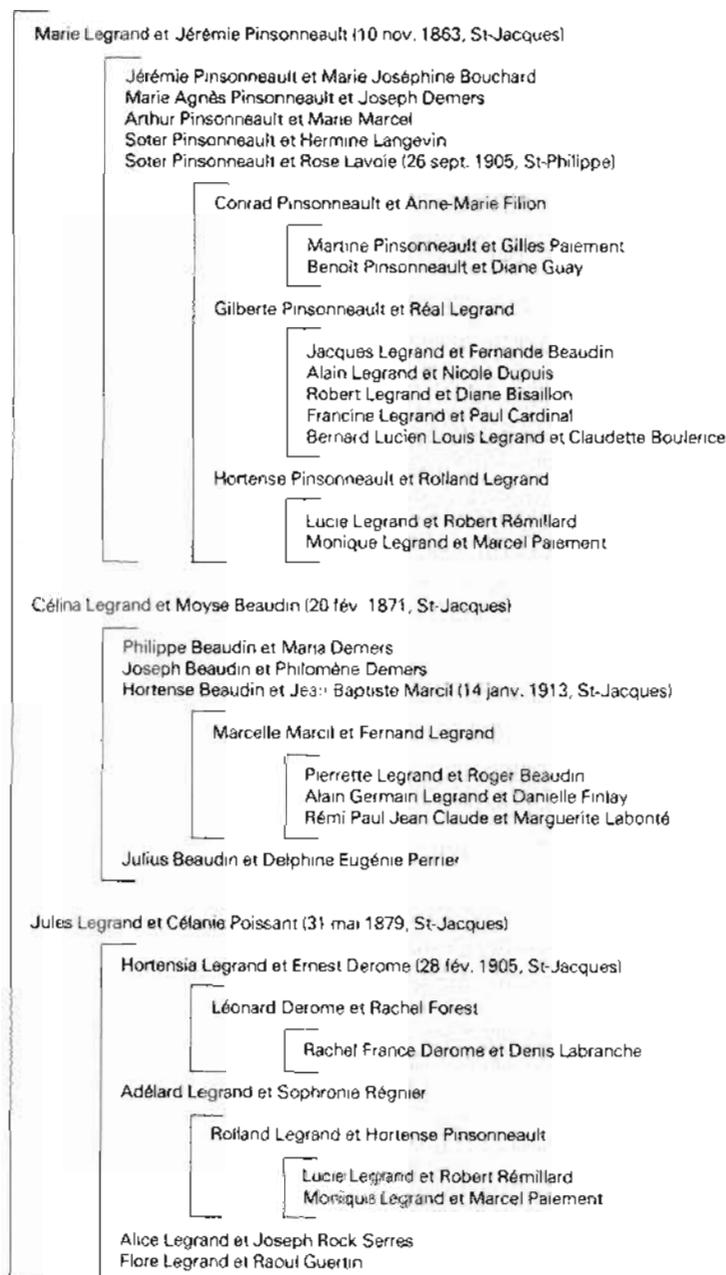


TABLEAU 9: Descendance de Vital Legrand et Marie-Phébée Dupuis
(mariés le 5 octobre 1847 à St-Philippe)

Emile Legrand et Flore Deneault (23 fév. 1892, St-Jacques)

Adèle Legrand et Israël Delphis Longtin (12 janv. 1881, St-Philippe)

Gertrude Longtin et Jacques Rémillard

Bérard (Daniel) Rémillard et Agnès Fortin

Mario Rémillard et Johanne Prévost

Josette (Joséphine) Legrand et Dieudonné Longtin (26 mars 1884, St-Philippe)

Eugène Longtin et Lucie Daigneault

Lucienne Longtin et Alfred Derome

Denis Derome et Thérèse Lamarre
Jean-Claude Derome et Rollande Tremblay
Serge Bernard Derome et Marie Thérèse Viens
Aline Derome et Roger Beaudin
Gaétane Derome et Philippe Deneault
Lucie Derome et Joseph-Airné Derome

Carol Derome et Bertrand Chassé

Huguette Derome et Luc Falcon

Monique Falcon et Denis Corbeil
Donald Falcon et Carole Lefebvre

Gisèle Derome et Jean-Louis Gagnon
Colombe Derome et Maurice Gagnon
Michel Derome et Marielle Grégoire

Johanne Derome et Michel Chassé
Herbain Derome et Micheline Boisvert

Pauline Longtin et Gaston Boulé

Claudine Boulé et Denis Michaud
Roger Boulé et Diane Laurin
Céline Boulé et Ghislain Bisailon

Marie Legrand et Elisée Beaudin (13 fév. 1888, St-Philippe)

Jacques Arthur Beaudin et Cécile Longtin

Roch Beaudin et Aurore Nolette

Alice Beaudin et Alexandre Rémillard

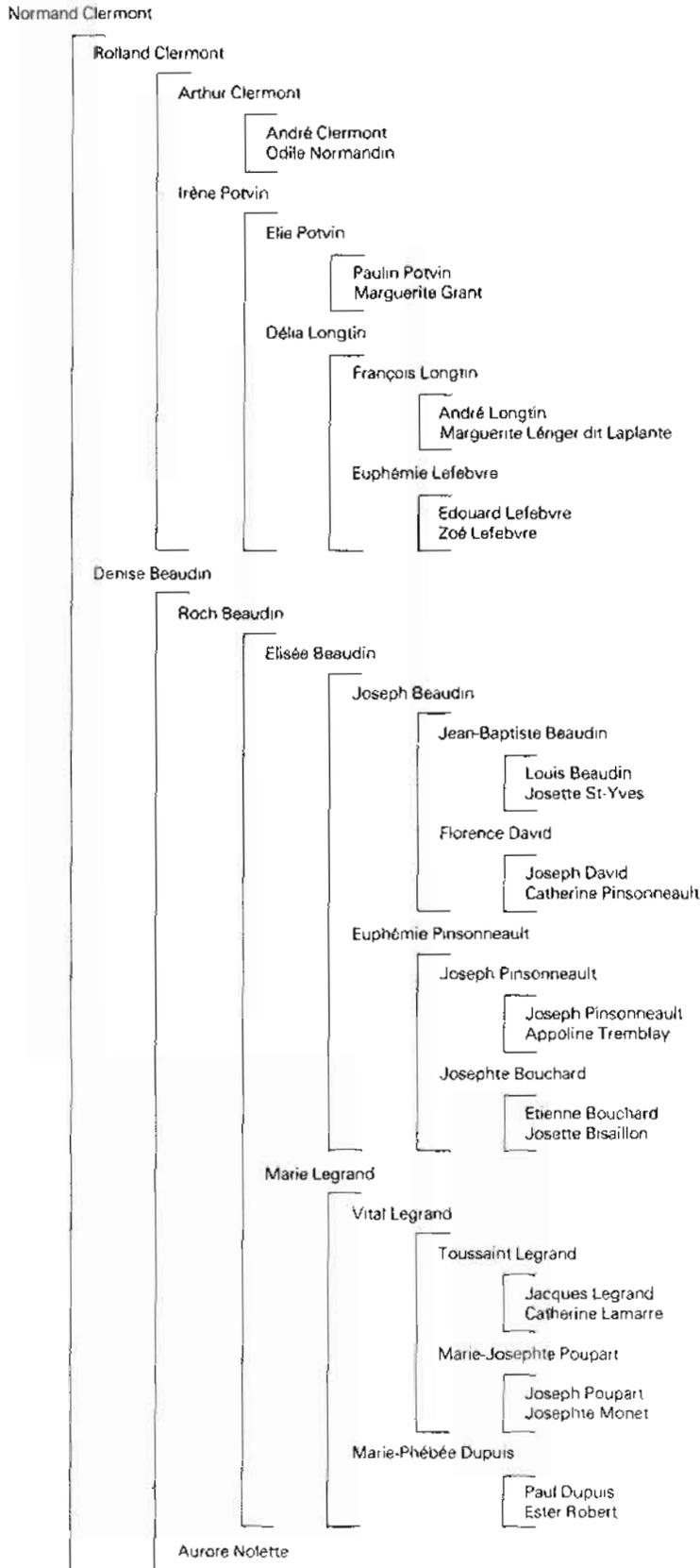
Adrienne Beaudin et Emile Martin

Jean-Louis Beaudin et Yvonne Poissant (18 janv. 1936, St-Jacques)

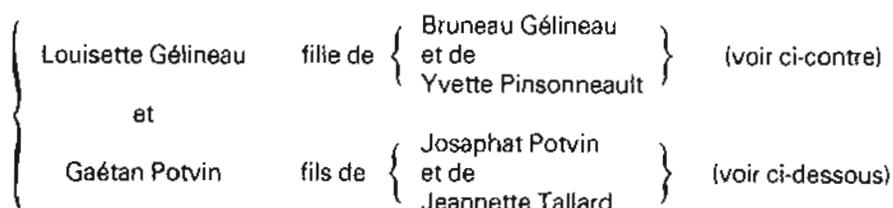
Claudette Beaudin et Louis Pedicelli
Suzanne Beaudin et François Pilon
Jean-Claude Beaudin et Lucette Campbell
Roch Beaudin et Louise Robert



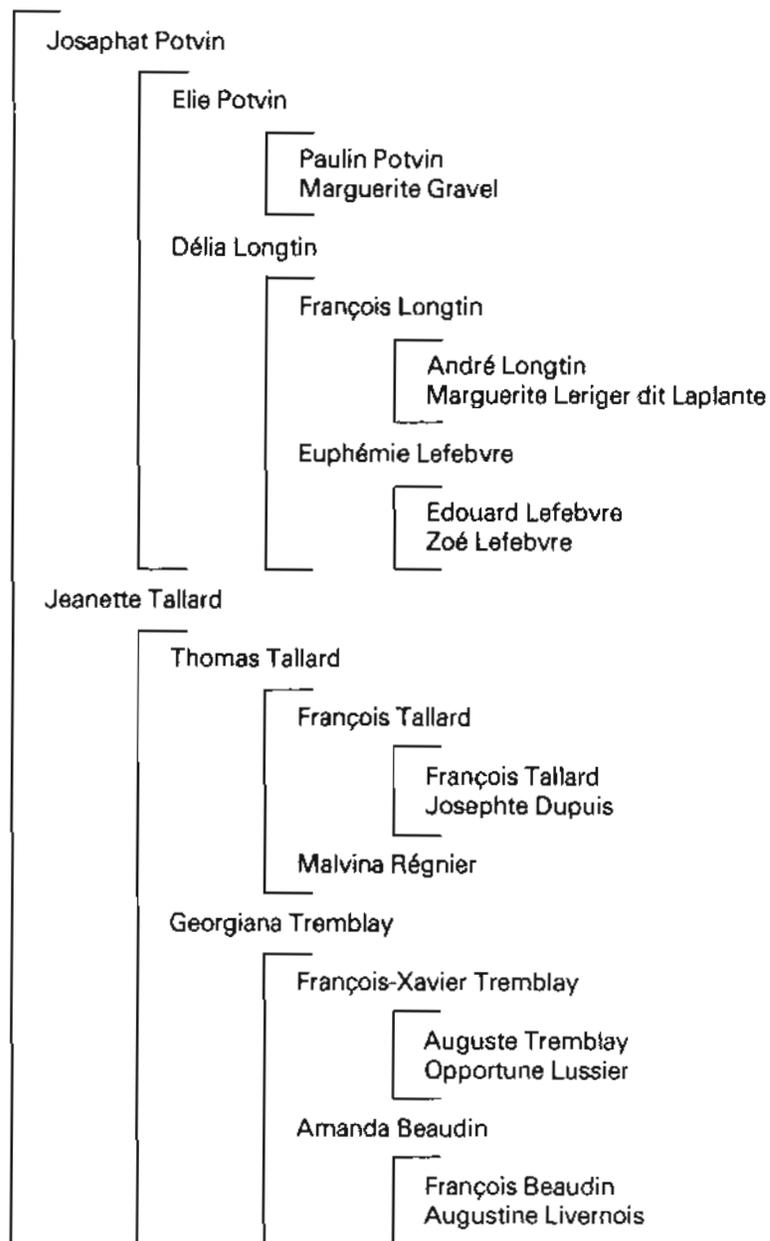
Ascendance des Clermont-Beaudin



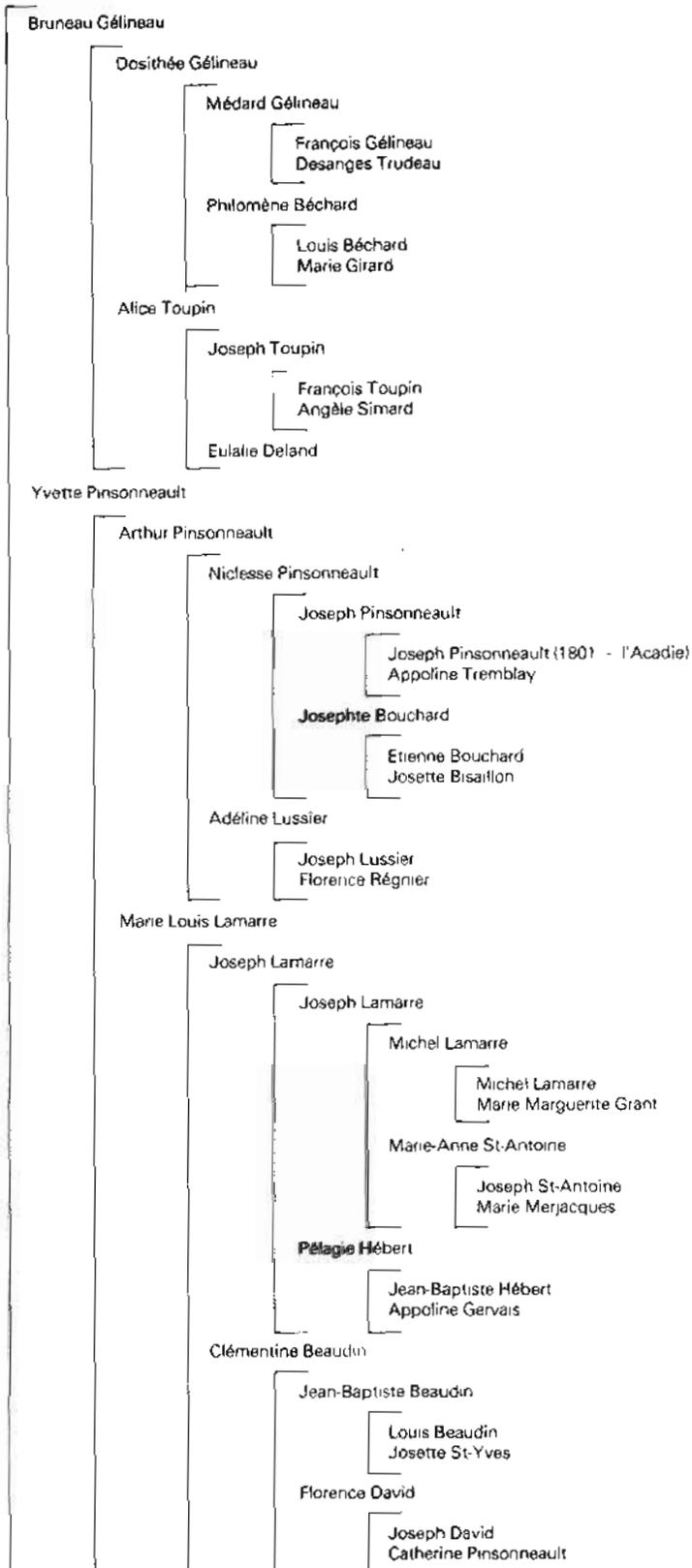
Ascendance des Potvin-Gélineau



Gaétan Potvin



Louissette Géliveau



ROBERT

Bref historique d'une famille fondatrice

Louis Robert de Lapommeray dit Lafontaine fut baptisé à la paroisse Sainte-Marguerite de La Rochelle le 12 août 1638. Il était le quatrième et dernier enfant du cabaretier André Robert de Lapommeray et Catherine Bonain originaires du petit village de Breuilaufa au Poitou.

Louis Robert de Lapommeray vint en Nouvelle-France en qualité de soldat du régiment de Carignan Cie. de monsieur Arnoult de Loubias; à l'été de 1665 les soldats s'embarquèrent à La Rochelle sur le Saint-Sébastien pour en débarquer à Québec le 12 septembre de la même année en même temps que messieurs de Courcelle et Talon. Au mois de janvier 1666 monsieur Arnoult de Loubias et ses soldats se dirigèrent vers Trois-Rivières lieu de leur cantonnement.

Louis Robert de Lapommeray, alors âgé de 28 ans, épousa Marie Bourgerie âgée de 12 ans à Trois-Rivières le 26 novembre 1666 ayant comme témoins messieurs Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières et Henri de Chastelard, marquis de Salières; de cette union naquirent neuf fils et trois filles.

En 1668 lors de son licenciement de l'armée, Louis Robert comme tous les autres soldats désireux de s'établir à demeure en Nouvelle-France reçoit du roi de France la somme de cent francs et les vivres d'une année; c'est alors qu'il va s'établir définitivement à Boucherville comme agriculteur tout en exerçant en même temps le métier de cordonnier.

Louis Robert de Lapommeray décéda le premier janvier 1711 et fut inhumé le lendemain à Boucherville, son épouse Marie Bourgerie décéda le 19 septembre 1719 et le lendemain rejoignait son mari dans le cimetière de Boucherville.

François Robert, l'un des neuf fils de Louis Robert de Lapommeray et Marie Bourgerie, épousa Marie Lanquetteau (Lanctôt) à Longueuil le 26 juin 1712; cinq de ses fils, Jacques marié à Marguerite Martinbeau (grands-parents du patriote Joseph-Marie), François marié à Charlotte Robin, Pierre marié en secondes noces à Marie Magnan, Antoine marié à Françoise Deniger et Joseph marié à Marguerite Lonquetin (Longtin) vinrent s'établir dans la Seigneurie de La Prairie de la Magdeleine, dans la partie de cette seigneurie qui devait devenir Saint-Philippe en 1751.

Quelques années après leur mariage le sept février 1752, Joseph Robert et Marguerite Lonquetin vinrent s'établir sur une concession dans la partie de Saint-Philippe qui devint Saint-Jacques-le-Mineur en 1834.

Le 8 février 1794, devant le notaire Louis Chaboulier du district de Montréal dans la province du Bas-Canada, Joseph Robert se porta acquéreur de la concession partiellement défrichée de Pierre Pinsonneau, devenant par le fait même propriétaire de deux concessions voisines l'une de l'autre tenant par devant au nord de la rivière Saint-Jacques et par derrière aux terres de Saint-André.

Selon une tradition familiale cette terre fut, par voie de testament, transmise de père en fils depuis 1794, pendant six générations elle fut la propriété d'un descendant de Joseph Robert l'ancêtre défricheur; cette tradition fut malheureusement rompue en 1977 lorsque la terre fut vendue à la famille Deneault.

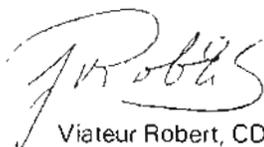
Les deux dernières générations propriétaires de la terre paternelle furent celles de Vital dit Jacob Robert et de son fils Adrien Robert.

Des quatre fils de Vital dit Jacob Robert, seul Adrien marié à Berthe Lefebvre demeurera à Saint-Jacques-le-Mineur, il y décéda en 1972 laissant 9 descendants. Jean-Louis marié à Albertine Bisailon ira s'établir à Laprairie où il mourut en 1963 laissant 8 descendants. Charlemagne époux d'Yvonne Bleau était conducteur d'autobus à Montréal, il décéda à Saint-Blaise en 1974 ne laissant aucun descendant. L'abbé Hector Robert fut curé en Saskatchewan de 1932 à 1974, il décéda à Laprairie en 1977.

Ainsi prend fin l'histoire d'une famille pionnière qui a largement contribué à la fondation et au développement de Saint-Jacques-le-Mineur.

Avant de terminer ce bref historique de la famille Robert, je me dois de mentionner l'acte héroïque du neveu de Joseph Robert, le patriote Joseph-Marie Robert capitaine de milice de Saint-Philippe qui à la tête de ses patriotes prit part à la rébellion de 1837-1838.

Joseph-Marie Robert et onze de ses compagnons, à qui la Nation Québécoise doit sa survivance, furent condamnés à mort par un tribunal militaire britannique et furent exécutés par la pendaison. Leurs noms et leur patriotisme resteront à jamais gravés dans la mémoire des Québécois.



Viateur Robert, CD



SUR UNE VIEILLE MAISON

On dit qu'il y a plus d'Irlandais hors de l'Irlande que dans la vieille et verte Irlande elle-même. Parodiant cette universelle constatation, on peut, en souriant, affirmer qu'il y a plus d'habitants de St-Jacques-le-Mineur en dehors du village que dans le village lui-même...

Je n'habite pas à St-Jacques, et pourtant, sans m'en considérer citoyen, j'estime appartenir à ce village, dépendant de son territoire psychologique et moral, solidaire du clan des miens.

Car mes ancêtres paternels sont arrivés dans la région dès 1755, venant du beau comté de Bellechasse, plus particulièrement des villages de Beaumont, St-Michel et Berthier-sur-Mer. Sans doute, s'étant installés dans la région de L'Acadie-Napierville, il leur fut naturel de prendre des terres dans les rangs qui allaient se détacher de ces villages pour former Johnston, plus tard St-Jacques-le-Mineur.

J'appartiens donc au terroir, au patrimoine de St-Jacques, comme ses arbres, ses granges, ses vieilles maisons... Vieille maison... C'est en effet une vieille maison qui m'apparaît être le premier objet sacré me faisant prendre conscience de mon union à St-Jacques. Mon père, Oswald, né dans ce village, s'était exilé à Montréal. Il y avait épousé une demoiselle Bernadette Durivage, dont toute la parenté Durivage-Martin-Normandin venait de St-Jacques et des alentours. C'est donc dire que comme racines, j'étais gréé... Je suis donc né d'abord dans la grande ville, mais ma deuxième naissance s'est produite dans la vieille maison du Bas-du-Ruisseau où nous venions, dans les années 35-45, passer une partie de l'été.

Cette maison, qui tient toujours debout, avait été la maison natale de mon père et de ses frères et soeurs. Elle avait donc pour mon père un caractère sacré. Depuis que j'ai conscience de l'oreille, j'en ai toujours entendu parler avec une piété comme lorsque l'on parle d'un temple. Quand, au mois de juin, nous nous installions, mon père y pénétrait le premier, avec une sorte de ferveur muette qui trahissait son amour pour ce lieu et l'émotion soulevée par ces murs qui devaient lui rappeler les joies et les deuils de son enfance d'orphelin.

Ma mère et moi, nous le devinions, et nous n'aurions jamais osé proférer des paroles profanatoires envers cette habitation que mon père vénérât.

J'ai donc appris par mon père, par son amour pour un terroir, le vrai respect du paysage, du travail rural, des animaux. Vivant dans les mêmes lieux que son enfance avait connus, j'ai aussi appris les travaux agraires, les rythmes des récoltes, les corvées collectives, les plaisirs de la frugalité des mets campagnards. C'est aussi grâce à la vie dans cette maison que j'ai connu les êtres humains du voisinage... D'abord mes propres cousins Rémillard, les fils et filles d'Alexandre et d'Alice, d'Armand et

de Georgina. Puis, par les jeux, les conversations, les visites, les calamités naturelles, d'autres voisins, des Pinsonneault, des Derome, et d'autres Rémillard...

C'est par cette maison, qui me gravait à un mode de vie de rigoureux labeurs et de plaisirs incommensurables que j'ai d'abord été soudé au pays, à la terre québécoise. Quand, plus tard, je suis devenu écrivain, je n'ai eu qu'à plonger mes crayons dans ce riche amoncellement de couleurs, d'objets, de souvenirs, et bien sûr, de sentiments affectueux. Ma sensibilité d'artiste a d'abord été langée, enveloppée par celle de mes parents, eux-mêmes réchauffés, de façon inconsciente, par toutes ces fibres, ces fils épars qui forment le tissu de St-Jacques-le-Mineur.

Fêter l'anniversaire d'un village ordinaire, c'est d'abord se souvenir de toutes ces générations d'hommes et de femmes, heureux, malades, pauvres ou prospères, enfin de tous ces gens dont la vie devait bien ressembler à la nôtre, et dont le labeur et le courage ont fait ce que nous sommes, et ce que le pays sera.

L'évocation d'un passé, que je viens de tracer à partir d'une vieille maison ancestrale, n'est pas uniquement pour moi. Laissez-moi changer de nom... essayez vous-même... c'est facile... ça devient très doux... Enlevez le nom Rémillard... Allez-y... inscrivez un Falcon, un Derome, un Beaudin, un Dupuis, un Payant, un Longtin, et d'autres et d'autres et encore d'autres... Essayez, n'ayez pas peur... Tout le monde, soudain, verra surgir, pour lui, sa vieille maison, quelque part, dans un rang, à St-Jacques-le-Mineur!

Jean Robert Rémillard





Famille Julien Bisailon



Sur le perron...



Saint-Jacques-le-Mineur

...les familles



Saint-Jacques-le-Mineur



famille JOSEPH ADAM



Assis: Joseph Adam et Hélène Lestage. Debout: Denise, Jean-Paul, Suzanne, Germain, Louise, Raymond

Joseph Adam fils d'Hormisdas Adam et Delphine Caron, né le 22 avril 1893 et Hélène Lestage fille d'Hormisdas Lestage et Marguerite Régnier, née le 27 juin 1896. Tous deux, natifs, baptisés, mariés le 4 mars 1919 à St-Jacques-le-Mineur. De cette union sont nés neuf enfants dont six vivants: Jean-Paul (31 juillet 1922), Germain (19 juin 1926), Suzanne (23 juillet 1928), Raymond (31 octobre 1929), Louise (9 octobre 1932), Denise (14 mai 1934).

Cultivateur de son métier, continuant à partager le travail à la ferme familiale, ils s'installèrent sur une petite terre d'une cinquantaine d'acres longeant la route Edouard VII à trois milles du village mais tout près de l'école, c'est là que les enfants ont reçu une bonne partie de leur instruction.

Président et commissaire d'école pendant plusieurs années, Joseph aimait à faire sa part pour aider la collectivité tandis que son épouse était membre du cercle des fermières.

Au printemps 1943, vente de la terre et déménagement sur une plus grande ferme dans la 4^{ième} Ligne en la paroisse de St-Valentin. En 1962, le temps de la retraite approche, achat d'une maison au village en face de l'église. Une douzaine d'années passent en vie active mais par la suite, la santé chancelante de Joseph l'oblige d'entrer à l'hôpital, la veille de Noël 1977, il est décédé le 19 janvier 1978 à l'âge de 84 ans et neuf mois.

Hélène demeura dans la maison jusqu'au 20 mars 1981. Aujourd'hui pensionnaire à la résidence Richelieu-Montréal avec sa fille Denise tandis que Louise vit au foyer de la Charité à Pointe-aux-Trembles. Suzanne, veuve de Pierre Pierre, demeure à Carignan. Les garçons sont mariés et habitent tous St-Valentin.

Agée de 87 ans, Hélène Lestage Adam compte quatre générations avec seize petits-enfants et onze arrière-petits-enfants.

La famille Adam garde des souvenirs inoubliables de leur paroisse natale, salue les familles connues et souhaite aux résidents actuels «Bon 150^{ième} ANNIVERSAIRE».



Hélène, Joseph et Jean-Paul en 1922.



Les enfants de Joseph Adam vers 1940.



Dernière demeure.



famille MICHEL ET GINETTE ALEXANDRE



Notre résidence

Je suis né à Laprairie le 6 juin 1950, fils de Ange-Aimé Alexandre et Réjeanne Godin.

Marié le 2 février 1974 à Ginette Bélisle, née à St-André-Avelin le 27 avril 1949, fille de Gérard Bélisle et de Lauréanne Allard.

De ce mariage, est née le 15 mars 1980, une fille nommée Nathalie.

Après avoir demeuré à Laprairie jusqu'en 1978, nous avons acquis cette maison à St-Jacques.

Comme profession, je suis peintre en automobile depuis 1973 pour un concessionnaire FORD.

Ginette a travaillé pour Catelli et Groupe Pharmaceutique Bristol Myers.



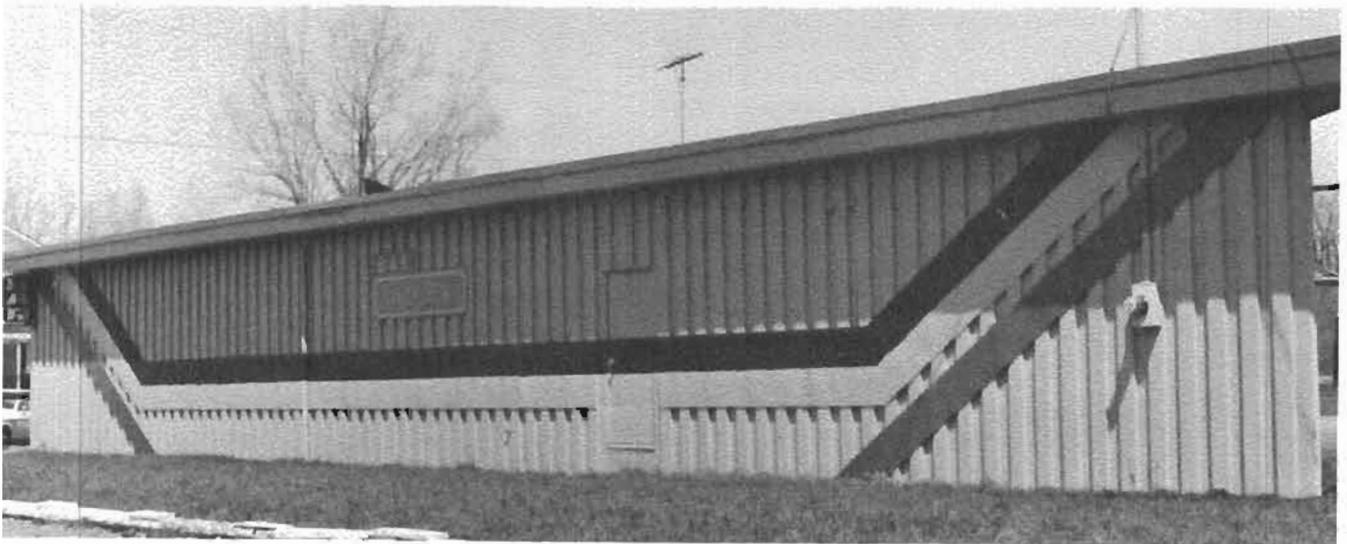
Michel et Ginette



Notre fille Nathalie



«Le Mirliton»



Le bar salon «Le Mirliton» fut construit en 1973.

Comme le terrain est déjà triangulaire, c'est cette forme qui fut adoptée pour le bar. L'aménagement du terrain s'est fait graduellement. Le stationnement fut déplacé du Boulevard Edouard VII et installé du côté du restaurant voisin.

Au printemps 1983, les lignes de couleur furent ajoutées.

«Le Mirliton» est géré par M. Maurice Bourgeois qui en est aussi le propriétaire.

famille CLAUDE AMYOT



Résidence familiale

Après des démarches sommaires l'on note que vingt-six (26) personnes ont possédé cette maison depuis 1891 à ce jour.

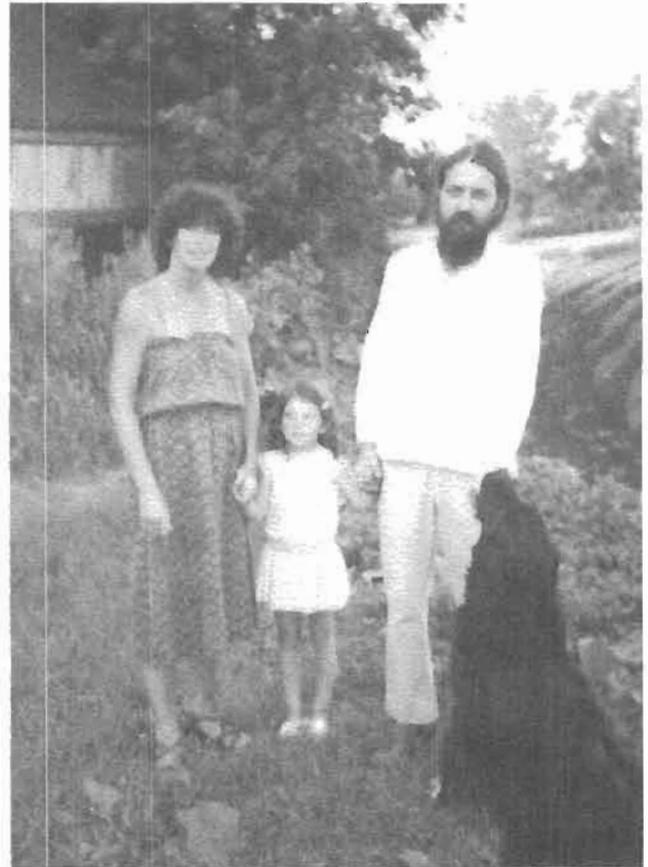
Claude est né à Montréal en 1942. Après des études secondaires, il a passé deux (2) ans à l'Université Laval (arpentage) et trois (3) ans à l'Université du Québec à Montréal.

Colette est née à Québec en 1943. Après un cours de secrétariat, elle a travaillé à l'Université Laval durant trois (3) ans pour se retrouver à Montréal en 1966 où elle a travaillé au Collège Marie-Victorin comme secrétaire de direction pendant six (6) ans.

Claude et Colette se sont épousés en 1966 et demeurèrent à Montréal jusqu'en 1975 où ils font l'acquisition de cette maison en 1976. C'est grâce à une amie, Marina Pierard, qui demeurait à St-Jacques qu'ils décident d'acheter dans ce beau coin de pays. Depuis ce temps ils la rénovent graduellement.

Alexandra est née à St-Jacques le 12 septembre 1978.

Etant tous deux de l'extérieur, Claude et Colette s'intègrent aux activités scolaires (Colette est commissaire d'école depuis juin 1981), sportives et sociales de la paroisse. Quant à Alexandra, elle débutera en septembre 1983 la phase scolaire.



Colette, Alexandra, Claude.



famille AURÈLE AUBRY



Aurèle Aubry et Marie-Ange Leblanc

Aurèle Aubry est né à Montréal en 1913. L'aîné d'une famille de 3 enfants. Devenu orphelin très jeune, il a été placé dans un orphelinat pour la durée de son enfance, et ensuite entré très tôt au marché du travail. En 1939, il épouse Marie-Ange Leblanc pour le meilleur et pour le pire. Dès le début de leur union, Aurèle et Marie-Ange s'installent à Napierville et y demeurent durant 8 ans. En 1940, leur 1er enfant est né, une fille Nicole qui est suivie d'un garçon Claude en 1942. Comme 3e enfant, une fille Micheline est née en 1944. En 1946, un 4e enfant est né. Il s'agit de Raymond qui vient compléter une famille de 4 enfants. En 1947, leur décision est prise, ils viennent s'installer à St-Jacques. Marie-Ange pour sa part, remplit très bien ses rôles de mère et fermière.

En 1959, Nicole est unie à Marcel Boulé et ils demeurent en cette paroisse. De cette union, 3 enfants sont nés. Johanne, Daniel et Jocelyn.



Michelina, Raymond, Aurèle, Marie-Ange, Claude et Nicole

En 1965, 2 mariages dans cette famille. Claude est uni à Lise Ethier et ils ont maintenant 2 enfants: Stéphane et Sylvain qui sont tous deux étudiants. Micheline est unie à Gaétan Boulé. Ils ont une fille Marie-Claude qui est étudiante.

En 1970, Raymond est uni à Gisèle Roy. Ils ont un garçon Maxime qui est étudiant.

Malgré ces dures années de labeur et les déboires de la vie, les membres de cette famille se disent heureux et satisfaits de leur existence. Cultivateur durant son jeune âge qu'il a abandonné pour occuper différents emplois. Il a même été «mouleur» dans une fonderie.

Aurèle et Marie-Ange vivent ici à St-Jacques où il fait bon vivre depuis 36 ans. Marie-Ange ménagère et éducatrice de ses enfants, est aussi active aux organisations de la paroisse. Aurèle est maintenant retraité. Il fait du bénévolat pour personnes âgées et malgré tout, trouve le temps de s'adonner à son sport favori le golf.



Debout: Johanne, Jocelyn, Marie-Claude et Daniel. Assis: Stéphane, Sylvain et Maxime



4 générations: Nicole, Marie-Ange, Johanne, Alexandre

famille JOSEPH ALCIDE BEAUDIN



Descendant en huitième génération de René Beaudin, Joseph Alcide naquit à St-Jacques, il y a soixante-quinze ans. Parti de Niort dans le Poitou, René arriva à Québec en 1680 et il s'établit à Laprairie en 1718. Le premier Beaudin qui a choisi de vivre à St-Jacques, c'est le grand-père de Joseph Alcide, Joseph «petit» Beaudin qui maria Euphémie Pinsonneault en 1859. Après avoir vécu successivement huit ans sur le rang du Coteau, onze ans sur le rang St-André, ses parents Evariste et Mélina achètent la maison et la terre du docteur Bénéni Guérin et s'installent au coeur du village. Joseph Alcide a des liens avec plusieurs membres de la paroisse St-Jacques: tout d'abord avec ses frères et soeurs maintenant décédés, Martial, Albertine, Hélène, Alexia, Albert, Nérée et Dominique; avec sa soeur Thérèse (Mme Stanislas Demers), avec Conrad Longpré, avec feu Marie Beaudin, avec feu Mme Hector Pinsonneault et avec plusieurs autres.



La maison du Coteau avant 1916



Les trois épouses: feu Georgette Pinsonneault, feu Laurette Longpré, Thérèse Ruel.



Mélina et Evariste Beaudin

En 1936, après son mariage avec feu Georgette Pinsonneault, Joseph Alcide quitte la maison paternelle et fonde son foyer dans une maison (qu'on a déménagée depuis) sise en face du magasin général. Il y vivra treize ans, puis partira pour St-Jean. Cinq enfants naîtront de son premier mariage: Ferdinand, marié à Micheline Duval; Ginette, mariée à Alain Plouffe; Huguette, mariée à Réal Forest; Fabio (Bernard), frère mariste; Monique mariée à Claude Lapière. De son deuxième mariage avec feu Laurette Longpré, naîtront quatre enfants (dont un décédé à sa naissance); André, marié à Lisette Leduc; Cécile, mariée à André Filion; Jean, marié à Micheline Pigeon. Un enfant naîtra de son troisième mariage avec Thérèse Ruel: Lise, mariée à Daniel Boulerice.



Avant, de g à d: Jean, Joseph-Alcide, André. Arrière: Fabio, Lise, Ginette, Monique, Cécile, Huguette et Ferdinand

En 1967, c'est le retour au village natal que Thérèse et Joseph Alcide habitent depuis. Dix-huit petits-enfants viennent par leur sourire et leur jeunesse égayer la retraite de leurs grands-parents. Ce sont: Chantal, Eric et Isabelle Beaudin; Nathalie, Serge et Sébastien Plouffe; Richard et Sylvie Forest; Marie-Claude, Zacharie et François Lapière; Geneviève et Mathieu Beaudin; Patrick et Jonathan Filion; les jumeaux de Jean et Micheline Beaudin: Guillaume et Alexis; Lisa Boulerice.



famille ARMAND BEAUDIN

Armand Beaudin, fils de Joseph Beaudin et de Lucie Béchard est né à St-Jacques-le-Mineur le 28 octobre 1906. Il a épousé Armandine Côté le 6 juin 1934. Elle était née le 9 avril 1911, fille de Samuel Côté et de Emma Laurin. La première année, ils sont demeurés à Napierville et sont revenus dans sa paroisse natale sur une ferme qu'il a achetée de son beau-père en 1935 où sa femme demeure actuellement. De cette union naquirent trois enfants: Jeannette, Roger et Serge. En 1944, il achète une autre ferme avec des pommiers et des pruniers et en fit la culture pendant 32 ans. En 1949, il acheta une autre ferme où il fit la culture maraîchère. Il a été échevin et commissaire président pendant 12 ans. Il décéda le 26 avril 1976.



M. et Mme Armand Beaudin



Serge, né le 20 juillet 1942, a épousé Céline Raymond en l'église de St-Mathieu, fille d'Isidore Raymond et de Laurette Roy de St-Michel. De cette union sont nés Michelle et Sylvain. Ils demeurent à St-Jacques-le-Mineur.



Roger, né le 1er novembre 1936, a épousé Pierrette Legrand en l'église de St-Jacques-le-Mineur, fille de Fernand Legrand et de Marcelle Marcil. De cette union est née une fille, Nancy.



Jeannette est née le 23 septembre 1935 et a épousé Jacques Tremblay, fils de Armand Tremblay et de Rosalinda Trudeau de Sherrington. De cette union est née une fille, Chantal. Actuellement, ils demeurent à Montréal.



Chantal, née le 22 juin 1966, est finissante de l'école secondaire Villa Maria.



famille ARMAND BEAUDIN



Armand et Rose-Alma Beaudin



La maison originelle



Leurs enfants



Jean-Paul



Guy (leur fils décédé)

Armand Beaudin et Rose-Alma Deneault sont les auteurs d'une des belles et grandes familles de St-Jacques, où ils se sont établis en 1923.

Armand est né à St-Edouard, le 28 juin 1894 et est issu de l'union d'Arcade Beaudin et d'Alphonsine Dupuis. Rose-Alma, quant à elle, naquit le 16 février 1903, à St-Jacques, de la rencontre de Déus Deneault et de Louisa Dupuis. Ils se sont mariés le 23 août 1923 et la famille s'est établie à St-Jacques, sur le rang St-André. Au fil des ans, à travers l'exploitation de la ferme, 11 enfants sont nés, soit 10 garçons et une fille. Fernand (1924), marié à Louise Bourgeois en 1955, un garçon et un petit-fils; Roger (1925), marié à Estelle Demers en 1950, un garçon; Gaétan, médecin (1926); Guy (1928-1952) décédé accidentellement; Jean-Paul (1928), marié à Marielle Grégoire en 1953, un garçon, décédé accidentellement; Georges (1930), marié à Aline Derome en 1956, un garçon et deux filles décédées accidentellement; Clément (1932), marié à Solange Beaudin en 1962, une fille; Diane (1935), mariée à Denis Landry en 1957, deux garçons et une fille; Lucien (1937), marié à Lise Pinsonneault en 1971, deux filles; André (1941), marié à Germaine Berteau en 1972, une fille; Benoît (1945), marié à Monique Patenaude en 1972, un garçon, une fille.

Du lever au coucher du soleil, Rose-Alma et Armand trimèrent dur pendant une cinquantaine d'années pour agrandir et améliorer la propriété familiale. On y pratiquait surtout la culture maraîchère. Ceux-ci vendaient eux-mêmes leurs produits, au marché de St-Jean. Rose-Alma, en plus de sa besogne quotidienne, veillait à l'éducation des enfants, à leur habillement et à leur bien-être.

Armand fit sa marque dans le milieu politique, en occupant successivement les fonctions de marguillier et de conseiller municipal.

En 1973, le couple fête son 50^e anniversaire de mariage, entouré de leurs enfants et petits-enfants. La longue route qu'ils avaient faite ensemble devait malheureusement se terminer en 1975 avec le décès d'Armand, le 13 juillet. Rose-Alma demeure maintenant chez son fils Fernand, entourée de l'amour de ses dix enfants encore vivants et de ses 12 petits-enfants. Elle est même devenue arrière-grand-mère depuis 1976.

La maison familiale a été bâtie en 1922 par Armand Beaudin qui se préparait alors à épouser Rose-Alma. Elle est située sur le rang St-André et est contiguë à la terre paternelle. C'est maintenant le cadet de la famille, Benoît, qui occupe la propriété ayant acquis cette dernière en 1971. Il y pratique la monoculture extensive du maïs.



famille CAMILLE BEAUDIN

Né le 19 octobre 1940, Camille est le fils de Romain Beaudin et de Réjeanne Legrand. Marié à Rollande Ferdais, institutrice, née le 28 février 1943, fille de Lucien Ferdais et de Lucienne Gagnon de L'Acadie. De cette union naquirent: Johanne le 8 juillet 1965, Jean-François le 22 décembre 1968, Michel le 9 octobre 1972 et Marie-France le 27 juin 1975.



Michel, Camille, Jean-François, Rollande, Johanne, Marie-France

En 1964, Camille acheta la ferme paternelle pour en faire une exploitation laitière. En plus de son travail de ferme, il se dévoue au sein de plusieurs organismes. Il fut administrateur à la Caisse populaire de Napierville de 1972 à 1978. D'où est né en lui le projet de fonder une caisse à Saint-Jacques-le-Mineur. Il mit son projet à

exécution en 1978, il entra en communication avec l'Union Régionale de Montréal et en juin la même année, le projet était accepté. En septembre, il fut élu au conseil d'administration. De 1980 à 1982, il fut président de cette Caisse. Présentement il fait partie du mouvement des optimistes de St-Jacques.



famille JEAN BEAUDIN



Moïse et Céline Beaudin



Jean et Florine Beaudin, lors de leur mariage le 5 septembre 1920



Famille Jean Beaudin

Le premier des ancêtres à s'établir au Québec, à Beauport, vers l'année 1687, est René Beaudin. Son père, Charles Bodin était originaire de Notre-Dame de Niort, dans le Poitou (France).



Jean-Moïse, Olière et leur fille Elaine

Toussaint Beaudin, né en 1799, et son épouse, Marie-Louise Meny, sont parmi les premiers défricheurs du rang St-André. Ils y ont bâti, à leur arrivée à l'automne, une première maison qui existe encore aujourd'hui. Cette maison, rénovée en 1956, a plus de 150 ans. Il leur a fallu, durant l'hiver suivant, bûcher une partie de leur propriété d'une superficie de 90 arpents, afin de pouvoir semer la partie défrichée au printemps. A l'hiver 1870, il fut inhumé dans le caveau de la sacristie.

Moïse Beaudin, son fils né en 1839, épouse Céline Legrand, fille de Joseph Legrand et de Sophie Deneault, en 1871. Tout en agrandissant les terres cultivées, ils élèvent une famille de huit enfants: Joseph, Philias, Philippe, Hortence, Julius, Jean, Marcellaise et Philomène.

Jean, le cadet des garçons, né en 1884 et décédé en 1970, a épousé Florine Longtin à St-Philippe. Ils donnèrent naissance à deux garçons: Jean-Moïse et Félicien.

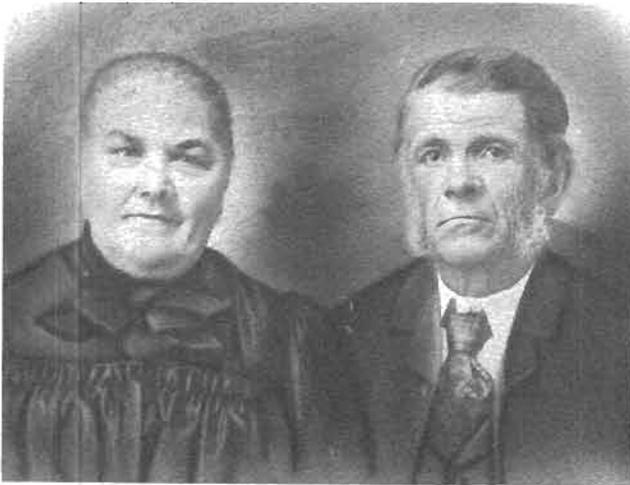
Jean-Moïse, né en 1923, a épousé Olière Dupuis, fille de Florian Dupuis et de Reine Denault, le 24 décembre 1960. Ils sont les parents d'une fille, Elaine, née le 15 juin 1966.

Après avoir terminé son cours commercial à St-Rémi, Félicien (né le 7 septembre 1927) prit la relève de la terre paternelle, rang St-André, où il exerce encore aujourd'hui la grande culture (pois, fèves, maïs). Il a aussi occupé la fonction de marguillier de 1978 à 1981.





famille JEAN-LOUIS BEAUDIN et leurs ancêtres



Joseph Beaudin, dit «Petit» et Euphémie Pinsonneault, grands-parents de Jean-Louis.

Jean-Louis Beaudin fils d'Elizé Beaudin et de Marie Legrand, épousa Yvonne Poissant fille de Syrvain Poissant et de Joséphine Palin, le 24 janvier 1936.

Jean-Louis et Yvonne eurent 6 enfants dont 5 vivants.

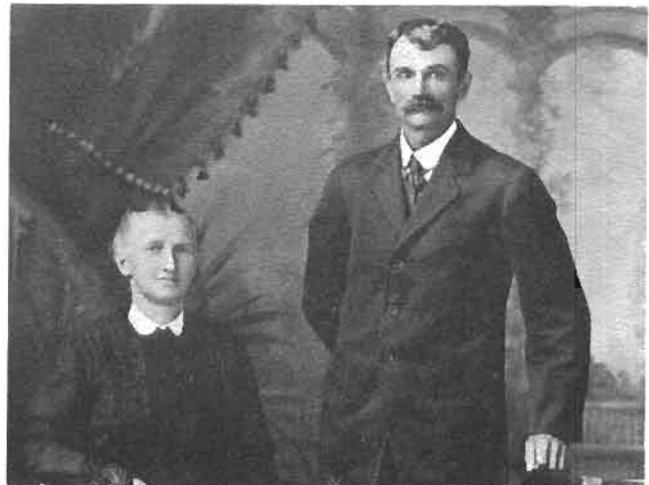
Claudette (12 février 1937) mariée à Louis Pédecelli, le 15 août 1959. Suzanne (4 novembre 1938) mariée à François Pilon le 3 juin 1961. Maurice (7 novembre 1940) décédé le 4 février 1941. Yvette (18 novembre 1942) mariée à Claude St-Onge le 1er août 1970. Jean-Roch (24 mai 1943) marié à Louise Robert le 2 décembre 1972. Jean-Claude (16 juillet 1945) marié à Lucette Campbell le 27 décembre 1968.

Jean-Louis habita la demeure paternelle. Cultivateur, il a dû trimer dur du matin au soir avec son épouse Yvonne faisant un peu de jardinage, et boucherie à toutes les semaines. Ils sont allés au marché durant de nombreuses années.

Jean-Louis s'est distingué dans la paroisse comme étant un des meilleurs éleveurs d'animaux rapportant les trophées des expositions de St-Jean et Laprairie. Il avait de très beaux animaux et il les aimait beaucoup.



Jean-Louis et ses cinq enfants avec l'ami fidèle «Pataud»



Elisée Beaudin et Marie Legrand

Yvonne de son côté préparait ses marchés à toutes les semaines; elle avait sa place réservée au marché de St-Jean.

Les premières années de son mariage elle a vécu avec sa belle-mère. Elle en parle encore aujourd'hui avec beaucoup de reconnaissance.

Ils ont cultivé leur terre jusqu'à ce que les garçons, Jean-Roch et Jean-Claude prennent la relève. Jean-Roch et Jean-Claude ont continué dans les traces de leur père Jean-Louis et de leur grand-père Elizé.

Depuis 1980, ils ont formé une compagnie avec les terres qu'ils cultivent.

Maintenant Jean-Louis et Yvonne demeurent toujours dans la maison paternelle et ils comptent aujourd'hui 11 petits-enfants.



Jean-Louis Beaudin et Yvonne Poissant

famille JEAN-ROCH BEAUDIN



Sylvain Poissant et Joséphine Palin, père et mère d'Yvonne



Petits-enfants de Jean-Louis et d'Yvonne



M. et Mme Jean-Roch Beaudin



Premier tracteur de Jean-Louis



Résidence de Jean-Roch et Louise

Jean-Roch épousa Louise Robert de St-Blaise le 2 décembre 1972.

Il achète la maison de Charles Levert en avril 1972. Il en fait sa résidence actuelle. Jean-Roch cultivateur, s'adonne à la grande culture et à l'élevage des porcs. Depuis 1978 lui et son frère réparent la vieille grange et la transforment en maternité. Il est aussi camionneur.

Louise, de son côté, enseigne à l'école du village. En plus, elle vaque à plusieurs occupations: ménagère, elle aime beaucoup cuisiner, son occupation préférée. Elle s'occupe de l'élevage des porcs ce qu'elle aime beaucoup. Elle voit aussi à l'entretien de l'extérieur de la maison, autour des bâtiments.

Elle aime beaucoup à faire de l'artisanat dans ses heures libres. Elle voit aussi à la comptabilité des fermes.



famille LÉOPOLD BEAUDIN



Photo de mariage d'Yvonne Clermont et de Léopold Beaudin

Quelques années après la mort de son épouse, Léopold décida de vendre son emplacement, et se construisit à St-Jean, où il vécut jusqu'en 1961, année de sa mort. Lui succèdent: Réal, mécanicien à l'emploi de la Compagnie International-Harvester, il épousa Annette Montpetit de qui naquirent, Nicole, Jeannine, Ronald et Chantale. Germain, cuisinier-boucher exerce son métier au Collège Militaire de St-Jean, il épousa Réjeanne Provost qui lui donna un fils Alain. Jeannine est religieuse de la Congrégation de Notre-Dame depuis 1949. Adolphe, cuisinier au Collège Militaire, épousa Dolorès Alexandre. Normand, cuisinier, épousa Liliane Pigeon de qui naquirent: Johanne et Yvon, d'une deuxième union naquirent: Louise, Linda et Lise. Solange, la cadette est mariée à Clément Beaudin; ils sont cultivateurs à L'Acadie; ils ont une fille Caroline. Nous sommes heureux de rendre témoignage à nos ancêtres qui nous ont légué un héritage d'amour, de courage et de foi.

Léopold Beaudin, fils de Joseph Beaudin et d'Agnès Lestage naquit à St-Jacques-le-Mineur le 16 mars 1894. Il épousa en 1925, Yvonne Clermont, née le 6 novembre 1904, fille de Gilbert Clermont et d'Olive Giroux, qui décéda le 7 octobre 1940, après lui avoir donné 7 enfants: Réal, né le 2 août 1926, Germain, né le 27 avril 1928, Jeannine, née le 30 octobre 1930, Adolphe, né le 24 janvier 1932, Normand, né le 22 janvier 1933, Yvon, né le 21 mars 1937 et décédé le 21 juillet de la même année, Solange, née le 9 février 1940.

Au début de leur mariage, Yvonne et Léopold vécurent rang du Côteau, comme cultivateurs; là débuta pour Léopold son métier de boucher. Au printemps 1933, la famille déménagea au village où l'on aménagea une partie de la maison, en épicerie-boucherie. Le vendredi et le samedi, Léopold passait dans les rangs de St-Jacques, St-Philippe et L'Acadie pour vendre de la viande et des légumes, produits de leur terre.



Photo prise août 1949. Debout: Normand, Adolphe, Réal, Germain. Assis: Jeannine, Solange, Léopold

famille LIONEL BEAUDIN



Maison paternelle



Famille Beaudin au complet



Moi à l'âge de trente-deux ans



Ma mère, moi étant jeune et grand-mère

J'aimerais faire connaître brièvement aux concitoyens de St-Jacques-le-Mineur l'histoire ancestrale de ma famille.

Jean-Baptiste Beaudin, mon ancêtre, me fait remonter le plus loin dans le temps. Il épousa Oliva Martin et trois enfants naquirent de cette union: Alcide, Joseph et Adrien.

Joseph prit la relève de son père sur la terre paternelle. Il épousa Anna Pinsonneault, et moi, Lionel, je naquis de ce mariage.

La photo ci-contre représente la maison familiale où je vis le jour.

Unissant ma destinée à Marguerite Lemieux, nous avons eu deux enfants: Fernande et Richard.

Depuis 1972, nous habitons Saint-Jean-sur-Richelieu. Cependant, je ne peux pas oublier les bons moments vécus à Saint-Jacques. Enfin, j'aimerais remercier et féliciter les organisateurs de ce 150ième Anniversaire.

Heureuses festivités.

Lionel Beaudin



Ma mère



famille ROGER et RÉJEAN BEAUDIN



Estelle Demers et Roger Beaudin

En scrutant les profondeurs du passé historique, je découvre que le premier pionnier des Beaudin, René marié à Suzanne Vallée, a foulé le sol québécois à Beauport en 1687. En fouillant davantage dans ce labyrinthe de vieilles souches familiales, des femmes y ont assuré leur présence dans un passé encore plus lointain.

Depuis, Guillaume (1722), Louis (1762), Louis (1790), Jean-Baptiste (1883), Joseph (1859), Arcade (1890), Armand marié à Rose-Alma Deneault (1923) ont élevé des familles nombreuses, reconnues pour leur grand nombre de garçons.

Roger prend racine dans la neuvième génération et il occupe le deuxième rang dans cette lignée de descendants.

Marié à Estelle Demers le quatorze octobre 1950, quatrième enfant de Bernadette Beaudin et d'Omer Demers de la même paroisse, nous nous établissons rang Saint-André sur la ferme occupée jadis par Julius Beaudin. Nous avons vécu en milieu rural une dizaine d'années. Les circonstances nous amènent à émigrer à Laprairie, ce qui a donné un autre tournant à notre vie.

Après avoir boudé pendant une vingtaine d'années la vie de terrien, un retour aux sources s'effectue. La vie trépidante laisse des traces et nous sentons le besoin de redécouvrir nos racines...

C'est avec une soif de calme, de sérénité que nous nous retirons dans ce milieu champêtre jusqu'au jour où nous léguerons cette oasis de paix à notre seul et unique héritier.



Réjean Beaudin et Diane Fortin

Réjean, fils unique de Roger et premier garçon de la dixième génération des Beaudin, je passe mon enfance dans ce petit patelin.

Avec mes parents, je dois m'envoler pour Laprairie et là, façonné par la vie et les circonstances, je me retrouve dans les Forces Armées Canadiennes loin des miens. Tantôt en Ontario, au Nouveau-Brunswick, aux Etats-Unis, je bénéficie de ces déplacements et ceux-ci m'amènent à prendre conscience de la haute technologie et je m'oriente vers le monde des ordinateurs.

Diane, fille de Mariette Landry et de Léon Fortin de Saint-Blaise, l'avant-dernière d'une famille de cinq enfants, entre un beau jour dans ma vie.

Nous nous marions le seize août 1980 et nous emménageons dans notre résidence actuelle sur le rang Saint-André. Après avoir déménagé cette maison située sur le rang Saint-Philippe sud, nous l'avons rénovée à notre goût et elle fait toute notre fierté.

Nous menons de front double tâche... travail à l'extérieur et travail sur la ferme que nous partageons avec mes parents. Imprégnés présentement de cet amour du travail, valeur qui a une grande importance pour nous au point de faire nôtre cette phrase de Khalil Gibran: «Le travail, c'est l'amour rendu visible».

En dépliant cette généalogie, nous sommes perplexes devant le déclin de cette génération. Nous songeons à sa continuité... A nous deux de relever le défi et d'en assurer la survie!

famille LISE et LUCIEN BEAUDIN



Notre famille

Tous deux natifs de Saint-Jacques-le-Mineur, Lucien (02-11-1937) fils de M. et Mme Armand Beaudin, épouse Lise (19-11-1948), fille aînée de M. et Mme Jean-Paul Pinsonneault, le 28 août 1971.

De cette union naquirent deux charmantes filles, Nadine (17-08-1976) et Nancy (29-06-1978).

Je suis cultivateur et Lise institutrice. Peu de temps avant notre mariage, je devins propriétaire d'une ferme située sur le rang du Coteau, à Saint-Jacques-le-Mineur. Nous y avons apporté beaucoup d'améliorations et nous sommes fiers de nous y être établis.



Notre résidence

famille CLAUDETTE et CLAUDE BÉLAIR



Nous sommes tous deux natifs de Montréal, ainsi que nos trois fils: Eric 12 ans, Martin 10 ans, Mario 8 ans.

C'est en 1978 que nous sommes devenus propriétaires de la première école du village construite en 1847.

Nous avons choisi de nous établir à St-Jacques-le-Mineur pour donner à notre petite famille un cadre plus accueillant et des espaces plus grands. Pas un seul instant nous n'avons regretté cette décision.





famille ANDRÉ BÉLANGER



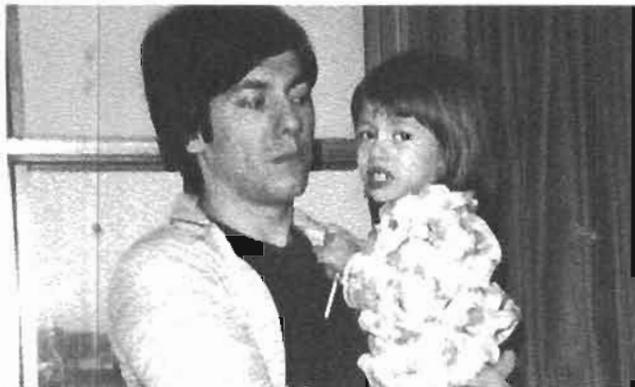
Acquise en 1973



Demeure actuelle



famille CLAUDETTE et SERGE BLANCHETTE



Serge et Tammy



Claudette et Yan

Originaires de Montréal, nous sommes venus nous établir à St-Jacques-le-Mineur en 1981. Serge travaille comme boucher à St-Hubert. Claudette est ménagère.

Nous avons trois enfants: Julie (05-01-76), Tammy (04-02-77) et Yan (25-11-78).

Nous aimons bien la vie de campagne. Amitiés à tous, à l'occasion du 150ième.

famille BELOUIN



Eugène Belouin et Flore Poissant.

Le 19 septembre 1905 avait lieu le mariage de Flore Poissant, fille de Moïse Poissant et de Philomène Vivier à Eugène Belouin, fils de Georges Belouin, dit Fortier et de Julisée Tremblay. De cette union naquirent sept enfants: Eugène, Henri, Albertine (Joseph Vivier), Jeanne (Raoul Lapalme), Fortunat, Rose-Alma (Jean-Louis Poissant), Albert (Marie-Claire Lanciault). Ce mariage prit fin le 21 février 1923 par le décès de Flore à l'âge de 35 ans. Le 15 octobre 1923, Eugène (père) fut victime d'un accident de la route à l'âge de 40 ans. La vie ne fut pas facile aux enfants.



Albert Belouin et Marie-Claire Lanciault

Le 2 août 1952, Albert épouse Marie-Claire Lanciault, fille d'Arthur Lanciault et d'Évelina Bisailon. Six enfants naissent de ce mariage.

Eugène épouse Hélène Brosseau: Katlyn, Vincent, Gaétan.
Germain épouse Nicole Plante: Stacy.
Jeannette épouse Daniel Dauphinais: Mathieu.
Alain épouse Claudette McCutcheon.
Mario.



Arrière: Daniel Dauphinais, Mario, Gaétan, Hélène Brosseau, Eugène, Nicole Plante, Germain
Devant: Jeannette, Albert, Claudette McCutcheon, Alain, Marie-Claire.



Katlyn, 4 ans; Vincent, 14 mois, Mathieu, 4 mois; Stacy, 20 mois.



famille ULRIC BELOUIN et PINSONNEAULT



Ulric et Amanda Belouin en 1943

Ulric Belouin, né à St-Edouard le 21 novembre 1873, fils de Nicolas Belouin et de Lina Foucrault, épouse en 1ères noces Oliva Tremblay qui décéda le 24 février 1922. De cette union, 8 enfants: Roland (Blandine Gagné), Henri (Bertha Sicotte), Rhéa (Sinai Adam), Laura (Emery Lamarre), Omer (Berthe Viau), Bruno (Annette Demers), Lina et Albert. 17 petits-enfants, 38 arrière-petits-enfants, 21 arrière-arrière-petits-enfants.

Amanda Arpin, née à St-Michel le 23 mars 1885, fille d'Augustin Arpin et d'Olivine Isabelle, épouse en 1ères noces Cyprien Dorris qui décéda le 21 septembre 1918. De cette union, 7 enfants: Laurentia décédée en 1982, Hormidas (Hélène Benoît), Alice (Horace Longtin), Rolande (Jérémie Pinsonneault), Gérald (Réjeanne Millette), Chs-Emile (Alice Morissette), Claire (Hector Poissant), 12 petits-enfants, 12 arrière-petits-enfants.

Etant veufs tous les deux, Ulric et Amanda s'épousent en 1927. De cette union, 2 enfants: Georges né le 5 octobre 1928 et Solange née le 3 mai 1930. 4 petits-enfants: Michel, Diane, Réjean Belouin et Lyne Pinsonneault, 1 arrière-petite-fille Elise Landry.

Solange épouse Guy Pinsonneault le 24 juin 1959, celui-ci né le 18 mars 1929. De cette union, 1 fille, Lyne née le 2 avril 1964, qui est infirmière-auxiliaire et secrétaire de service.

En 1934, Ulric, Amanda et les enfants quittent Delsion pour venir demeurer à St-Jacques, afin d'y cultiver une terre sur le rang de la Basse. Mon père est décédé le 5 mars 1950 et ma mère le 9 novembre 1962. Tous les moments de leur vie furent bien remplis, ils ont su passer à travers bien des difficultés car le courage ne manquait pas. Au temps des fêtes, les 3 familles se réunissaient et nous étions tous très heureux de nous rencontrer, car l'entente a toujours régné parmi nous, et nous en sommes très fiers.

Solange Belouin Pinsonneault



Solange



Lyne



Guy, par une belle journée du 22 février 1981, il faisait 60° F.



Enfants et brus de M. Belouin



Mme Belouin et ses enfants



Résidence de Guy Pinsonneault et sa famille

famille DOMINIQUE BISAILLON



Assis: Dominique, Thérèse, Pierrette. Debout au milieu: Colombe, Jeanne-d'Arc, Louise, Marthe. Debout en arrière: Noëlla, Pierre, Yves, Gérard et Alain.



M. et Mme Narcisse Bisailon



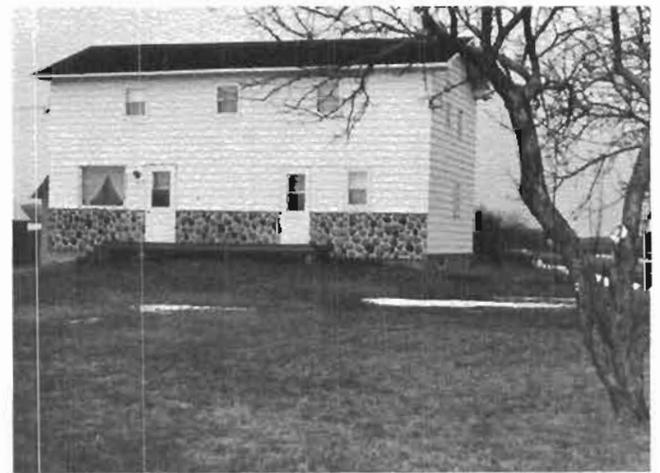
Donatien et Norbert (décédés le 6 octobre 1971)

Le 14 juillet 1828, Julien Bisailon épousa Rose Beaudin de St-Philippe. Ils s'installèrent à St-Jacques-le-Mineur. Ils eurent des enfants, entre autres, Joseph. Ce dernier prit comme épouse, Emma Payant de St-Jacques-le-Mineur, le 10 octobre 1871. Narcisse était un de leurs enfants. Il épousa Philomène Grégoire de Labelle, le 6 mai 1902. Dominique, fils de Narcisse, épousa Thérèse Olivier de Lacolle, le 1er avril 1944. Tout comme ses ancê-

tres, Dominique fonda sa famille à St-Jacques-le-Mineur. Ils eurent 12 enfants dont 6 garçons et 6 filles. Pierre marié à Lise Lamoureux, Pierrette épouse de Jean-Claude Lévesque, Donatien (décédé) avait pour épouse Pierrette Béchar, Alain, célibataire, Gérard époux de Yvonne Boulerice, Norbert (décédé) célibataire, Louise épouse de Réal Girard, Marthe épouse de Noël Lebeau, Jeanne-d'Arc épouse de Claude Palin, Yves époux de Gisèle Pharand, Colombe et Noëlla, célibataires.



Ancienne résidence de Dominique Bisailon



La résidence paternelle rénovée



famille CÉCILE MOQUIN BISAILLON



Mariage Cécile Moquin et Arcade Bisailon



Georges, Cécile, Bruno, Jeannette, Georgette

Arcade Bisailon, né le 15 mai 1907, fils de Joseph Bisailon et de Joséphine Beaudin et Cécile Moquin, née le 25 octobre 1904, fille d'Alexis Moquin et d'Alexina Barbeau, nous nous sommes épousés le 23 avril 1930, à Laprairie.

De notre union naissaient 6 enfants: Maurice, 25 août 1931 et décédé accidentellement le 14 juin 1952. Jeannette, 29 mai 1934 (Jean Perrier), Georges, 29 août 1935 (Rita Marcil), Georgette, 27 septembre 1938. Bruno, 6 octobre 1939 (Gisèle Chapados) et René, décédé en bas âge. Dix petits enfants: Diane (Normand Leroux) Lucie, Michèle Perrier, Josée Bisailon, Jean-Pierre, Chantale, Patrick St-James, Manon, Suzie, Carl Bisailon.

Arcade et moi avons tenu restaurant pendant dix ans sur le Boulevard Édouard VII. En 1942, nous devenions propriétaires du magasin général d'Oscar Martin dit: «Ti-Bonneau». Nous tenions aussi le Bureau de Poste. Mon mari est décédé le 21 avril 1960 âgé de seulement 52 ans.

Je me suis fait construire une maison et j'ai continué d'être maîtresse de poste environ dix ans. Après toutes ces années de travail, j'ai décidé de prendre un peu de repos. Dans mes loisirs, quand ma santé me le permet, je fais partie de l'Age d'Or, du Cercle des Fermières et de l'Association de l'Agriculture.

Cécile Bisailon



Arcade devant son magasin



Maurice (décédé)



Arcade (décédé)

famille EMILE BISAILLON



Voici l'histoire de la famille Emile Bisailon qui vit à St-Jacques-le-Mineur depuis longtemps. Revenons en arrière avec Louis Bisailon, fils de Julien Bisailon et de Rose Beaudin. Louis est né le 5 novembre 1841. Il épousa en premières noces, Philomène Daniel qui décéda trois ans après leur mariage, soit en 1865 à l'âge de 23 ans. Elle a eu deux filles: la première Marie-Philomène qui mourut à 27 mois et la deuxième Marie. Louis épousa en deuxièmes noces Marie-Elise Gagné qui lui donna huit enfants: Joseph, Elisa, Dosithée, Rose-Anna, Julien, Aimé, Cordélia, Louis-Omer. Cultivateur et maquignon de métier, Louis décéda le 27 octobre 1904 à l'âge de 64 ans.

Dosithée Bisailon est né le 4 janvier 1873. Il épousa Marie-Jeanne Chaput en 1909. Elle lui donna cinq enfants: Emile, Oliva, Victor (décédé le 1er octobre 1982), Magella et Thérèse. Dosithée cultivateur de métier décéda le 22 août 1941 à l'âge de 68 ans. Marie-Jeanne décéda en septembre 1960.

Emile Bisailon né le 9 septembre 1913 épousa Germaine Ethier le 13 octobre 1944. Elle donna naissance à sept enfants: Gisèle (Robert Riendeau), Lise (Benoît Desjardins), Claire (Michel Gélineau), Thérèse (Yvon Carrier), Louis (Gaétane Clermont), Ginette et Jean (Brigitte Gagné). Ces unions donnaient onze enfants. Emile déménagea de la terre paternelle en 1959 pour venir s'établir dans le village de St-Jacques-le-Mineur. De métiers multiples, ils réussissent à élever leur famille. Fossoyeur pour la paroisse depuis 1963 il en a vu de toutes les couleurs et à 70 ans il pratique encore ce métier.



De g. à d. en haut: Marie-Jeanne, Oliva, Dosithée, Emile, Victor. Bas: Magella et Thérèse.



De g. à d. en haut: Thérèse, Gisèle, Louis, Lise, Jean, Ginette, Claire. En bas: Emile, Germaine.

Voici la relève. Onze enfants, je vous les présente: Eric et Chantal, enfants de Gisèle et Robert Riendeau. Sylvie et Patrick, enfants de Lise et Benoît Desjardins. Nadine et Eric, enfants de Claire et Michel Gélineau. Francis, Jimmy, Robert, Katty, enfants de Thérèse et Yvon Carrier.

Gaby, fils de Louis Bisailon et Gaétane Clermont. Et d'autres viendront s'ajouter à cette liste.



De g. à d.- 1ère rangée: Katty, Gaby, 2e rangée: Jimmy, Robert, Raynald Gagné, 3e rangée: Francis, Nadine, Patrick, Eric. 4e rangée: Eric, Sylvie, Chantal.



Voici la dernière née, fille de Brigitte et Jean, née le 25 juillet 1983.



famille HENRY BISAILLON

Julien Bisailon et Mathilde Bonneau, mariés le 5 février 1856, furent les premiers à s'installer à St-Jacques-le-Mineur.

Julien Bisailon et Judith Giroux mariés le 25 juin 1883, de leur union, naquirent 10 enfants: Jules, Aibina, Adouilda, Omer, Josaphat, Marie-Louise, Henry, Zénaïde, Maria, Joséphine.

Henry, leur fils, né le 24 novembre 1895, épousa le 28 août 1928, Alma Grégoire, née le 20 septembre 1907, fille de Alfred Grégoire et Azélie Bouchard. Après leur mariage, ils s'installèrent sur la ferme paternelle. Ils eurent 8 enfants.



Grands-parents et petits-enfants

Rolland, né le 19 novembre 1932, marié le 24 août 1957 à Jacqueline Brunelle, domiciliés à Napierville. Jeannine, née le 2 novembre 1934, décédée le 21 avril 1953.

Jean-Guy, né le 6 avril 1936, marié le 4 septembre 1961, à Claude Nicholson, domiciliés à St-Jean. Fernand né le 20 septembre 1938, marié le 1er août 1964, à Andrée Longtin, domiciliés à St-Jean. Ghislain, né le 30 août 1940, marié le 13 juin 1964, à Céline Boulé, domiciliés à St-Jacques-le-Mineur. Gisèle, née le 15 mars 1942, mariée le 4 août 1973, à Jean Durivage, domiciliés à Brossard. Claude, né le 15 août 1944, marié le 22 juillet 1967, à Carmen Deslauriers, domiciliés à Napierville. Huguette, née le 18 octobre 1945, mariée le 9 septembre 1967, à Réal Deslauriers, domiciliés à Napierville.

Cette famille compte 19 petits-enfants.

En 1964, Henry vendit sa ferme à son fils Ghislain et alla s'installer au village de Napierville.



Henry et Alma



Parents et enfants



Jeannine

famille GHISLAIN et CÉLINE BISAILLON



Céline et Ghislain

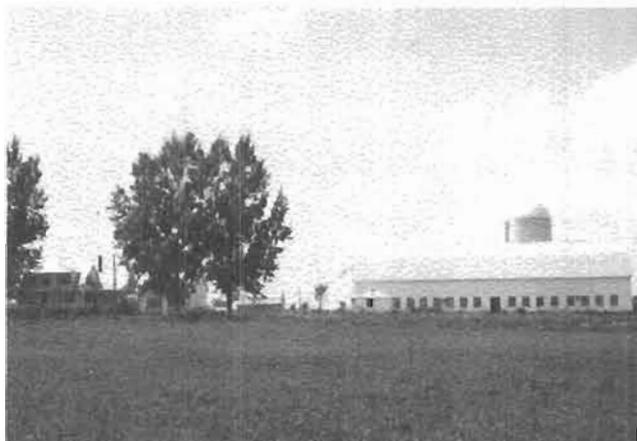
Ghislain, fils de Henry Bisailon et Alma Grégoire, est né le 30 août 1940, à St-Jacques-le-Mineur. Cultivateur, il fit l'acquisition de la ferme paternelle le 1er mai 1964. Ghislain fait partie de la quatrième génération des Bisailon à posséder cette ferme.

Céline Boulé, fille de Gaston Boulé et Pauline Longtin, est née le 20 mai 1944, à St-Philippe. Depuis l'âge de 5 ans, elle demeure à St-Jacques-le-Mineur. Céline, avant son mariage, travailla pendant 5 ans à St-Jean, comme commis de bureau.



Debout: Christian et Nathalie. Assis: Marie-Claude et Stéphane

Ghislain et Céline sont mariés depuis le 13 juin 1964. De cette union, naquirent 4 enfants: Stéphane, né le 23 mars 1965; Nathalie, née le 30 décembre 1967; Christian, né le 12 janvier 1973; Marie-Claude, née le 2 décembre 1974.



Résidence à l'acquisition en 1964



Résidence actuelle construite en 1969



LIONEL BISAILLON et MARGUERITE MARTIN



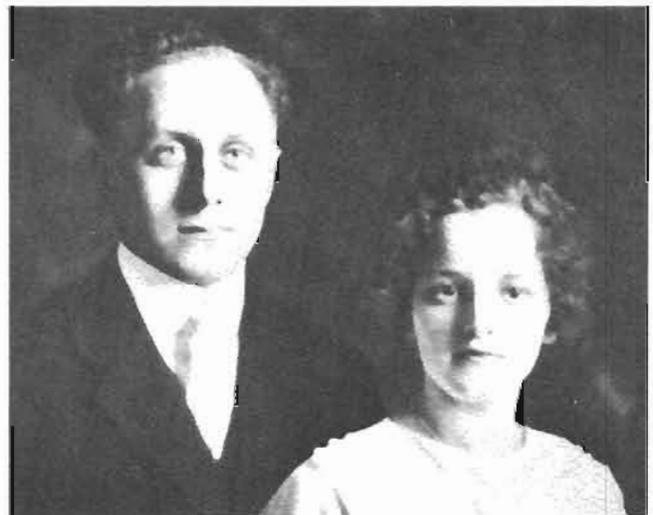
Elisabeth Deneault et Léo Martin, son époux

Le premier qui vint s'établir sur ma terre, fut mon arrière-grand-père, Etienne Guertin. Il épousa Marie Langevin, le 19 février 1833. Il naquit deux fils de cette union: Etienne en 1842 et Anselme en 1844. Ce dernier, mon grand-père maternel, épousa en 1885, Elodie Paradis. De cette union naquirent 16 enfants dont 8 survécurent jusqu'à l'âge adulte. Ernestine Guertin, ma mère, naquit de cette union en 1897. Elle épousa en 1920, Ephrem Bisailon, né du mariage d'Alfred Bisailon et d'Elise Giroux. Ernestine et Ephrem eurent deux enfants: moi, Lionel, né en 1921 et Rita, née en 1923. Accidentellement, en octobre 1923, mon père Ephrem décéda. Ma soeur Rita, épousa Maurice Dextraze en juillet 1944. En septembre de la même année, je me suis marié à Marguerite Martin, fille de Léo Martin et d'Elisabeth Deneault.

De notre union, sont nés six enfants: Diane, Ephrem, Marie, Anne, Daniel et Jean. Nous sommes heureux car notre famille compte actuellement quatre générations. Les premières années de notre mariage, j'étais cultivateur. Ensuite, ma femme et moi, avons opté pour l'aviculture. De 1954 à 1961, j'ai rempli les charges de commissaire d'école, de conseiller et de maire. Je me suis aussi occupé de camionnage, maintenant, je suis chauffeur pour une compagnie de St-Jean-sur-Richelieu. En terminant, j'aimerais rendre hommage à mon épouse qui m'a toujours secondé dans tout ce que j'ai entrepris. Ma femme et moi, remercions les dévoués organisateurs du 150e de la paroisse.



Maison érigée en 1892 par Anselme Guertin, père



Ephrem Bisailon et Ernestine Guertin, son épouse



En haut, de g. à d.: Lise Langlois (Ephrem), Daniel, Line Bélanger, (Jean), Robert Varin (Anne), Marc Grégoire (Marie), Julien (Marie), Robert Legrand (Diane). Assis: Ephrem, Lionel, Marguerite, Diane. En bas: Joël (Diane), Julie (Ephrem), Nadine (Marie), Annick (Diane), Karine (Ephrem)



Lionel, Marguerite, Ernestine, Rita Bisailon et son époux Maurice Dextraze

famille DANYEL BOULANGER



Pascal, Danyel, Annie, Patricia



Notre résidence



A notre mariage

Danyel: Je suis né dans une famille de 11 enfants, fils de M. Armand Boulanger et de Mme Marie-Claire Dubort, le 27 mai 1952, en la paroisse de Notre-Dame-de-Fatima du Lac Mégantic.

Je fis mes études en cette paroisse. Après ma 11e année, je me lançai dans le monde du travail dans une aciérie. Les fins de semaine, comme passe-temps, je joue de la guitare dans un orchestre de la région.

C'est ainsi que je rencontrai Patricia, née d'une famille de 10 enfants, fille de M. Patrice Lacroix et de Mme Yvette Couture. Elle a vu le jour le 10 février 1952, également du Lac Mégantic, fit ses études aussi dans cette région, puis travailla comme couturière.

Nous nous sommes mariés le 7 juillet 1973, en la paroisse de Ste-Agnès de Lac Mégantic et avons débuté notre vie à deux à Montréal.

Je travaillai dans deux hôpitaux puis finalement dans la construction, ce qui nous permit de nous établir à St-Jacques-le-Mineur.

De notre union naquirent deux enfants: l'aînée, Annie, née le 26 août 1977, en la paroisse de St-Conrad de ville c'Anjou et le cadet Pascal, né le 18 juillet 1980, en la paroisse de St-Jacques-le-Mineur.

Et c'est en voulant m'impliquer dans les activités de la paroisse que je décidai d'aider la jeunesse en entrant dans les Optimistes.



famille BERNARD BOULÉ



Berthe et Bernard

Bernard, né le 15 mai 1890 à Saint-Jacques-le-Mineur, fils d'Ismaël Boulé et d'Alphonsine Brosseau, tous deux de cette paroisse, épousa en l'église de St-Jacques-le-Mineur, le 27 octobre 1914, Berthe Martin, née le 2 décembre 1889 à Concord, N.H., Etats-Unis, fille de Napoléon Martin et d'Herminie Millotte, tous deux de St-Jacques-le-Mineur. De cette union naquirent 6 enfants, 13 petits-enfants et 16 arrière-petits-enfants.

Madeleine, épouse de Maurice Huard, demeure à Sherbrooke. Naquit de cette union, 1 fille, Micheline et 2 petits-enfants: Annick et Nadia, filles de Micheline et de Gérard Plante.

Germain, époux de Gilberte Huard, demeure à Montréal. Naquirent de cette union 5 enfants: Robert, Suzanne, Liette, Maryse, Marie-Claude et 4 petits-enfants: Karl, fils de Robert et d'Hélène Marion; Karine et Yannick, enfants de Suzanne et de Serge Labossière; Julie, fille de Maryse et Pierre Payette.

Pauline, épouse de Jean-Marie Poissant, demeure à St-Jean. Naquirent de cette union 2 fils: Germain et Claude, et 7 petits-enfants: Robert, Patricia, Jean-Bernard, enfants de Germain et Lise Levert; Yves, Marc, Patrick, Daniel, fils de Claude et de Murielle Marchand.

Anne-Marie demeure à Montréal.

Lionel, époux de Lorraine Barnfield. Naquirent de cette union 3 enfants: Diane, Donald, Elaine et 1 petit-enfant: Mélanie, fille de Diane et de Richard Berryman.

Réjeanne, épouse de Jean-Marie Meloche, demeure à Laval. Naquirent de cette union 2 filles: Chantal et Lyne, et 2 petits-enfants: Esther et Simon, enfants de Chantal et de Mario Ménard.

Bernard et sa famille vécurent de la terre à St-Jacques-le-Mineur jusqu'en 1942. Ils vinrent s'installer à Montréal dans le quartier Villeray à l'automne de cette même année.

SOL NATAL, nous t'aimons! Terre de nos aïeux, qu'il fait bon nous remémorer ces doux souvenirs! Paroisse inoubliable, qu'importent les événements qui nous ramènent à toi, la joie éprouvée de se retrouver parmi vous tous, gens de cette patrie, fait jaillir en nos coeurs un bonheur certain!

Hommage à tous ces ancêtres qui ont participé à l'édification de cette paroisse tant aimée!

Hommage à vous, résidents d'aujourd'hui, qui continuez si bien la tâche de nos aïeux!

Gens de cette paroisse, nous vous saluons! Nous partageons avec vous les réjouissances que vous procure ce 150^{ième} anniversaire! Joie, paix et amour vous accompagnent!



De g. à d.: Anne-Marie, Germain, Madeleine, Bernard, Berthe, Pauline, Lionel, Réjeanne

famille GASTON et PAULINE BOULÉ



Parents et enfants. Debout: Ghislain, Roger, Johanne, Réjean, Diane, Denis. Assis: Céline, Pauline, Gaston, Claudine

Gaston, né à St-Jacques-le-Mineur le 29 avril 1918, fils de Florent Boulé et Albina Baillargeon, marié le 29 mai 1943 à Pauline Longtin, née à St-Philippe le 26 septembre 1914, fille de Eugène Longtin et Lucie Daigneault. De cette union naquirent quatre enfants:

Céline, née le 20 mai 1944, mariée le 13 juin 1964 à Ghislain Bisailon, quatre enfants: Stéphane, Nathalie, Christian, Marie-Claude.

Diane, née le 6 août 1951, mariée le 4 septembre 1977 à Réjean Longtin.



Petits-enfants: Nathalie et Dominic, Christian, Marie-Claude, Stéphane. Sébastien, Clément, Julien

Roger, né le 23 octobre 1954, marié le 8 janvier 1977 à Johanne Beaudin, deux enfants: Sébastien, Dominic.

Claudine, née le 8 février 1956, mariée le 5 juillet 1975 à Denis Michaud, deux enfants: Julien, Clément.

Gaston a travaillé pendant 38 ans comme opérateur à l'usine Iberville Fittings de St-Jean. Depuis le 29 avril 1983 il est à sa retraite et sont très heureux de demeurer à St-Jacques-le-Mineur.



Résidence familiale



famille ROGER BOULÉ



Roger et Johanne Boulé



Notre demeure



Sébastien et Dominic Boulé

Roger Boulé, électro-technicien, est né à St-Jacques-le-Mineur, le 23 octobre 1954. Il est le fils de Gaston Boulé et de Pauline Longtin.

Il se marie le 8 janvier 1977 à Johanne Beaudin, secrétaire, née le 15 avril 1956 à St-Philippe. Elle est la fille de Réjean Beaudin et de Thérèse Malo.

De cette union sont nés: Sébastien, le 14 novembre 1978 et Dominic, le 7 avril 1982.



famille JEAN BURNS



La famille: Marc, Monique et Jean Burns



Propriété en rénovation

Cette ferme fut jadis, la propriété de M. et Mme Vitalien Deneault, cultivateurs très connus de St-Jacques-le-Mineur.

Pour les gens des alentours, la petite maison qui était sur cette ferme Deneault, ramène beaucoup de souvenirs très intéressants et enrichissants pour nous.

Venus de Brossard, nous avons acquis cette terre le 3 avril 1980 pour ensuite, l'habiter un an plus tard.

Nous sommes présentement à rénover la maison et nos projets sont de voir un jour, nos arpents en culture.

Nous sommes très heureux d'avoir choisi ce coin du Québec et souhaitons demeurer longtemps parmi les gens chaleureux de St-Jacques-le-Mineur.



Ancienne propriété Deneault

famille DENIS BOULERICE



Famille de M. et Mme Denis Boulerice

Denis Boulerice, fils d'Albéric Boulerice et de Rose-Alma Boulerice de St-Edouard, est né le 17 mai 1933, le 13^e d'une famille de 14 enfants, dont 12 sont encore vivants.

Denis fréquenta l'école du rang. Jusqu'à l'âge de 17 ans, il aida son père sur la terre et à la boutique de forge. Un beau matin, il décide de voler de ses propres ailes en allant travailler dans la construction à St-Jean et aussi dans d'autres usines de l'endroit pour ensuite, se retrouver chez les Breuvages Ménard, comme camionneur et lettré d'annonces pendant 28 ans, jusqu'à la fermeture de cette usine en décembre 1982.

Il fit la connaissance de Gisèle Belhumeur, fille d'Arthur Belhumeur et Berthe Babeu, née en Saskatchewan le 18 novembre 1930. Elle y demeura jusqu'à l'âge de 20 ans. Avec sa famille, elle vint habiter St-Jean, où elle travailla au D.S.C. Franco dans la confection de bas de nylon. Après 3 ans de fréquentations, ils s'épousent le 1^{er} mai 1954 en l'église St-Edmond de St-Jean-sur-Richelieu.

De cette union sont nés: Yvette, 24 janvier 1957; Daniel, 23 février 1959, marié à Lise Beaudin, 22 septembre 1979; Richard, 22 mars 1960, marié à Louise Paquette, 28 juillet 1979; Gilles, 25 janvier 1963, marié à Lucette Paquette, le 28 août 1982; Chantal, 8 janvier 1964; Mannon, 21 mars 1968; Sylvain, 4 janvier 1972 et une décédée à la naissance. Ils ont 3 petits-enfants. Gisèle demeure à la maison pour prendre soin de sa famille. En 1979, avec cette belle famille, ils fêtent leurs noces d'argent entourés de parents et d'amis.

Le 14 avril 1972, le rêve de Denis se réalise: revenir à la terre. Il devient propriétaire de la ferme ayant appartenu à René Poissant, rang St-André à St-Jacques, tout en continuant de travailler pour les Breuvages Ménard.

Pour Denis, le travail n'a pas manqué: réparer les bâtiments et la maison qu'il recouvre de pierres des champs, ramassées sur sa terre avec l'aide de ses enfants. Il y fit un peu de culture, surtout l'élevage de petits animaux domestiques qui font la joie des enfants. Tout cela lui rappelle sa jeunesse. Depuis décembre 1982, il est devenu fermier à plein temps. Pour sa nouvelle paroisse



Denis et Gisèle

de St-Jacques, il fut marguillier 3 ans, pendant lesquels il se dévoua pour le bien de la communauté, en effectuant des travaux de toutes sortes. Etant habile de ses mains, comme l'était son père, ils ont su l'employer. Il fut bien apprécié. Il est très heureux de vivre dans cette paroisse et de participer aux fêtes du 150^{ième}.



Tracy, Sonia, Lisa



Bâtiments et maison familiale



famille SIDNEY BOURGOGNE



M. et Mme Sidney Bourgogne

M. et Mme Sidney Bourgogne (Ernestine Provost). Nous nous sommes mariés à notre paroisse St-Jacques-le-Mineur le 10 octobre 1931. Nous avons cultivé la terre tout au long de notre vie.



Debout: Raymond, Fernand, Paul, Yvon. Assis: Irène, Sidney, Ernestine Provost, Ginette

En 1981, le 10 octobre, nos enfants nous ont fêtés à l'occasion de nos noces d'or.

De nos huit enfants, deux sont décédés: Ginette et Roger. Nos autres enfants sont: Paul, Aurèle, Yvon, Fernand, Irène et Raymond.



Roger Bourgogne



Ginette Bourgogne

famille OMER CHASSÉ



Omer Chassé et son épouse Eva Beupré



Famille de M. et Mme Omer Chassé: Denis, Bertrand, Roger, Pauline, Thérèse, Françoise et Fernand



La maison paternelle



Près de la maison paternelle on retrouve une grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes, qui fut bénite par le curé de la paroisse, M. l'abbé Armand Rancourt, en 1960



Roger Chassé et Lise Beaugard



Résidence de Lise et Roger, 1976



Marie-Josée et Yanick, 1983

C'est en juillet 1950 qu'Omer Chassé et son épouse Eva Beupré, accompagnés de leurs 5 enfants, ont quitté un quartier de l'est de Montréal pour venir s'installer à la limite sud du village, sur la route 217.

C'est alors que 25 ans plus tard, son fils aîné, Roger suivi de sa fille Pauline ont construit leur résidence familiale près de la maison paternelle.

Aujourd'hui, M. et Mme Chassé sont à leur retraite et sont heureux de recevoir la visite de leurs enfants et petits-enfants: Roger, marié à Lise Beaugard qui ont un fils Yanick et une fille Marie-Josée; Thérèse qui est célibataire; Pauline, mariée à Pierre Labelle qui sont racontés dans cet album; Françoise, mariée à Ronald Gravel qui ont 2 fils, Patrick et Jean-François; Bertrand, marié à Carole Derome; Michel, marié à Johanne Derome qui ont une fille Isabelle; et Denis qui est célibataire. Quant à Fernand, le 4ième des enfants, il fut victime d'un malheureux accident à l'âge de 18 ans seulement.

Depuis, M. et Mme Chassé ont créé une nouvelle racine à St-Jacques et demeurent le lieu des rendez-vous familiaux.



famille ARTHUR CLERMONT



André Clermont



Odile Normandin



Arthur Clermont et Irène Potvin

A St-Jacques-le-Mineur, le 29 mai 1897, naquit Arthur Clermont, fils d'André Clermont et d'Odile Normandin. Cordonnier de métier, il décéda en 1908. Arthur n'avait que 9 ans. Très jeune, il travaillait de tous les métiers. Sa mère décéda le 2 juin 1941. A l'âge de 10 ans, il chantait la messe tous les matins avec le maître-chantre. Le 26 février 1919, il épousait Irène Potvin, fille d'Elie Potvin et Délia Longtin, natifs de St-Jacques.

Ensemble ils ont élevé 16 enfants encore tous vivants. Raymond, 31 janvier 1920; Marcel, 5 avril 1921, épousa Rita Dupuis le 10 juillet 1948, ils ont 4 enfants et 2 petits-enfants; Rita est décédée le 14 août 1972; Simone, 11 octobre 1922, épousa Rolland Lanciault le 29 mars 1948, ils ont 3 enfants, 5 petits-enfants; Fernand, le 23 août 1924, épousa Thérèse Déchênes le 17 avril 1947, ils ont 3 enfants, 5 petits-enfants; Roland, le 20 septembre 1925, épousa Denise Beaudin le 2 octobre 1948, ils ont 5 enfants, 3 petits-enfants; Georgette, le 5 août 1927, épousa Lucien Leduc le 12 juin 1948, ils ont 7 enfants, et 7 petits-enfants; Roger, le 10 février 1929, épousa Jeannette Leduc le 12 juin 1948, ils ont 8 enfants, 6 petits-enfants; Jeannine, le 21 novembre 1930,

épousa Yvan Morin le 20 août 1953, ils ont 5 enfants et 1 petit-enfant; Thérèse, le 8 février 1932, épousa Rosaire Devault le 27 juin 1953, ils ont 5 enfants et 5 petits-enfants; Denis, le 13 décembre 1933, épousa Marie McCoy le 2 septembre 1965, ils ont 4 enfants et 1 petit-enfant; Pierrette, le 22 novembre 1935, épousa Albert Gagné le 17 septembre 1955, ils ont 4 enfants et 5 petits-enfants; Jean-Guy, le 5 mai 1937, épousa Marie Devault le 2 septembre 1961, ils ont 2 enfants; Maurice, le 9 août 1939, épousa Denise Rousseau le 23 juin 1960, ils ont 3 enfants; Aline, le 2 septembre 1940, épousa Bernard Guinois le 28 novembre 1959, ils ont 4 enfants et 1 petit-enfant; André, le 13 juillet 1943, épousa Marthe Lord le 8 février 1963, ils ont 2 enfants; Nicole, le 13 mars 1945, épousa Carol Dupuis le 21 août 1965, ils ont 2 enfants.

Arthur fut sacristain durant 4 ans, fit du jardinage et allait vendre ses produits au marché de St-Jean en voiture. Maçon, il construisit plusieurs cheminées dans les villages environnants. Il fut maître-chantre de 1945 à 1972, il reçut le mérite diocésain en 1962. Ils fêteront leur 65e anniversaire de mariage le 26 février 1984, avec leurs 16 enfants, 61 petits-enfants et leurs 41 arrière-petits-enfants.



Début: Raymond, Marcel, Simone, Fernand, Rolland, Georgette, Roger, Jeannine, Thérèse, Denis. Assis Arthur et Irène (Devant: Nicole, André, Aline, Maurice, Jean-Guy, Pierrette)



famille ROLAND CLERMONT



Debout, de g. à d.: Bernard, Benoît, Gaétane, Claude, Normand. Assis: M. et Mme Roland Clermont



A l'avant, de g. à d.: Linda, Normand, Gaétane, Louis. A l'arrière, de g. à d.: Bernard, Joanne, Benoît, Christine



De g. à d.: Gaby, Marie-Eve, Caroline



M. et Mme Roch Beaudin

A St-Jacques-le-Mineur, le 20 septembre 1925 naquit Roland, fils d'Arthur Clermont et d'Irène Potvin. Il épousa le 2 octobre 1948, Denise Beaudin, née le 27 avril 1925, fille de Roch Beaudin (natif de St-Jacques) et d'Aurore Nolette.

Au début de leur mariage, ils vécurent dix ans à St-Jean. De leur union sont nés six enfants dont cinq vivants. A St-Jean, le 18 février 1951, naquit leur premier garçon, Gaétan. Il décéda le 26 décembre 1951. Le 29 janvier 1953, naquit leur fille Gaétane. Trois ans plus tard, soit le 25 septembre 1956, leur fils Normand et en 1957, le 29 décembre leur fils Bernard.

En 1958, ils construisent leur résidence actuelle sur la rue Renaud à St-Jacques. Benoît fut le premier enfant né à St-Jacques, le 19 janvier 1959, suivi de Claude, le 8 août 1961.

Roland, «débosseleur» de son métier, décida en 1963 de bâtir sa propre entreprise «GARAGE CLERMONT ENR.» dont il est toujours propriétaire. Roland fut conseiller municipal de 1974 à 1978.

Toute la famille grandit à St-Jacques. Gaétane prit son cours d'infirmière, Normand, de mécanique, Bernard, de machiniste, Benoît et Claude, leur cours d'électriciens.

Le 28 mai 1977, Normand épousa Linda Guérin. Quatre ans après, Benoît épousa Christine Landry, soit le 19 septembre 1981, et dix mois plus tard, Bernard épousa Joanne Audet, le 3 juillet 1982, puis Gaétane épousa Louis Bisailon le 7 août 1982.

De ces unions naquirent trois petits-enfants: Marie-Eve, née le 24 décembre 1980, fille de Normand et Linda; Gaby, né le 3 janvier 1983, fils de Gaétane et Louis; Caroline, née le 4 février 1983, fille de Benoît et Christine.

St-Jacques-le-Mineur fête son 150e anniversaire de fondation, tandis que Roland et Denise fêteront leur 36e anniversaire de mariage, le 2 octobre 1984.



La résidence et le garage Clermont Enr.



famille DENIS DAIGNEAULT



Cédric et Sabrina

Denis: Le quatorzième jour du mois de septembre 1953, naquit le premier fils de Martial Daigneault et de Lise Tessier. C'est à Laprairie que je vis le jour. Je fis mes études secondaires à la Polyvalente «La Magdeleine de Laprairie». En 1969, mon premier travail a été à la compagnie «Domtar produit d'argile» à Laprairie, en 1978, je change pour la compagnie «Unité Préfabriquée» à St-Luc dans la fabrication de perrons de ciment.

Line: A St-Jacques-le-Mineur le 6 décembre 1954 Réal Varin et Thérèse Deneault me donnent le jour. Je suis la quatrième d'une famille de 6 enfants. Je fis mes études secondaires à la Polyvalente «Chanoine Armand Racicot» à St-Jean, et obtint un diplôme en secrétariat, je pratique un an pour ensuite devenir serveuse de restaurant. Depuis 1976, je suis surveillante d'enfants à l'école St-Jacques.

Nous nous sommes mariés le 29 mai 1976 à l'église St-Jacques, pendant plus de 5 ans nous sommes restés à loyer et au mois de mai 1981, nous avons acheté notre maison. Le 10 octobre 1978, est né notre garçon Cédric et le 18 décembre 1981, notre fille Sabrina.



Line et Denis



Thérèse et Réal Varin



Maison familiale



Lise et Martial Daigneault

famille ROGER DAIGNEAULT



Uldège Daigneault, né à St-Chrysostome, le 10 septembre 1900, épousa Corona Tremblay, née le 11 août 1902 venant de Sherrington. Cette union eut lieu le 27 octobre 1925 et ils demeurèrent à St-Michel de Napierville. Ils eurent 3 enfants dans cette même paroisse: Florence, Roger, Huguette. Puis ils partirent en septembre 1937, pour s'installer à St-Jacques-le-Mineur et ils eurent un dernier enfant, Mariette.

Uldège est décédé le 20 novembre 1974 et Corona vit toujours dans la demeure de St-Jacques-le-Mineur.



Florence, née à St-Michel le 14 août 1926. Elle épouse André Longtin de cette paroisse. De cette union, sont nés trois enfants: Raymonde, Jean-Claude et Réjean.



Roger, né le 25 août 1927 à St-Michel, épousa le 3 septembre 1955, Denise Tremblay de St-Edouard de Napierville. De cette union sont nés 4 enfants: Denis, Michel, Diane, Benoît. La famille habite St-Jacques-le-Mineur.



Née à St-Michel de Napierville, le 6 mai 1931, Huguette a épousé en l'église de St-Jacques, Fernand Fortin de Montréal. De cette union sont nés deux fils: Jacques et Rémi. La famille Fortin habite Laval.



A St-Jacques-le-Mineur, le 14 août 1937, naquit Mariette qui épousa Yvan Boucher, le 4 juillet 1959. De cette union, un fils est né, Robert. La famille Boucher habite Boucherville.



famille BENOIT D'AVIGNON



Benoît, Ghislaine, Stéphane, Eric



Résidence familiale

La famille D'Avignon s'est installée à St-Jacques en 1976. Benoît est originaire de St-Jean et son épouse Ghislaine est originaire de Milan, comté de Compton. Ils ont deux fils: l'aîné Stéphane, 9 ans et Eric, 6 ans. Benoît est policier à la Sûreté du Québec depuis 16 ans. Auparavant, il a servi dans les Forces Armées Canadiennes pendant 8 ans. Durant ce temps il a été appelé à voyager. En 1960-61, il a servi au Congo-Belge avec l'ONU lors de la guerre d'indépendance de ce pays et de 1963 à 1966 en Allemagne de l'Ouest.

Ghislaine travaille à temps partiel à l'hôpital Notre-Dame de Montréal. Depuis notre arrivée à St-Jacques,

nous avons en tant que famille, participé activement à la vie communautaire de St-Jacques.

Benoît est président du Conseil de surveillance de la Caisse Populaire et membre-fondateur du Club Optimiste, Ghislaine est membre du Cercle des Fermières, elle a fait partie du Comité de Parents à l'école du village pendant deux ans.

Dans nos moments de loisirs toute la petite famille devient apiculteur et nous exploitons 18 ruches comme passe-temps. En plus les enfants sont amateurs de natation, de baseball et des sports en général.



famille LAURETTE et LUCIEN DEROME

Lucien né le 17 octobre 1928 et moi le 21 juin 1929, nous nous sommes épousés le 17 octobre 1953 à St-Jacques. De notre union est né un fils François le 14 janvier 1971. Lucien travaille comme vendeur depuis 20 ans chez Lacombe et Robidoux à Montréal. Moi, je suis gardienne à l'école et bénévole à la bibliothèque de la paroisse. François est étudiant en Sec. 1, ses sports sont la natation et la balle molle.

Nous sommes toujours demeurés dans la maison de ma tante Marie Beaudin, cette dernière a géré la Banque Canadienne durant 33 ans, elle fut secrétaire pour la Commission Scolaire pendant plusieurs années, elle fonda le Cercle des Fermières en 1940. Elle est décédée le 11 août 1978 à l'âge de 93 ans. Elle fut très dévouée pour la paroisse et je suis sûre que tous les gens en gardent un très bon souvenir.

Bon 150ième à tous nos amis.

Mme Laurette Beaudin Derome



François, Laurette et Lucien



Maison familiale de plus de 100 ans



Mlle Marie Beaudin

famille OMER DEMERS



Philias Demers



Omer Demers



Germain Demers



Stéphane Demers

Dans ce dédale de noms inscrits dans les archives, celui des Demers se taille une des premières places parmi les plus vieilles familles de la paroisse.

Notre famille tire son origine de la Normandie en France. Nos ascendants, Etienne Demers et Françoise Morin quittent leur pays natal pour s'établir à Québec. Ils se marient en 1648.

Par la suite, quatre de leurs descendants: Etienne marié en 1686, Maurice en 1722, Joseph en 1757, Joseph en 1785, se succèdent avant que nos trisaïeuls: Joseph et Joséphine Payant (1815) ne prennent possession de la terre attenante au rang St-Philippe Sud, propriété actuelle des Demers.

Son fils Philias marié à Henriette Forgues (1852) en assure la continuité. Il s'écoule douze ans avant que ceux-ci entreprennent la construction de leur maison de pierre, habitation qui a conservé son aspect et son charme d'antan.

Depuis, ce legs passe de père en fils et nos aïeuls Philias et Mélandée Lamarre (1887) s'installent à leur tour dans la maison ancestrale et ils élèvent cinq enfants: Corinne, Maxellène, Moïse-Lyne, Marie-Louise et Omer. Tous les cinq hélas ont déjà terminé leur passage ici-bas.

L'héritier de la neuvième génération, Omer marié à Bernadette Beaudin (1922) maintient le patrimoine. Dix enfants voient le jour et restent attachés aux traditions de la famille: Claire (décédée), Aline, Lucette, Estelle, Monique, Thérèse, Albert (décédé), Solange, Philias et Germain.

Cette belle grande famille, loin de s'éteindre, augmente. Seule notre mère survit et elle a le bonheur d'être entourée de ses vingt-six petits-enfants. Par famille on retrouve: Réjean Beaudin; Luc, Carmen, Guy, Estelle, Yves et Lise Derome; Raymond, Chantal, Manon, Denise, Lynda et Nadine Grégoire; Lucie, Claire, France, Claude et Denis Rémillard; Nicole, Sylvie, Alain et Hélène Deneault; Nathalie et Jocelyne de Grâce; Stéphane et Caroline Demers.

On y compte actuellement deux arrière-petits-enfants: Evelyne et Emilie Jodoin.

Présentement, Germain détient le titre de propriétaire du domaine. Comme le veut la tradition, la descendance est assurée par ses deux enfants: Stéphane et Caroline, les seuls portant le nom de «Demers» dans toute la lignée.



famille STANISLAS DEMERS



Famille Stanislas Demers

Stanislas, natif de St-Jacques-le-Mineur, est le fils de Joseph Anselme Demers et de Hermine Legrand. J'épousai le 12 janvier 1944, Thérèse Beaudin, fille d'Evariste Beaudin et de Milina Beaudin.

De cette union, naquirent trois enfants: Nicole, Murielle et Guy.

Nicole, professeur, épouse Gilles Lebus, contrôleur, ils demeurent à Montréal.

Murielle, professeur, épouse Serge Ostiguy, ingénieur, ils demeurent à Iberville. Ils ont trois enfants: Janique, François et Daniel.



Les petits enfants

Guy, après ses études au secondaire, alla sur le marché du travail, tout en aidant aux travaux de la ferme. Il épousa Nicole Breault, secrétaire, ils demeurent à St-Jean. Deux enfants égaient leur vie: Claude et Dominic.

J'exploitai la ferme jusqu'en 1974 en m'occupant d'industrie laitière et de culture maraîchère. Thérèse, professeur, m'aidait à différents travaux lorsque ses heures de liberté le lui permettaient. Après la vente de la propriété qui appartenait aux Demers depuis 1821, c'est-à-dire avant la fondation de la paroisse, nous allâmes demeurer à St-Jean. Tout en y trouvant la vie agréable, nous gardons un bon souvenir de notre paroisse natale, et c'est avec plaisir que nous y retournons.

Hommage à nos ancêtres et meilleurs voeux de succès pour les fêtes du 150ième.



Famille Joseph Anselme Demers



Evariste et Milina Beaudin

famille ROLAND DE MONTIGNY



Originaire de la Côte Ste-Catherine à Laprairie où sa famille était établie depuis les débuts de la Colonie (1663), monsieur de Montigny s'établit à St-Jacques en 1974. La propriété familiale ayant été expropriée lors de la construction de la voie maritime.

Après ses études à l'Université de Montréal et l'école Royale d'Artillerie de Kingston, il s'enrôla dans l'armée, et à la déclaration de la guerre se rendit outre-mer avec les Fusiliers Mont-Royal.

Blessé et fait prisonnier au débarquement de Dieppe, il passa trois années en Allemagne. Durant sa captivité, il fit des études en économie rurale.

Détenteur d'un diplôme de l'Université de Londres, à son retour à la vie civile, il fut employé du Gouvernement Fédéral, dans cinq ministères.

Marié à Andréa L'Écuyer, infirmière, de Napierville, ils ont une fille Chantal, technicienne en science appliquée.





famille DEUS DENEULT (Honorius)

Deus Deneault né le 6 février 1860, marié à Louisia Dupuis à St-Philippe le 4 mars 1889. Ils se sont établis à St-Jacques-le-Mineur sur une ferme. De cette union, sont nés dix enfants dont trois sont encore vivants. Cultivateur, il fit l'acquisition d'une autre terre dans les environs. Il est décédé à l'âge de 52 ans. Honorius était l'aîné de cette grande famille, né le 25 décembre 1890.

Honorius Deneault marié à Annette Fillion, le 10 août 1919 à St-Jacques-le-Mineur. Ils se sont établis sur une ferme près du village. En 1933, Honorius acheta une autre terre à St-Jacques-le-Mineur et y emménagea avec sa famille. Cultivateur, commerçant d'animaux et agent de la Massey-Harris, telles étaient ses principales occupations. Il s'est aussi impliqué dans les affaires paroissiales: commissaire d'école, marguillier, etc. Il agrandit son entreprise en achetant des terres des environs. Il est décédé à l'âge de 63 ans, le 9 juillet 1953, laissant des enfants en bas âge. Son épouse, avec l'aide de ses fils a continué l'oeuvre commencée. Agée de 83 ans, elle demeure à Iberville.

De cette union sont nés 14 enfants: Charles (03-06-1920) marié à Madeleine Roy (07-10-1950) 8 enfants. Gabrielle (23-05-1921) mariée à Charlemagne Roy (26-05-1945) 4 enfants. Yolande (14-06-1922) mariée à Maurice Landry (13-06-1942) 8 enfants. Gertrude (09-08-1923) décédée (06-09-1976) mariée à Gaston Deslippes (30-07-1949) 4 enfants. Germaine (16-11-1924) mariée à Conrad Landry (08-07-1950) 8 enfants. Juliette (10-11-1925) mariée à Marcel Lussier (07-06-1947) 6 enfants. Mirille (25-01-1928) décédée (19-12-1928). Lucien (26-01-1929) marié à Fortunat Richard (11-11-1961) 3 enfants. Agathe (23-05-1930) mariée à Dominic Jetté (11-09-1954) 2 enfants. Eugène (01-09-1934) marié à Gisèle Ouimet (24-07-1965) 2 enfants. Yvon (12-02-1936) marié à Jocelyne Lauzier (30-06-1979) 2 enfants. Yves (12-02-1936) décédé (10-04-1936). Suzanne (21-08-1938) mariée à André Bahl (17-08-1963) 2 enfants. Georges (26-07-1939) marié à Claire L'Ecuyer (14-10-1961) 2 enfants.

Hommage à nos ancêtres qui nous ont tracé les chemins de l'avenir.



Deus Deneault



Louisia Dupuis



Honorius Deneault et Annette Fillion



Demeure familiale



Famille Honorius Deneault

famille GEORGES DENEAULT



Georges et Claire

Je me suis marié le 14 octobre 1961, à St-Philippe, avec Claire Lécuyer, fille de Richard Lécuyer et de Marcelle Hébert de St-Philippe. C'est à ce moment que j'ai acheté la ferme paternelle à St-Jacques-le-Mineur. Tout en cultivant, je travaillais à la Siporex de Delson. Après deux ans, je me suis occupé exclusivement de la ferme. Deux fils, Jean-Yves, né le 25 janvier 1963 et Jean-Normand, le 11 mai 1965, sont venus compléter la famille. Plusieurs améliorations ont été apportées à la maison et aux dépendances. J'ai agrandi mon exploitation en 1970-75-76-79-81. Je me spécialise dans la grande culture et le maïs sucré que nous écoulons en partie à la maison et au marché de Montréal. Le troisième trophée



Jean-Yves et Jean-Normand

pour la culture du maïs-grain m'a été décerné en 1978 et j'ai obtenu le premier pour la culture de l'orge en 1981. J'ai aussi participé à un tir de tracteurs à Napierville et j'ai obtenu un trophée. Mon épouse et mes fils me secondent dans mon entreprise. Ces derniers suivent mes traces, si bien que l'aîné a acquis sa première terre à l'âge de 18 ans et, quelques mois plus tard, il achetait la ferme de l'arrière-grand-père maternel. Le cadet, après un cours de soudure, peut exercer son métier sur ma ferme.

Félicitations à vous, les organisateurs de notre fête du 150ième, pour nous avoir permis d'exprimer notre fierté à l'égard de ceux qui ont contribué à fonder notre paroisse.



Demeure familiale



famille YVON DENEAULT



Yvon et Jocelyne

Je suis né le 12 février 1936, du mariage de feu Honorius Deneault et d'Annette Fillion. Jumeau d'un frère, prénommé Yves, décédé peu de temps après sa naissance, j'ai grandi sur la ferme avec mes parents, frères et soeurs. J'ai fait mes études primaires à l'école du rang.

A l'âge de 17 ans, j'ai travaillé pour la voirie pendant trois ans. Ensuite, j'ai été opérateur et coupeur d'acier à la Compagnie Siporex de Delson. A la suite d'une mise à pied, faute d'ouvrage, je suis entré au service de la Domtar, filiale de la Siporex. Je suis resté avec cette compagnie jusqu'en 1966 et ce, tout en travaillant sur la ferme familiale. Entre-temps, j'ai acheté de ma mère, une terre ayant appartenu à mon père et plus tard j'en ai vendu une partie à la compagnie Désourdy.

C'est sur cette terre que j'ai fait la culture du lin. En 1971, j'agrandis mon exploitation en achetant la ferme de M. Urgel Page. C'est là que j'habite maintenant depuis que j'ai entrepris la rénovation de la maison. Je me spécialise dans la culture du maïs-grain et pendant deux années consécutives 1979 et 1980, j'ai obtenu un trophée en me classant 3ième à un concours régional pour le maïs-grain seulement.



Caroline et Isabelle

Le 30 juin 1979, j'ai épousé Jocelyne Lauzier, fille d'André Lauzier et de Thérèse Rivard de Châteauguay. Lors de nos fréquentations, Jocelyne faisait la tenue de livres pour une compagnie qui se spécialisait dans les produits pharmaceutiques. Au cours de ces quatre années, notre mariage s'est enrichi de deux mignonnes fillettes: Caroline, née le 14 juin 1980 et Isabelle, née le 26 février 1982.

C'est avec plaisir que je contribue à la réussite de notre fête du 150ième et je dédie cette page à ma charmante épouse et à mes filles chéries.



La maison familiale

famille EUGÈNE DENEAULT



Honorius et Annette



Paul-Emile et Gertrude



La résidence de mes parents à l'époque où je suis né

Né à St-Jacques-le-Mineur, je suis le fils de feu Honorius Deneault et Annette Fillion.

A l'été 1965, j'épousais Gisèle Ouimet, fille de Paul-Emile Ouimet d'Iberville et de Gertrude Pinsonneault, originaire de Saint-Jacques-le-Mineur.

De cette union sont nées deux filles: Nathalie, 17 ans, étudiante en sciences pures au CEGEP St-Jean-sur-Richelieu. Mylène, 15 ans, étudiante au secondaire III, à l'école secondaire Jean de la Mennais, à Laprairie.

Mes enfants sont nées et ont été baptisées à Saint-Maxime de Ville Lemoyne où j'ai habité avec ma famille pendant plus de cinq ans.

Nous sommes revenus vivre à St-Jacques-le-Mineur en 1971, alors que j'ai pris possession de la ferme de Jean-Marie Derome, une ferme de 145 arpents, située sur le boulevard Edouard VII.

Aujourd'hui, nous possédons deux autres fermes situées dans la région de St-Philippe où nous nous occupons principalement de grande culture.



Notre demeure actuelle



Nathalie, Mylène, Eugène, Gisèle



famille HERVÉUS DENEAULT



Déus Deneault et Louisa Dupuis



Hervéus



Berthe

Troisième enfant de Déus Deneault et de Louisa Dupuis, Hervéus ou Hervé acheta la ferme paternelle en 1924, là où il est né. Il épousa Berthe Pépin de Terrebonne, le 3 juillet 1937.

Hervéus fut cultivateur toute sa vie avec son épouse. De leur union est née une fille, Lucille.

Hervéus est décédé à l'âge de 77 ans, le 21 janvier 1971.

Lucille, professeur à Montréal, et sa mère habitent toujours au même endroit sur le boulevard Édouard VII à St-Jacques-le-Mineur.



Lucille



Notre demeure



Notre demeure rénovée en 1976

famille SERGIUS DENEAULT



Sergius et Anne-Marie en 1936



Maison paternelle 168 rang St-André

Il était établi depuis l'âge de 25 ans sur une terre sise au 168 rang St-André et y demeura sa vie durant. Ensemble, nous avons cultivé les légumes pour la vente au marché de St-Jean et nous nous sommes occupés d'une porcherie.

Nous avons éduqué 5 enfants: Réal (12 octobre 1936) est décédé le 19 décembre 1955. Lise (8 février 1938) fit ses études à l'École Normale de St-Jean et devint professeur, puis secrétaire. Elle épousa Réjean Poulin le 1er septembre 1958 et ils s'établirent à Laprairie. Ils ont 2 fils: Daniel et Michel. Jeannine (8 avril 1939) fit ses études à l'École Normale de St-Jean et devint professeur. Elle enseigne toujours. Elle épousa Gaston Demers le 29 juin 1958 et ils s'établirent à Laprairie. Ils ont 2 enfants: Jean-Claude et Johanne. Germain (25 mai 1941) épousa Constance Guay le 29 juin 1963. Ils demeurèrent sur la ferme paternelle 6 ans puis ils s'établirent sur une ferme à St-Paul, Ile-aux-Noix. Ils ont 3 fils: Serge, Yves et Stéphane.



A l'arrière: Gaétan et Jeannine Deneault. A l'avant: Germain, Anne-Marie et Lise Deneault

Fils de Déus Deneault et de Louisa Dupuis, est né à St-Jacques-le-Mineur le 25 avril 1905, Sergius Deneault. Il épousa le 11 janvier 1936, Anne-Marie Régner (19 juil. 1913) de L'Acadie.



Michel et Daniel Poulin



Jean-Claude et Johanne Demers



famille SERGIUS DENEAULT (suite)



Maison de Gaétan

Gaétan (31 juillet 1948) devint opérateur de machines lourdes et épousa Jocelyne Dulude le 21 août 1971. Ils s'établirent à St-Jacques-le-Mineur. Ils ont 3 enfants: André, Isabelle et Maryse.

Sergius est décédé le 9 novembre 1962. Je vendis la terre en 1975 et je demeure depuis, chez mon fils Gaétan qui est établi avec sa famille au 116 rue Longtin à St-Jacques.



famille ROLLAND GUILLETTE

Origine: Nicolas Guilmet, père, marié à Jeanne Sauté de St-Antoine de Nesle, était originaire du diocèse de Soissons, Picardie, France. Son fils Nicolas Guilmet est arrivé au Cap Diamant en 1667. Aux environs de 1814, le nom de Guilmet se lira aussi Guilmette ou Guillemette.

Rolland, fils de Maurice Guillemette de St-Stanislas comté de Champlain, épouse Danielle Marchildon de St-Adolphe, comté de Champlain en 1968 et va demeurer à St-Philippe de Laprairie puis vint s'établir à St-Jacques-le-Mineur en 1981.

Profession: soudeur, mécanicien. Danielle: haute couture.



Danielle et Rolland



75 boulevard Edouard VII

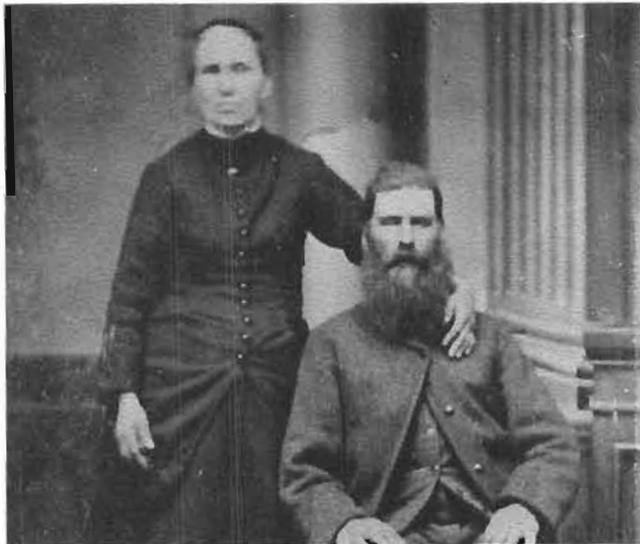


Sylvain (31-08-72)



Patrick (17-10-75)

DOCITHÉE DENEULT et GEORGINA GUERTIN



Moïse et Denise Langevin

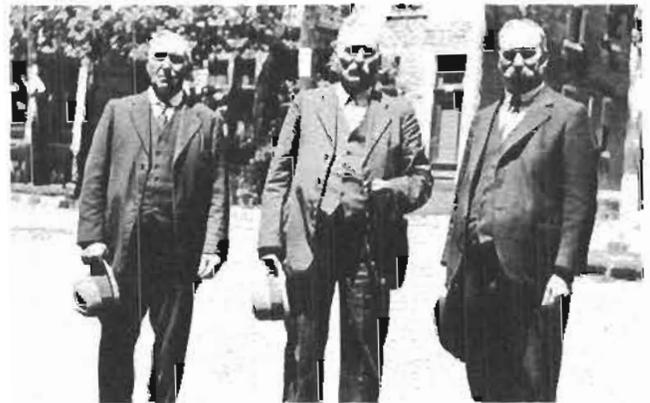
Ce fut Louis-Albert Deneau, époux de Henriette Bodin (mariage le 27-09-1790), qui obtint une concession là où demeure encore la famille de Docithée Deneault.

Son successeur, Laurent Deneau, épouse le 27-10-1827 Flavie Pinsonneau. C'est durant leur vie commune qu'une partie de St-Philippe fut détachée pour contribuer à former St-Jacques-le-Mineur.

Le fils de Laurent, Moïse, épouse Denise Langevin le 05-02-1850. Ils donneront naissance à Docithée le 23-09-1869. Ce dernier épouse Georgina Guertin (18-07-1876 au 11-03-1905) le 15-10-1895. De ce premier mariage sont nés Conrad (Marie-Anne Berthiaume) et Roméo (Stéphanie Guertin). Docithée est décédée le 10-04-1960.



Conrad, Georgina Guertin et Docithée



De g. à d.: Docithée, Noé et Célibert lors de la St-Jean-Baptiste de 1934



Demeure de la famille Docithée Deneault bâtie en 1907



Roméo, son fils Jean-Marc et son frère Sarto



famille CONRAD DENEAULT



De g. à d.: Gaston, Céline, Conrad, Marie-Anne, Thérèse, Robert, Jeannette, Jean-Baptiste (photo prise en 1970 lors des noces d'or)

Conrad, fils aîné de Docithée Deneault et de Georgina Guertin est né le 4 mai 1897 à St-Jacques-le-Mineur.

Le 19 janvier 1921, j'épousais Marie-Anne Berthiaume, fille de Hilaire Berthiaume et de Marie-Louise Lussier née le 1er juin 1896 et originaire de L'Acadie.

De notre union sont nés trois enfants: Thérèse, née le 6 avril 1922, coiffeuse de son métier avant le mariage, a épousé Robert Dionne de Ste-Flavie, le 27 juillet 1946. Son mari était à l'emploi de la Commission de Transport de la Communauté Urbaine de Montréal comme chauffeur d'autobus durant 35 ans. Retraité, il décédait le 25 janvier 1983.

Jeannette, née le 15 septembre 1925, fut professeur à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal pendant 35 ans. Elle a épousé le 4 septembre 1948, Jean-Baptiste Dionne de Ste-Flavie. Il était alors à l'emploi de la United Air Craft de Longueuil à titre de machiniste spécialisé. Il est maintenant à sa retraite.

Gaston, né le 2 décembre 1928, agent de sécurité a épousé Céline Derome le 3 juin 1950. Quatre enfants sont issus de ce mariage: Carmen, Bernard, Isabelle et Colette.

Tout en étant cultivateur sur une ferme de cent-vingt arpents, je fus vendeur pour la Compagnie International Harvester. J'ai rempli les fonctions de maire, de secré-

taire-trésorier pour la municipalité, commissaire d'école, encanteur, directeur de la Société d'Agriculture de La-prairie, juge de paix nommé par le gouvernement. Mon épouse m'a admirablement secondé tout au long de ces années.

En dépit des dures années de labeur, nous avons vécu à cet endroit des jours très heureux jusqu'en 1951. A ce moment, j'ai quitté ma place natale pour faire l'acquisition d'un magasin de machineries agricoles à Napierville. Actuellement retraités, nous vivons à Montréal chez notre fille Jeannette.

Parmi les événements qui nous tiennent à coeur et dont nous gardons un merveilleux souvenir, mentionnons nos noces d'argent et nos noces d'or qui furent célébrées en présence de nombreux parents et amis. En 1981, nos noces de diamant furent soulignées dans l'intimité.

Après 63 ans de vie conjugale, il fait bon vivre auprès de nos enfants et de nos petits-enfants.



Maison paternelle

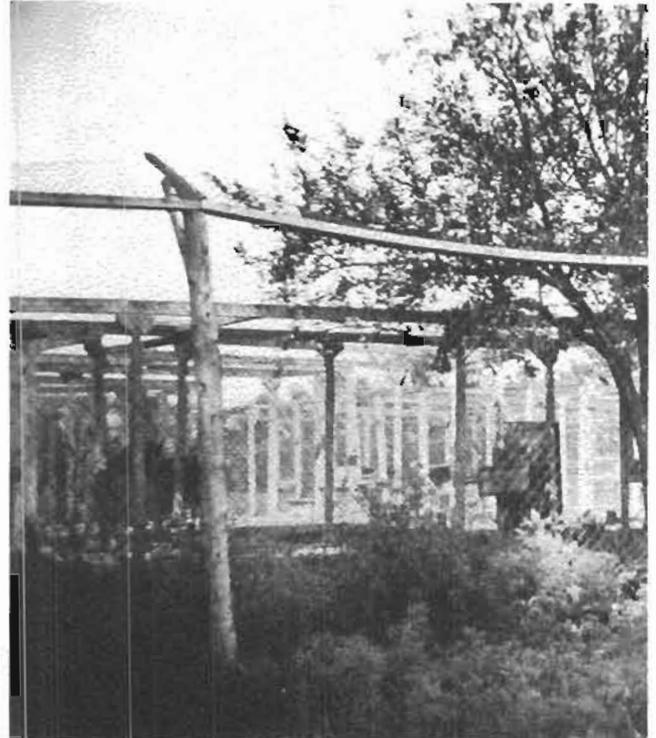


De g. à d.: Gaston, Docithée, Bernard, Conrad

famille CONRAD DENEAULT (suite)



Colette, Isabelle, Bernard, Carmen



Parc situé à l'arrière de la demeure familiale: élevage des renards argentés

famille JACQUES et DIANE KOSOVSKI



Originaire de France, Jacques Kosovski émigre au Québec en 1964. Il épouse Diane Valiquette, une québécoise, le 24 mars 1973. De cette union naissent deux beaux enfants: Martine, née le 24 mars 1975 et Jean-François, né le 28 janvier 1977.

Notre couple recherche pendant deux ans une petite ferme où s'établir. Nous découvrons à St-Jacques-le-Mineur la maison de nos rêves. Amoureux tous les deux des grands défis et des antiquités, nous entreprenons avec beaucoup de courage la restauration d'une des vieilles résidences du village. Sa construction remonte à 1848, une des pierres de la fondation étant gravée à cette date.

Nous espérons terminer sous peu tous les travaux et redonner à la communauté le regard sur une des belles maisons de notre patrimoine.

